God
840·8
Gen/Che
102593

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

LES CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ES CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE;

202593

PAR Mme. DE GENLIS.

NOUVELLE ÉDITION.

...coupable un moment on est puni toujours.

CH. CORNEILLE.

Si les adversités qui ne regardent que les biens de la fortune, dont un ami se trouve dépouillé, sont une raison de s'attacher à lui avec plus de zèle et de faire pour lui de plus grands efforts, la perte de l'innocence, quand elle ne vient pas d'une dépravation sans ressource, est un motif bien plus pressant de voler au secours d'un homme qui tâche lui-même de se relever de sa chute.

SÉTHOS, liv. VIII.

TOME PREMIER.

Vol. I

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.
1818.

102593
G04
F8840-8
Genlche
102593

00102593

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. LE COMTE DE, R*****.

MALGRÉ l'interruption totale de notre correspondance depuis tant d'années, je n'ai point oublié les preuves d'amitié que j'ai reçues de vous, et l'engagement que j'ai pris de vous dédier ce conte; il est bien juste de vous en faire l'hommage, puisque je ne l'aurois jamais écrit sans le *Voyage de la Caverne de Rémouhant* (1).

(1) Près de Spa.

Recevez ce dernier témoignage d'un sentiment fondé sur une estime trop sincère pour qu'aucun événement ait pu l'altérer.

PRÉFACE.

Les neuf premiers chapitres de cet ouvrage ont été faits deux ans avant la révolution. Je les ai lus dans le temps à plusieurs personnes qui verront que je n'y ai rien changé; car mes principes n'ayant jamais varié, les événemens publics n'ont eu aucune influence sur mes opinions et sur mes sentimens. Et c'est un fait qui est aisé de vérifier en parcourant mes écrits: on trouvera dans tous le même respect pour la religion et les mœurs, les mêmes sentimens d'humanité, de générosité et d'intérêt pour le peuple, et le même amour de l'ordre, de la justice et de la vertu. Il est plus facile que jamais de calomnier les individus, mais il est impossible de calomnier des ouvrages qui sont traduits dans toutes les langues de l'Europe, et dont on a fait en peu d'années un prodigieux nombre d'éditions; c'est pourquoi quelques gazettes et des libelles, en dé-

chirant ma personne avec autant d'acharnement que d'absurdité, gardent en même temps un silence absolu sur mes ouvrages. Cependant ces auteurs anonymes ne me connoissent sûrement pas personnellement, et dans ce cas il seroit plus raisonnable de se former une idée de mon caractère et de mes principes, d'après ce que j'ai écrit, que de me juger sur des *ouï-dire*, et quels *ouï-dire*, et dans quel temps (1)! Au reste, je saisis l'occasion de déclarer ici une vérité, dont ceux qui me connoissent ne doutent pas; c'est que toutes ces méchancetés et ces calomnies ne me font pas la moindre impression; elles n'en produisent aucune sur les personnes éclairées et impartiales, et j'en ai la certitude par l'hospitalité généreuse que je trouve en ce pays, et par l'accueil et les marques d'intérêt que j'y reçois. Je n'ajouterai point à mes malheurs celui de me livrer à l'esprit de parti, et par conséquent à l'injustice, à l'aigreur, à la haine; tous les malheureux ont des droits puissans sur mon cœur.

(1) L'auteur écrivoit ceci à Hambourg, en 1795.

Ce sentiment si naturel a dû s'exalter encore depuis quatre ans. Pourrois-je le refuser à mes compatriotes, quelles que soient leurs opinions? Ah! s'il en est un seul dont l'honorable confiance n'ait pas obtenu de moi ou des services ou des secours, si jamais j'ai repoussé les plaintes ou les demandes d'un infortuné, qu'il parle, qu'il élève sa voix contre moi, et je cesserai d'écrire sur la religion et sur la morale (1).

Nous avons dans notre langue plusieurs romans historiques fort agréables, presque tous faits par des femmes (2);

(1) Je dois dire cependant que depuis un an, c'est-à-dire, depuis que je suis dans l'heureux pays que j'habite maintenant, je n'ai éprouvé ni persécution ni méchanceté. Apparemment que la matière est épuisée; il me semble que les trois années précédentes ont dû remplir la mesure.

(2) Nos meilleurs romans (faits par des femmes) ne sont point ceux-là; car *la Princesse de Clèves*, *les Lettres Péruviennes*, les ouvrages de madame Riccoboni, et quelques autres romans charmans, plus modernes encore, ne sont point des romans historiques.

mais aucun ne présente la peinture des mœurs et des usages du temps qu'ils rappellent, tous sont dépourvus de recherches historiques, et l'on n'y trouve ni développemens de sentimens et de caractères, ni but moral. Une douzaine de noms pris dans l'histoire, et deux ou trois faits connus de tout le monde, forment tout le fond de chacun de ces ouvrages. J'ai tâché d'éviter ces défauts; il ne falloit pour cela que du travail et non du génie; et j'ai placé à la fin de chaque volume des notes historiques, afin que les inventions de l'auteur ne fussent pas confondues avec les événemens qui appartiennent à l'histoire. J'ai relu avec soin tout ce qui pouvoit avoir rapport au temps dont je parle; j'ai mis en action tous les usages les plus intéressans de l'ancienne chevalerie, et je crois avoir peint avec vérité les deux hommes les plus fameux de ce siècle, Charlemagne et le calife Aaron. On a souvent tracé le contraste d'un monarque parfait et d'un despote; mais on a toujours tellement chargé le caractère du dernier,

qu'un semblable tableau ne sauroit être utile. Il est ridicule de composer un ouvrage pour établir une vérité si triviale, qu'elle est généralement saisie et sentie par les esprits les plus grossiers et par les âmes les moins généreuses. Une femme, sans être vertueuse, peut mépriser une courtisane, et il n'est pas nécessaire qu'un prince ait l'âme de Trajan ou de Henri IV, pour détester Néron et Caligula. Un tyran qui ne veut régner que par la terreur,

Qui n'a plus rien d'humain que la forme et l'orgueil (1),

est un monstre à tous les yeux. Quand j'enseignois l'histoire aux enfans malheureux qui m'ont été confiés, je ne faisois jamais de réflexions sur le caractère de Louis XI et des princes qui lui ressemblent. Je me contentois de lire le détail de leur conduite; mais je m'attachois à déshonorer, dans l'esprit de mes élèves, la mémoire des princes qui ont allié à des qualités aimables des foiblesses et des vices funestes, et dont les exploits ont été flétris par des actions criminelles. C'est dans

(1) Vers de Dufreni.

cet esprit que j'ai tracé le caractère d'*Aaron*; je l'ai peint, non tel que les historiens éblouis de sa gloire veulent nous le représenter, mais tel qu'il dut être, d'après ce que nous savons de son histoire; grand guerrier, souverain despote et cruel, et prince affable et populaire, doué par la nature des vertus les plus précieuses et les plus brillantes, rempli d'esprit et de grâces, né sensible et magnanime, protecteur éclairé des talens et des arts, mais corrompu par l'orgueil; et en le montrant environné de tous les prestiges de la gloire, en lui conservant tant d'agrémens et de qualités éclatantes, je crois l'avoir rendu haïssable, même avant l'époque où l'orgueil qui domine et qui se mêle à toutes ses actions, lui fait enfin commettre un crime exécrable. Tel a été mon projet; j'ai pu l'exécuter mal, mais du moins l'idée est neuve et véritablement morale.

D'après le même principe, j'ai peint une *coquette* avec l'intention de préserver les jeunes personnes de *l'ambition des con-*

quêtes. Je ne pouvois donner une âme sensible à l'artificieuse Armoflède, car une coquette aussi décidée ne peut avoir un bon cœur; mais je l'ai revêtue de toutes les formes les plus séduisantes, et après l'avoir bien avilie par ses succès mêmes, j'ai fini par la rendre atroce. En même temps j'ai opposé à l'intrigante et vile Armoflède, le contraste des caractères de Célanire, de Béatrix et de Maria. L'auteur d'un roman célèbre a voulu rendre son héroïne intéressante par sa foiblesse même, et cette idée est certainement pernicieuse en morale, surtout lorsque la foiblesse de l'héroïne est accompagnée de circonstances qui la rendent absolument inexcusable : pour moi, j'ai voulu prouver qu'une âme véritablement noble et vertueuse ne se pardonne jamais un égarement, et ne peut se consoler de la perte de l'innocence. J'ai voulu rendre Célanire et Maria intéressantes, non par leurs fautes, mais par leurs remords et par leurs malheurs. J'ai représenté deux amans passionnés, sacrifiant le devoir à l'amour;

mais cette peinture, loin d'offrir l'image du bonheur, ne présente qu'un état affreux dont la violence même de l'amour ne peut qu'augmenter l'amertume. Enfin, j'ai voulu rappeler, par de grands exemples, à ces vertus antiques et sublimes qui ont honoré des siècles que nous nommons *barbares* (1). Je n'ai point eu le projet de *rétablir la chevalerie*, mais j'ai cru que la générosité, l'humanité, la loyauté des anciens chevaliers affermiroient mieux *une république* que les principes de Marat et de Robespierre; et, grâces au ciel, les Français, revenus à leur premier caractère, sont aujourd'hui dirigés par ces nobles sentimens.

Un des grands avantages des romans historiques (si l'on sait tirer parti des faits que présente l'histoire) est de donner à la morale l'autorité si puissante de l'expérience et de l'exemple. Il est impossible

(1) Ces exemples étoient bons à retracer dans un temps ou l'on avoit *décrété* en France le massacre des prisonniers ennemis.... Il est vrai que nos braves guerriers n'ont jamais obéi à cet affreux décret.

qu'un personnage imaginaire produise autant d'impression qu'un héros dont la gloire a consacré le nom ; j'ai puisé dans l'histoire tous les traits brillans et toutes les actions sublimes inspirées par l'amitié, par l'amour et par la générosité, qui sont répandus dans cet ouvrage. En peignant tout ce que l'héroïsme peut offrir de plus noble et de plus touchant, je n'ai rien inventé, je n'ai été que l'historien de la vertu. J'ai tâché de répandre quelque intérêt sur les notes de cet ouvrage ; je crois que, traitées au roman, elles donneront une idée nette et précise des mœurs, des usages des principaux personnages, et des faits les plus intéressans des siècles que j'ai voulu peindre. Je me flatte que cet ouvrage sera utile à plusieurs égards, je suis certaine du moins qu'il ne *corrompra* personne, et qu'il intéressera les âmes sensibles ; mais je ne m'abuse point sur ses défauts. Je lui en connois beaucoup ; il me semble qu'en général j'ai fait un usage assez heureux des traits que m'a fournis l'histoire, et que j'ai mis sur la

scène avec assez d'art tous les grands personnages de ce temps, à l'exception de la fameuse *Irène*, impératrice de Constantinople ; je ne la fais paroître que pour présider à un tournoi, et pour *donner une chaîne de pierreries*. On pouvoit (sans un grand effort d'imagination) lui faire jouer un rôle plus imposant, et tirer de son caractère un parti plus ingénieux. Dans mon premier plan je faisois reparoître cette femme célèbre. L'épisode qu'elle me fournissoit eût été aussi long que celui de Giaffar; j'ai mieux aimé le soustraire que le gâter en l'abrégeant. J'aurois dû le conserver, ajouter quelques autres développemens et plusieurs détails à l'histoire de mes héros; tout cela auroit formé un volume de plus, mais je voulois finir. Par la même raison, le caractère de *Theudon* n'offre qu'une très-foible et très-mauvaise esquisse; ce qui est d'autant moins pardonnable, qu'il joue un rôle important; il falloit aussi rendre *Roger* et le *jeune Guichard* plus intéressans, et la *vertueuse Amalberge* moins inutile. J'ai aussi trop

resserré l'histoire d'Axiane ; des personnes d'un goût très-pur, que j'ai consultées, ont trouvé dans ce petit épisode un intérêt particulier et quelque chose d'original, qui fait désirer qu'il eût été plus étendu; et, après cette histoire qui a rendu Axiane intéressante, il n'est presque plus question elle, on sait à peine ce qu'elle devient. Voilà, je crois, les principaux défauts de cet ouvrage : je ne doute pas que *plusieurs écrivains* n'en découvrent beaucoup d'autres, mais quelles que soient les critiques, elles ne m'engageront point dans des discussions littéraires. Je lirai avec reconnoissance et plaisir celles qui me paroîtront judicieuses (car une bonne critique est un excellent conseil); je les méditerai en silence, persuadée que la meilleure manière d'y répondre est d'en profiter.

Quant aux libelles anonymes, *pseudonymes*, etc., comme on les a trouvés jusqu'ici aussi dépourvus de sel et d'esprit

que de vérité, leurs auteurs me devroient quelque indulgence, puisque

Je n'ai pas entrepris de plaire à tous les sots (1).

J'ajouterai que depuis quinze ans constamment encouragée par le public, je n'ai besoin d'aucune philosophie pour supporter, sans peine et sans aigreur, les petites injustices de quelques écrivains inspirés ou payés par la haine; d'ailleurs,

. . . . . Il mio cor mai non temo
Di non dar fine a cosa che cominci.

(1) La Chaussée.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Le spectre qui se trouvoit dans les premières éditions de cet ouvrage en a produit une foule d'autres dans les romans qui ont paru depuis en France et en Angleterre, mais il a été très-critiqué par les littérateurs français. Il est étonnant que l'on ait autant désapprouvé une fiction employée si souvent dans les ouvrages, entre le plus sublime, le poëme épique et la tragédie. Dira-t-on qu'on veut plus de vraisemblance dans un roman? Cette objection serait bonne pour un roman qui peindroit les mœurs actuelles D'ailleurs cet ouvrage, par son plan, par sa forme, et peut-être par son style, est plutôt un poëme dans le genre de celui de l'Arioste, que ce que nous appelons un roman. Je plaçois une apparition dans un siècle où la croyance universelle, d'accord avec celle de l'immortalité de l'âme et avec la religion, consacroit ce grand moyen de terreur. Mais enfin ce spectre a déplu, et je l'ai retranché. Il n'est plus maintenant qu'une illusion produite par l'imagination troublée et les remords du coupable, et j'avoue que cette idée est plus morale que la première. Du reste, je n'ai rien changé

au plan, j'ai conservé tous les personnages, et je n'ai pas ajouté un mot au portrait de Charlemagne, parce que c'est l'histoire qui m'en a fourni tous les traits; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit dans cet ouvrage, tout ce qu'on y dit de lui, se trouve exactement dans les premières éditions.

Je n'ai eu d'autre but, en faisant ce roman, que d'opposer des idées modérées à une excessive exagération, et d'éclatans exemples de générosité à une extrême férocité. Fugitive alors et réfugiée dans un état monarchique, je me souvins toujours, en écrivant, que j'étois Française, et que même proscrite injustement, je devois respecter le gouvernement établi dans mon pays (1). Ces sentimens furent généralement approuvés.

Aujourd'hui, de grands exemples offerts sous nos yeux, rendent inutiles les fictions morales; le tableau de la vie guerrière de Charlemagne, les justes éloges donnés à son zèle pour la religion, à son infatigable activité, à son goût pour les sciences, pour les lettres et pour tous les arts, à ses sollicitudes paternelles pour l'éducation de la jeunesse, ne sont plus des leçons, et ne paroîtroient maintenant que des allusions, si cet ouvrage étoit nouveau.

(1) Je terminai la plus grande partie de cet ouvrage après la mort de Robespierre et sous le règne du directoire.

LES CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER (1).

Les Aveux.

Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,
Plus il nous met en butte à ce juge sévère.

Blanche et Guiscard, de Saurin.

Je ne regrette point ce temps fabuleux de l'âge d'or, si vanté par les poëtes; des hommes indolens, sans passions, sans désirs, et guidés par le seul instinct, ne présentent à mon imagination qu'un tableau plus insipide qu'intéressant : les talens et les arts, ces dons brillans, fruits heureux du génie, n'ont embelli la terre que depuis

(1) Il faut se rappeler que les neuf premiers chapitres de cet ouvrage ont été faits long-temps avant la révolution.

la fuite d'Astrée. Avec la perte de l'innocence, je vois, il est vrai, les crimes se répandre sur la surface de l'Univers; mais aussi je vois naître des vertus sublimes, je vois les nobles combats du devoir et des passions; mes idées s'étendent, mon âme s'élève, je puis admirer: je connois la gloire !.... O siècles brillans de l'antique chevalerie, c'est vous que je veux célébrer! On me demande des tableaux naïfs, nobles et touchans, et je ne les chercherai que dans vos fastes glorieux. Quand je voudrai peindre les artifices de la coquetterie, le manége des courtisans, l'art perfide et frivole de séduire et de tromper, il me suffira de regarder autour de moi; mais si je veux peindre l'amour constant et passionné, l'amitié sublime et fidèle, l'enthousiasme de la gloire et de la vertu, où trouverai-je des modèles parfaits? Hélas, cherchons-les dans l'histoire, puisque le siècle où je suis née ne pourroit me les offrir.

Parmi ces braves guerriers et cette brillante jeunesse, l'ornement et la gloire de la cour de Charlemagne, on distinguoit surtout deux jeunes chevaliers, également célèbres par leur vaillance, leurs exploits et la vive et tendre amitié qui les unissoit

l'un à l'autre. Ils étoient frères d'armes; entreprises, dangers, fortune, tout entre eux étoit commun, jusqu'à leur devise : *La gloire et l'amitié;* et ils avoient fait peindre sur leurs boucliers un *cygne* avec ces mots : *Candeur* et *loyauté.* De là vint le surnom qu'on leur donnoit à la cour; on les appeloit communément les *Chevaliers du Cygne.* Isambard et Olivier (c'est ainsi que se nommoient ces deux fidèles amis) étoient particulièrement honorés de la bienveillance de l'empereur. Ils avoient fait leurs premières armes sous les yeux de ce héros, qui, charmé de leur zèle et de leur courage, s'étoit plu à les combler d'honneurs et de bienfaits. Il aimoit particulièrement Olivier, qui avoit été l'ami le plus cher de son neveu, le célèbre et malheureux Roland, tué à la déroute de Roncevaux. Olivier, blessé dangereusement à cette bataille, en volant au secours de Roland, et en l'arrachant des mains des ennemis, lui épargna la douleur de mourir prisonnier, mais ne put lui sauver la vie. Roland expirant remit entre les mains de son ami l'épée qu'il avait illustrée par tant d'exploits, la fameuse et redoutable *Durandal.* C'étoit dans ces anciens temps

le don le plus honorable qu'un chevalier pût faire en mourant. Olivier regretta profondément ce héros : l'amitié d'Isambard put seule le consoler ; il retrouvoit dans ce jeune chevalier toutes les grandes qualités de Roland, réunies à un caractère plus intéressant et plus aimable. Olivier, plus âgé de deux ans que son ami, joignoit à tous les agrémens extérieurs, à la figure la plus intéressante, une âme profondément sensible, un esprit juste et délicat, un caractère plein de franchise : il étoit naturellement porté à la mélancolie. Cette disposition donnoit à sa physionomie une douceur touchante ; on remarquoit dans toutes ses actions un certain air de nonchalance et de timidité qui avoit en lui une grâce particulière. Il plaisoit sans paroître jamais ni le désirer ni le savoir ; mais il avoit tant d'expression dans le regard, et des manières à la fois si nobles, si simples et si obligeantes, qu'il étoit impossible de prendre sa réserve pour du dédain ou de l'insouciance ; on ne pouvoit, au contraire, l'attribuer qu'à la modestie, à l'ignorance absolue des avantages qu'il possédoit. Cependant, avec un extérieur si doux, il avoit des passions violentes ; et, lorsqu'il étoit vivement af-

fecté, rien n'égaloit l'impétuosité de ses premiers mouvemens.

Isambard avoit un caractère bien différent. Sa physionomie fine et spirituelle annonçoit et inspiroit la gaieté ; il avoit une égalité d'humeur inaltérable ; et, quoiqu'il eût l'air de l'étourderie et de la légèreté, l'élévation et la générosité de son ame le rendoient capable de faire sans effort les sacrifices et les actions les plus héroïques. Le cœur d'Isambard étoit encore libre, et n'avoit jamais connu l'amour. On ne se pressoit point alors de faire un choix ; c'étoit une importante affaire, et qui décidoit du destin de la vie. Cependant on voyoit à la cour de Charlemagne plusieurs beautés dignes de fixer les regards et d'inspirer des sentimens durables. On remarquoit surtout la reine, épouse de Louis ; les princesses, filles de l'empereur, Emma, Rotrude et Berthe (1) ; la belle et vertueuse Amalberge et la brillante Armoflède. Mais celle qui réunissoit tous les suffrages, et qui excitoit une admiration générale

(1) Il y eut deux princesses de ce nom ; la mère de Charlemagne, surnommée *Berthe au long pied*, parce qu'elle avoit, dit-on, un pied plus long que l'autre ; et *Berthe*, fille de ce prince.

par l'éclat de sa beauté, ses grâces, sa modestie et ses vertus, c'étoit la charmante Célanire. Elle étoit fille unique du fameux Vitikind, ce héros magnanime, chef des Saxons, qui brava si long-temps la puissance de Charlemagne; qui, souvent défait, jamais abattu, intrépide dans les combats, fier et sublime dans l'adversité, sut résister à la force, et ne céda qu'aux bienfaits et à l'amitié. Éclairé par les lumières du christianisme, devenu l'ami de son vainqueur, il étoit pour jamais fixé à la cour de Charlemagne. Le brave Albion, son élève et son lieutenant, avoit suivi son exemple et partagé son sort. Vitikind lui destinoit sa fille, et, malgré les regrets et les vœux des chevaliers français, il étoit permis à l'heureux Albion de regarder Célanire comme le prix de ses glorieux travaux et de sa fidélité au parti de Vitikind. Après Célanire, la plus belle personne de la cour étoit la reine Hermengarde, épouse de Louis (1). Cette princesse traitoit avec une bonté particulière les *Chevaliers du Cygne;*

(1) La première femme de Charlemagne s'appeloit Hermengarde; mais sa belle-fille, femme de Louis, surnommé depuis le *Débonnaire*, se nommoit aussi Hermengarde.

elle distinguoit surtout Isambard, dont l'entretien l'amusoit, et dont la gaieté sembloit lui plaire. Ces distinctions furent remarquées, et bientôt l'envie les interpréta malignement. Isambard apprit avec surprise que l'on commençoit à répandre sourdement qu'il osoit élever ses vœux jusqu'à la reine, et que cet hommage audacieux et criminel n'étoit point dédaigné. Alors il prit le parti de s'éloigner pour un temps de la cour, et il obtint de Charlemagne la permission de voyager. Olivier approuva son dessein, et lui proposa, en soupirant, de le suivre. Je sens, lui dit Isambard en riant, que vous feriez un sacrifice, et je ne l'accepterai point. Mon cher Olivier, un lien secret vous retient ici, je l'ai facilement pénétré; puisse-t-il assurer le bonheur de votre vie! A ces mots, Olivier embrassa son ami avec attendrissement: Si je vous étois nécessaire, lui dit-il, je vous suivrois, je quitterois tout pour vous, et vous n'en doutez pas : croyez encore que Si je vous cache un secret, c'est que l'honneur me défend de vous le découvrir.

C'est ainsi que se séparèrent *les Chevaliers du Cygne*, et telle étoit l'amitié dans ces temps reculés: toujours pure et géné-

reuse, capable des sacrifices les plus pénibles, elle n'exigeoit cependant pas que l'on trahît pour elle les secrets de l'amour. Isembard avoit même eu la délicatesse de ne s'expliquer que vaguement; mais il croyoit avoir entièrement pénétré le secret de son ami. Il étoit persuadé qu'Olivier étoit aimé, et partageoit les sentimens d'Armoflède, une jeune personne attachée à la reine Hermengrade, et l'amie la plus chère de la belle Célanire; d'ailleurs, depuis plus d'un an, toute la cour pensoit comme lui à cet égard.

CHAPITRE II.

Le Triomphe.

He comes, and with a port so proud (1)
As if he had subdu'd the spacious world
. . . . . .
While from the scaffolds, windows tops of houses
Are cast such gaudy show'rs of garlands down,
That ev'n the crowd appear like conquerors,
And the whole city seems like one vast meadow
Set all with flow'rs as a clear heav'n with stars.

LEE.

ISAMBARD partit pour Constantinople ; il brûloit du désir d'admirer de près cette célèbre impératrice qui régnoit avec tant d'éclat sur le trône des Césars. IRÈNE ne vit pas sans émotion un chevalier français honoré de l'amitié de Charlemagne, elle qui, éblouie de la gloire et de la renommée du vainqueur de Didier et de Vitikind, avoit voulu jadis unir sa destinée à celle de ce héros (2). Isambard reçut d'elle l'accueil

(1) On trouvera réunies à la fin de ce volume les traductions des épigraphes anglaises et italiennes, avec l'indication des chapitres auxquels ils appartiennent.

(2) Tout le monde sait qu'Irène en effet avoit offert sa main à Charlemagne.

le plus flatteur ; l'impératrice, désirant même étaler à ses yeux toute la magnificence de sa cour, ordonna des jeux publics, dans lesquels elle devoit distribuer les prix de l'adresse et de la valeur. Isambard vit à la cour d'Irène un prince fugitif, triste exemple des vicissitudes humaines : c'étoit ADALGISE, fils de l'infortuné roi des Lombards (1). Il avoit un caractère ardent, impétueux, une humeur sombre et farouche, aigrie encore par les malheurs, plein d'un trop juste ressentiment contre la France ; l'aspect d'un Français lui étoit odieux, et il vit avec plaisir arriver le jour indiqué pour les jeux : car il avoit l'intention d'y combattre Isambard, et l'espoir de le vaincre. L'impératrice, suivie de toute sa cour, se rendit dans la vaste enceinte préparée pour la célébration des jeux. Aussitôt que parut Irène, l'air retentit du son perçant des trompettes guerrières, les barrières s'ouvrirent, et les combats commencèrent. Le

(1) L'histoire nous apprend qu'Adalgise, fils de Didier, trouva un asile à Constantinople, et y finit ses jours dans l'obscurité. Au reste, en ornant ce conte de plusieurs faits historiques, j'ai éloigné ou rapproché les dates à ma fantaisie.

premier qui s'avança dans la lice fut l'audacieux NICÉPHORE, qui, dévoré d'ambition, osoit aspirer en secret à la suprême puissance, et méditoit déjà les desseins profonds et criminels qui devoient renverser la fortune d'Irène (1). Quoique la visière de son casque fût baissée, on le reconnoissoit facilement à la hauteur de sa taille, à la fierté de sa contenance, à son armure couleur de pourpre, et à sa devise, qui représentait un aigle posé sur la terre et regardant le ciel, avec ces mots : *Cet intervalle ne sauroit m'étonner.* Nicéphore ne resta pas long-temps seul au milieu de l'arène; un guerrier, que les destinées placèrent depuis sur ce même trône que Nicéphore devoit occuper avant lui, le jeune LÉON, dans l'âge de la confiance et de la témérité, vint fièrement attaquer ce redoutable adversaire. Le combat fut long et opiniâtre; mais Léon employa vainement tout ce que la souplesse et l'adresse peuvent opposer à la force, il fut vaincu : alors Isambard, prit sa place. Il montoit un cheval d'une blancheur éclatante; un panache de la même couleur ombrageoit sa tête ; son armure étoit re-

(1) Nicéphore détrôna Irène.

haussée d'or, et ornée de perles et de saphirs : sa jeunesse, sa grâce et sa bonne mine réunirent en sa faveur le suffrage et les vœux de tous les spectateurs ; sa contenance assurée, mais douce et modeste, formoit un contraste frappant avec l'arrogante audace de Nicéphore ; car l'insolence est de tous les excès celui qui paroît le plus opposé à la noblesse. Le combat s'engagea, la victoire fut long-temps douteuse; le brave Isambard, avant de la remporter, reçut une blessure à l'épaule ; mais, dans ce moment même, il se précipita sur Nicéphore avec tant de force, que d'un seul coup de lance il le renversa de cheval. Aussitôt STAURACE, fils de Nicéphore, entra dans la lice pour combattre Isambard, et pour venger son père (1). Il n'avoit ni la fierté, ni l'ambition de Nicéphore, mais une passion non moins dangereuse égaroit sa raison : il adoroit la jeune et belle Théophane. Dans ce jour mémorable, il n'avoit pu résister au plaisir de se déclarer publiquement

(1) Staurace succéda à son père; il devint éperduement amoureux d'une femme mariée nommée Théophane : au mépris de la religion et des lois, il l'épousa, et bientôt après il abdiqua. (Voyez *Histoire du Bas-Empire.*)

son chevalier : il portoit ses couleurs ; son bras droit étoit orné d'un bracelet formé d'une longue tresse de cheveux blonds, attachée par une agraffe émaillée, sur laquelle ses rivaux reconnurent en frémissant les chiffres de sa dame. On distinguoit sur son bouclier un Amour enveloppé d'une gaze légère (car le voile qui le cache est toujours transparent). Le haut de co tissu fragile étoit consumé par la flamme active et dévorante de son flambeau, et laissoit voir à découvert le visage charmant de l'Amour. Autour de cet emblème on avoit gravé ces paroles : *Il voudroit se cacher, mais son feu le trahit.* Quoique Staurace eût le visage couvert de son casque, Isambard, à la noble élégance de sa taille, aux grâces répandues sur toute sa personne, reconnut aisément en lui le fils de Nicéphore ; il le combattit à regret, et songea plutôt à se défendre qu'à l'attaquer. Ces ménagemens auroient sans doute prolongé long-temps le combat, si, au bout de quelques minutes, la lance de Staurace ne se fût brisée en mille éclats. Dans cet instant un chevalier, revêtu d'une armure noire, se précipita dans la lice : Chevalier, dit-il à Staurace, vous êtes désarmé, j'ai le droit de prendre votre

place. A ces mots, Staurace quitta l'arène en soupirant, et le nouveau chevalier adressant la parole au brave et généreux Isambard : Jusqu'ici, lui dit-il, on t'a combattu sans motif; pour moi, j'en ai deux puissans; jette les yeux sur mon bouclier : *L'amour et la vengeance;* telle est ma devise, telles sont les passions qui vont m'animer contre toi. A ce discours hautain, Isambard ne put méconnoître l'impétueux Adalgise; et, regardant son bouclier, il vit avec une extrême surprise le nom d'ARMOFLÈDE, écrit en gros caractère au bas de sa devise. On se souviendra qu'il avoit laissé à la cour de Charlemagne une jeune personne de ce nom, qu'il croyoit aimée d'Olivier; et se rappelant qu'Armoflède, née en Lombardie, avoit été amenée à la cour, dans sa première enfance, par la fille du malheureux Didier (1), et qu'elle avoit fait depuis un voyage dans sa patrie, il ne douta point qu'Adalgise ne fût rival d'Olivier. Chevalier, dit-il, je lis avec étonnement sur votre bouclier un nom qui m'intéresse, et certes j'ose dire que c'est une étrange indiscrétion, et dont jusqu'ici je n'ai point vu d'exemple. Mais daignez m'apprendre si,

(1) Première femme de Charlemagne.

par ce nom qui m'est cher, vous avez prétendu désigner celle que je connois? Oui, s'écria Adalgise, c'est cette même Armoride, fixée dans la cour odieuse du destructeur de sa patrie..... C'en est assez, interrompit Isambard; je soutiens qu'elle ne vous a point donné le droit de vous déclarer son chevalier, et que jamais, qui que vous soyez, vous ne fûtes aimé d'elle. A ces paroles, Adalgise, transporté de rage, s'élança vers Isambard avec une telle furie, que le chevalier du Cygne en fut violemment ébranlé. Un murmure d'indignation s'éleva parmi les spectateurs, car Isambard avoit à peine eu le temps de se mettre en défense; on le vit pendant quelques minutes étonné, chancelant, repousser d'un bras mal affermi les coups redoublés de son fougueux adversaire: mais bientôt, rassemblant et reprenant toutes ses forces, il déploie tant de vigueur et d'adresse, qu'il rassure les spectateurs qui venoient de trembler pour lui. Il se précipite à son tour vers le prince lombard avec autant d'animosité que de courage; il veut périr, ou vaincre l'ennemi de Charlemagne et le rival d'Olivier. Adalgise, de son côté, attaque et se défend avec fureur; on eût dit,

en considérant l'acharnement et l'intrépidité de ces deux vaillans guerriers, en voyant l'attention avide et muette de l'impératrice et de sa cour, le vif intérêt du peuple, l'effroi, le saisissement empreints sur tous les visages, que ce terrible combat devoit décider du destin de l'empire..... Entreprendrai-je de décrire les ruses, les stratagèmes inouis que nos chevaliers employèrent l'un contre l'autre, et les efforts incroyables, les coups hardis par lesquels ils se signalèrent? Non, ma foible voix n'est point faite pour célébrer les actions guerrières et l'art meurtrier des combats; ainsi je me bornerai donc à dire que dans l'instant où la victoire sembloit pencher du côté d'Adalgise, le cheval de ce dernier reçut une blessure profonde, et s'abattit. Adalgise éperdu est renversé sur l'arène; il tombe en frémissant sur la poussière; sa lance échappe de sa main; et, pour comble de malheur, son casque brisé se détache, et l'on voit à découvert son visage souillé de sang, et dont tous les traits expriment la confusion, la rage et le désespoir. Isambard, au moment même, abandonne son cheval et court à son ennemi, et s'empare de sa lance: alors lui tendant la main pour

l'aider à se relever : Prince, lui dit-il, je respecte en vous la naissance royale, et surtout l'infortune; je ne vous aurois point attaqué, mais j'ai dû me défendre. Vous connoissez les lois de la chevalerie ; elles sont inviolables. Puisque le sort m'a livré vos armes, j'ai le droit de vous imposer une condition à ma volonté, et je me contenterai de vous supplier, prince, d'effacer le nom respectable que vous avez gravé sur votre bouclier. A ces mots, l'air retentit des cris et des applaudissemens du peuple ; les clairons et les cymbales se mêlèrent à ces acclamations publiques, et célébrèrent la victoire du chevalier français, que l'on conduisit en triomphe sous la tente de l'impératrice ; et lorsque les jeux furent finis, les juges du camp s'assemblèrent et déclarèrent, d'une voix unanime, que le premier prix de l'adresse et de la valeur appartenoit au chevalier du Cygne. Alors Isambard, appelé par l'impératrice, s'approcha de son trône, et, mettant un genou en terre, reçut de ses mains augustes une superbe chaîne d'or ornée de pierreries. Le lendemain de ce jour mémorable, Adalgise disparut de la cour; une lettre qu'il écrivit à l'impératrice apprit seulement qu'il s'en

éloignoit pour toujours. Peu de temps après cet événement, Isambard, comblé des bontés d'Irène, prit congé de cette illustre princesse, et partit pour l'Espagne, lieux célebres où les Maures étaloient avec éclat tout ce que la magnificence et la galanterie peuvent offrir de plus brillant. Mais laissons Isambard, poursuivant ses voyages, chercher et mériter de nouveaux lauriers, et retournons à la cour de Charlemagne.

CHAPITRE III.

Un grand crime.

Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce.
GRESSET.

Deux mois après le départ d'Isambard, la cour fut plongée dans la consternation par les événemens les plus tragiques. Un soir la charmante fille de Vitikind, la belle Célanire, fut assassinée dans le jardin de son père; on la trouva baignée dans son sang, étendue sur un siége de gazon, ayant à ses pieds Olivier sans connoissance, et percé d'un coup d'épée. L'infortunée Célanire déclara publiquement qu'elle avoit été

assassinée par des scélérats qui s'étoient introduits dans la maison de son père, et qui, en entrant dans le jardin, en avoient laissé la porte ouverte; que dans ce moment Olivier, qui traversoit un bois voisin, avoit entendu ses cris; qu'il étoit entré dans le jardin; que, voulant la défendre, il avoit seul attaqué ces assassins, qui, avant de prendre la fuite, s'étoient tous jetés sur lui, et, après lui avoir arraché son épée, la lui avoient plongée dans le sein. Vitikind et Albion, qui étoient absens dans le temps où cette horrible scène se passoit, revinrent précipitamment: ils trouvèrent Célanire mourante, qui leur répéta ces affreux détails, et qui le lendemain expira dans leurs bras. A cette même époque, Armoflède, l'amie de Célanire, se retira de la cour, et n'y reparut plus. Cependant on avoit reporté chez lui le chevalier du Cygne, toujours sans connoissance: on jugea d'abord sa blessure mortelle; il reprit l'usage de ses sens, mais une fièvre ardente, un délire affreux, laissoient peu d'espérance pour sa vie. Il fut dans cet état près d'un mois: au bout de ce temps les médecins répondirent de ses jours; et lorsqu'il fut en état de monter à

cheval, il obtint de Charlemagne la permission de voyager et de s'éloigner d'un si funeste lieu.

CHAPITRE IV.

Secours inopiné.

. . . . The beast grumbles in death.
SOMERVILLE.

DÉJA six mois s'étoient écoulés depuis la mort de Célanire, lorsque l'empereur, voulant donner aux ambassadeurs de Perse qui étoient à sa cour le divertissement d'une chasse aux buffles, les conduisit dans la forêt Noire (1). Arrivé au rendez-vous de chasse, Charlemagne poursuivit un buffle, et s'élança vers lui pour lui couper la tête d'un coup de sabre. L'animal, n'ayant été que blessé, se précipite sur le cheval du prince : dans ce choc, aussi violent qu'inattendu, l'empereur reçoit une large blessure à la jambe. Le buffle alloit redoubler, quand tout à coup un homme, sortant avec impétuosité du bois, vient fondre

(1) Tout ce qui est relatif à cette chasse est pris dans l'histoire.

sur l'animal furieux, le frappe, et l'étend mort aux pieds de Charlemagne. Mais quelle est la surprise de ce prince, en reconnoissant dans son libérateur le vaillant Isambard (1). Il lui tend la main, et l'embrasse avec attendrissement. Dans ce moment tous les courtisans accoururent, ils entourent Charlemagne, félicitent Isambard, et pressent l'empereur de descendre de cheval, et de faire panser sa blessure. « Non, répondit ce prince; je » désire que la reine Hermengarde me » voie en cet état, et c'est avec cette botte » déchirée et cette jambe sanglante que » je veux ramener Isambard dans mon pa» lais (2). »

On juge bien qu'Isambard reçut à la cour l'accueil le plus distingué : dans tous les temps l'exemple du souverain a toujours été suivi par les courtisans.

Isambard ignoroit et la mort de Céla-

(1) Ce fut en effet un seigneur français, nommé Isambard, qui fit cette action. L'histoire ajoute aussi qu'il s'étoit éloigné de la cour pour une faute qui avoit quelque rapport à la reine Hermengarde, belle-fille de Charlemagne. (Voyez *Histoire de Charlemagne* de M. GAILLARD).

(2) Propres paroles de l'empereur.

nire, et l'assassinat d'Olivier : ce dernier, durant une absence de huit mois, n'avoit pas écrit une seule fois à son frère d'armes. En ma qualité d'historien, je n'ai pu dissimuler ce trait, quoique je sente bien qu'il excitera l'indignation de la plupart de mes lecteurs. Car, dans ce siècle de *lumières* et de *sensibilité*, l'amitié se manifeste, et se prouve surtout par la multiplicité des lettres et des billets. Mais dans le siècle grossier où florissoient les chevaliers du Cygne, on ne prouvoit l'amitié que par des actions, par un dévouement sans bornes; on partageoit sa fortune avec son ami, on exposoit sa vie pour lui, on s'en tenoit là, et (puisqu'il faut trancher le mot) on ne s'écrivoit point.

Isambard apprit avec autant de douleur que d'étonnement la fin tragique de la belle Célanire : il vouloit partir sur-le-champ pour aller chercher et rejoindre Olivier; mais Charlemagne le retint quelques jours, désirant l'admettre dans l'académie littéraire qu'il venoit de fonder, et dont la première assemblée générale devoit se tenir incessamment (1).

(1) Alcuin et Théodulfe furent les deux principaux coopérateurs de Charlemagne dans le restau-

Le jour fixé pour cette fameuse assemblée, l'empereur, suivi de l'élite de ses courtisans et des gens de lettres rassemblées par Alcuin et Théodulfe, se rendit dans une des salles de son palais; les nouveaux académiciens s'assirent autour d'une grande table, et Charlemagne, prenant la parole, prononça ce discours (1):

« Après avoir étendu les bornes de cet » empire par mes victoires, après avoir » assuré la tranquillité de mes peuples par » un nouveau code de lois, il ne me restoit » plus à désirer pour ma gloire et pour le » bonheur de mes sujets, que de pouvoir » joindre aux titres de conquérant et de

ration des lettres; Charlemagne travailloit et s'instruisoit avec eux.... Il établit dans son palais même une académie composée des grands du royaume et des gens de lettres; il voulut être un membre ordinaire de cette académie, sans aucune distinction qui rappelât son rang.... Chacun des membres de cette compagnie prenoit un nom littéraire et académique.... Charlemagne, qui faisoit de l'écriture sa principale étude..., et dont l'ambition étoit d'être comme David *un roi selon le cœur de Dieu*, reçut des académiciens ses confrères le nom de David. (Voyez *Histoire de Charlemagne* de M. Gaillard.)

(1) Tous les faits à la gloire de Charlemagne, retracés dans le discours qu'on va lire, sont tirés de l'histoire avec une scrupuleuse exactitude.

» législateur celui de restaurateur des let-
» tres et des arts. L'antiquité nous offre
» des chefs-d'œuvre dans tous les genres
» de littérature : l'étude de ces grands mo-
» dèles est donc indispensable pour nous.
» Il est sans doute difficile de les égaler
» dans les arts de pur agrément ; mais
» nous possédons des lumières dont ils
» étoient privés ; éclairés par le christia-
» nisme, nous devons les surpasser dans
» les ouvrages de morale. Ainsi la pureté
» de la doctrine évangélique nous préser-
» vera des erreurs monstrueuses dans les-
» quelles sont tombés les anciens ; ainsi,
» désormais les gens de lettres ne feront
» plus l'apologie du suicide ; on ne trou-
» vera plus dans leurs écrits ces principes
» pernicieux qui conduisent à l'athéisme,
» cet égoïsme funeste qui place au rang
» des préjugés les sentimens de la nature
» et l'amour de la patrie, et ces maximes
» séditieuses faites pour bouleverser les
» empires. Ceux qui cultiveront les lettres
» auront à l'avenir l'avantage de travailler
» sur une base solide, inébranlable ; et tant
» qu'ils seront guidés par des motifs purs
» et désintéressés, ils donneront toujours
» l'exemple du respect pour les mœurs, les

lois et la religion. Voilà les hommes, les citoyens estimables, pour lesquels seuls cette académie nationale est fondée : le temple des muses n'est auguste et vénérable que parce qu'il est encore celui de la vertu; l'aimable innocence et la concorde y maintiennent l'ordre, la paix et la plus douce harmonie; elles en écartent l'intrigue, la licence et l'audacieuse impiété; et les lauriers immortels que la gloire y distribue, n'y couronnent jamais que le génie bienfaisant et les talens utiles. Telle doit être cette académie : comme chef de la nation, comme souverain, je protégerai, j'honorerai les gens de lettres, lorsqu'ils feront un digne usage de leurs lumières; mais lorsqu'ils oseront montrer le mépris des mœurs et de la religion, ils seront pour jamais privés de tous les honneurs littéraires. L'homme vicieux et sans principes, qui possède un esprit supérieur, est semblable à l'insensé furieux qui seroit armé d'un poignard : un glaive tranchant entre les mains d'un héros, peut défendre et servir la patrie; mais dirigé par le bras d'un scélérat, ce n'est plus qu'une arme funeste, meurtrière, et le

» vil instrument du crime. Il en est ainsi
» des talens ; nous devons les admirer
» quand ils sont utiles, et nous liguer
» contre eux dès qu'ils peuvent troubler
» l'ordre et le bonheur de la société.

» Enfin, en vous rassemblant ici, je
» donne avec joie l'exemple de la vénéra-
» tion, du respect que l'on doit au savoir
» et aux talens, réunis aux vertus. Dans
» ce lieu consacré à l'étude, je me plais à
» me dépouiller du rang que le hasard
» m'a donné, pour jouir avec vous des
» seules distinctions que l'on doive véri-
» tablement apprécier : celles qui sont le
» fruit de la méditation et de la sagesse.
» L'union qui règne entre nous subsistera
» toujours ; elle est fondée sur l'estime et
» sur une parfaite conformité d'opinions
» et de sentimens. Vous partagez mon
» amour pour la patrie, mon zèle pour
» la religion ; et vous n'oublierez jamais
» que c'est à la morale sublime de cette
» religion si sainte que vous devez tout
» ce que j'ai fait pour la félicité de mes
» peuples. C'est la religion qui m'a fait
» mettre des bornes à mon ambition ; c'est
» elle qui, m'arrêtant au milieu de mes
» conquêtes, me découvrit une autre

source de gloire et plus réelle et plus » pure; c'est elle qui m'a dicté les lois qui » vous mettent à l'abri du despotisme et » de l'oppression; c'est elle qui, me pres- » crivant la clémence, m'a fait pardonner » tant de complots et de conspirations » contre mon autorité et même contre ma » vie; c'est elle, c'est sa doctrine bienfai- » sante qui sut attirer et fixer parmi vous » le brave et généreux chef des Saxons, et » qui vous a valu l'alliance de ce peuple » belliqueux: ce sont ces maximes qui » m'ont forcé d'imposer pour toute condi- » tion aux nations vaincues l'abolition de » ces sacrifices horribles et sanglans qui » déshonoroient l'humanité; c'est elle en- » fin qui m'a commandé d'affranchir des » millions d'esclaves, et d'assurer solen- » nellement à tout chrétien l'état de ci- » toyen libre. Tels sont ses bienfaits, telle » est l'influence salutaire et l'utilité de la » religion! Ah! pour la prospérité de cet » empire, pour l'intérêt des mœurs et de » l'humanité, puissent à l'avenir nos suc- » cesseurs dans cette académie, sentir » comme nous que, sans ce frein redou- » table, les passions anéantiroient toutes » les lois; que la morale n'offriroit plus

» qu'un chaos monstrueux de systèmes
» extravagans, d'opinions diverses et con-
» traires; et la politique, qu'un dédale
» effrayant d'artifices, de cruautés, de
» trahisons! qu'en un mot, la religion
» peut seule réprimer l'ambition des sou-
» verains, leur inspirer le mépris et l'hor-
» reur du despotisme, maintenir les peu-
» ples dans l'amour de l'ordre et de la jus-
» tice; et qu'elle fait également les bons
» rois et les citoyens vertueux! »

Ici l'empereur cessa de parler, et la salle retentit d'applaudissemens : c'est ce qui se pratique encore aujourd'hui (quel que soit le discours). Mes mémoires ne m'ont point appris si Charlemagne avoit distribué des billets pour se faire applaudir, et s'il eut la prudente précaution de se procurer d'avance *une centaine* de prôneurs et d'admirateurs, en lisant son discours *à ses amis*. Comme le temps seul peut amener les choses à leur point de perfection, il est à croire que ces usages ne se sont établis que par degrés, à mesure que les lumières philosophiques ont éclairé l'univers. Il est même utile de faire remarquer au lecteur que ce discours religieux de Charlemagne n'étoit nullement *académi-*

que ; mais on devoit avoir de l'indulgence pour ce prince, en songeant qu'il ne possédoit pas un seul philosophe (1) dans ses vastes états : aussi les statuts de cette académie naissante, qu'il rédigea lui-même, nous paroîtroient-ils extrêmement bizarres ; par exemple, il exhortoit les nouveaux académiciens à s'aimer, mais il leur défendoit expressément de se louer mutuellement dans leurs discours publics (2). Je ne cite de semblables traits que pour faire connoître combien l'esprit humain s'est perfectionné de nos jours.

(1) Il est inutile de dire, comme je l'ai répété tant de fois, que je ne fais la critique que des faux philosophes, de ceux qui professent l'impiété et le mépris des mœurs et de la saine morale.

(2) C'étoit en effet un des statuts de cette académie. (Voyez *Histoire de Charlemagne*, par M. Gaillard.)

CHAPITRE V.

Triste réunion.

. . . . In arms, my brother sworn,
Have we not plighted each our holy oath,
That one should be the common good of both?
Palamon and Arcite, or the Knight's tale.
DRYDEN.

Alarm'd with ev'ry rising gale,
In ev'ry wood, in ev'ry vale.
ELPHINSTON.

Le lendemain de cette séance académique, Isambard, uniquement occupé d'Olivier, quitta la cour; et, suivi seulement d'un écuyer, il alla chercher son ami. Imaginant qu'Armoflède pourroit l'instruire du lieu qu'habitoit Olivier, il se fit d'abord conduire dans la solitude où cette jeune personne s'étoit retirée, mais il ne l'y trouva point; il apprit qu'elle avoit été enlevée deux mois auparavant, et qu'on n'avoit aucune lumière sur le rang, la fortune et le nom de son ravisseur. Isambard, affligé de cette triste nouvelle, prit la route d'un vieux château que possédoit Olivier à l'une des extrémités de la forêt Noire. Après trente heures de marche, il se trouva

à trois lieues du château : il poursuivoit son chemin, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de chevaux qui lui fit tourner la tête, et sa joie fut excessive en reconnoissant Olivier; il courut à lui précipitamment, et le joignit presqu'au moment même. Olivier, en apercevant Isambard, s'arrêta et descendit de cheval : les deux amis s'embrassèrent à plusieurs reprises; ensuite Olivier, prenant Isambard par la main, le conduisit au pied d'un arbre, et le faisant asseoir à côté de lui : « Mon ami, lui dit-il, voilà le premier moment de satisfaction que j'aie goûté depuis six mois! — Je me flatte que nous ne nous séparerons plus désormais, car je suis décidé à vous suivre partout. — Mais j'ai une grâce à vous demander..... Ce cœur entièrement à vous maintenant!..... ne peut cependant s'ouvrir à la confiance!..... Ne m'interrogez point sur ce qui s'est passé durant le temps de vos voyages. Quelque bizarrerie que vous puissiez remarquer en moi, ne me questionnez pas, je vous en conjure, et je l'exige de votre amitié. »

Pendant qu'Olivier parloit ainsi d'une voix tremblante, entrecoupée, Isambard, les yeux attachés sur lui, l'examinoit avec

un saisissement inexprimable; on voyoit sur le visage pâle, abattu d'Olivier, les traces profondes de la tristesse et de la douleur; son regard fixe, étonné, avoit quelque chose d'effrayant; et ce qui frappa le plus Isambard, ce fut son bouclier couvert d'un crêpe noir qui cachoit entièrement sa devise. Après un moment de silence, Isambard, prenant la parole et serrant la main de son ami : Tu sais, lui dit-il, que tes désirs sont des lois pour moi.... Il suffit, interrompit Olivier; je suis tranquille. A ces mots, il se leva; Isambard le suivit, et tous les deux remontèrent à cheval pour se rendre au château. Le jour commençoit à baisser, les chevaliers se trouvoient dans une grande route découverte, et jouissoient des derniers rayons du soleil couchant; mais au bout d'un quart d'heure, ils regagnèrent la forêt. A peine Olivier y fut-il entré, que s'arrêtant tout à coup : Quelle obscurité, s'écria-t-il, quelles affreuses ténèbres!.... ah! sortons d'ici!.... Ces paroles, prononcées d'une voix étouffée, firent tressaillir Isambard : cependant, dissimulant la surprise que lui causoit un mouvement si étrange, il se contenta de

représenter simplement que ce chemin étoit le seul qui conduisît au château. Pour toute réponse, Olivier soupira et se remit en marche; mais quelques minutes après, s'arrêtant encore brusquement: Isambard, dit-il, entendez-vous les cris des oiseaux funèbres de la nuit?.... Hâtons-nous de sortir de ce lieu terrible!.... En achevant ces mots, Olivier, poussant vivement son cheval, poursuivit sa route avec une incroyable vitesse: les fossés, les souches d'arbres, l'épaisseur des taillis, rien ne pouvoit ralentir sa marche impétueuse; il sembloit qu'il voulût se soustraire au danger le plus pressant: tous ses mouvemens déceloient la crainte et la terreur; quelquefois, allongeant lentement la tête d'un air égaré, il regardoit de côté, comme s'il eût vu quelque chose d'effrayant: alors il frémissoit, il donnoit une violente secousse à son cheval et lui faisoit faire un écart prodigieux: on l'entendoit gémir; il paroissoit ébranlé, chancelant; mais à l'instant même il reprenoit sa course, et, se penchant sur le cou de son cheval, en lui enfonçant ses éperons dans les flancs, il s'élançoit dans les routes avec une telle rapidité, qu'Isambard, mal-

gré tous ses efforts, ne pouvoit le suivre que de loin. Enfin ils arrivèrent au château. On y attendoit Olivier, qu'on n'y avoit pas vu depuis plus d'un an. Les deux amis entrèrent dans un salon qui étoit excessivement éclairé. Olivier parut respirer en voyant de la lumière, malgré l'exercice violent qu'il venoit de soutenir pendant deux heures, une pâleur effrayante défiguroit ses traits, et son corps était agité d'un frisson universel. Il se jeta dans un fauteuil, et fut quelque temps sans parler : ensuite il eut l'air de se ranimer, et entretint Isambard assez paisiblement jusqu'au souper.

Après le souper, Olivier tomba dans une sombre et morne rêverie : la compassion et la terreur qui se peignoient sur son visage, et le mouvement précipité de sa respiration, montroient assez le désordre affreux de son âme, et tout ce qu'il souffroit intérieurement. Il ne sortoit de cet état que par des espèces de tressaillemens convulsifs qui portoient l'effroi jusqu'au fond du cœur de son ami : alors Olivier le regardoit avec des yeux étonnés et fixes ; il paroissoit surpris et charmé de le voir auprès de lui ; il prononçoit son nom ; sa

physionomie reprenoit une expression plus douce et plus calme; il sembloit qu'il se réveillât après un pénible sommeil; mais bientôt il retomboit de nouveau dans cet étrange égarement.

Enfin l'heure de se coucher arriva; Isambard se disposoit à suivre son ami; Olivier l'arrêtant : Isambard, lui dit-il, nous ne passerons point la nuit ensemble!.... le dérangement de ma santé me force à cette espèce de séparation, qui m'est plus sensible que vous ne sauriez l'imaginer!.... Bon soir, mon ami; puissiez-vous goûter le repos que j'ai perdu sans retour! — Olivier prononça ces paroles avec autant d'émotion que d'attendrissement, et sur-le-champ, sans attendre de réponse, il quitta précipitamment Isambard : ce dernier resta consterné de tout ce qu'il venoit d'observer. Avant de se mettre au lit, il voulut questionner l'aimable et jeune Zemni, le page favori d'Olivier, et il alla le chercher. Cet entretien ne fit qu'augmenter sa surprise et ses inquiétudes. Zemni lui dit qu'il n'avoit plus depuis long-temps la permission de coucher auprès de son maître. Il ajouta qu'il supposoit qu'Olivier étoit surtout

malade durant la nuit, parce qu'on remarquoit en lui tous les matins une foiblesse et un abattement extraordinaires.

CHAPITRE VI.

La méprise.

. . . . Ahi! cieca umana mente, come i giudici
Tuoi son vani, e torti! . . . .

LE TASSE.

ISAMBARD trouva le moyen de se procurer la clef d'une petite salle qui tenoit à l'appartement de son ami; il s'y introduisit secrètement, avec le projet d'y passer une partie de la nuit. Ce cabinet n'étoit séparé de la chambre d'Olivier que par une légère cloison, de manière qu'il étoit impossible qu'une plainte ou un mouvement d'Olivier pût échapper à la vigilante curiosité d'Isambard, qui, l'oreille collée sur la cloison, écoutoit avec une attention égale à son inquiétude. Au bout d'un quart d'heure, il entendit que l'on ouvroit doucement la porte de la chambre d'Olivier, et qu'ensuite Olivier se mit au lit, en di-

sant d'une voix très-basse : *Quoi donc ! éternellement !.... et jusqu'au jour !....* Alors Isambard, ne doutant point que ce mystère ne fût un rendez-vous et une intrigue d'amour, s'éloigna de la cloison, et, sortant du cabinet, il retourna dans sa chambre. Des inquiétudes sur la santé de son ami avoient pu seules exciter la curiosité d'Isambard ; mais il se reprocha vivement d'avoir surpris un tel secret, et découvert une intrigue d'amour qu'Olivier cachoit avec tant de soin. Après beaucoup de réflexions sur un événement si singulier, Isambard imagina que la femme qu'il croyoit avoir entendue entrer dans la chambre d'Olivier, et à laquelle il supposoit qu'il avoit parlé, étoit Armoflède, sans doute enlevée par Olivier : il supposa que, touché des charmes d'un autre objet, il avoit voulu l'abandonner ; que cette amante délaissée l'obsédoit et le suivoit en tous lieux ; et qu'enfin les remords d'une inconstance si coupable, les reproches de celle qu'il trahissoit, et le trouble d'une passion nouvelle, causoient ce chagrin profond dont il paroissoit pénétré, et ces momens d'égaremens qui si souvent altéroient sa raison.

Isambard passa cette nuit sans dormir,

et il se leva aussitôt qu'il aperçut les premiers rayons du jour ; mais il ne put entrer chez son ami. On lui dit qu'Olivier n'avoit plus la coutume de se lever avec l'aurore, et qu'il restoit dans son lit, ou du moins enfermé dans sa chambre jusqu'à l'heure du dîner. Enfin, Olivier parut au moment de se mettre à table ; il étoit si foible qu'il pouvoit à peine se soutenir ; le désordre de sa chevelure, la rougeur de ses yeux et la pâleur excessive de son visage, donnoient à sa physionomie quelque chose de frappant et de sinistre qui inspiroit l'effroi. Cependant la vue et l'entretien d'Isambard dissipèrent insensiblement ces funestes impressions, et, sur la fin du dîner, il eut l'air d'être à peu près dans son état ordinaire. En sortant de table, il déclara à son ami que son intention étoit de voyager. J'ai une manie singulière, ajouta-t-il, depuis que je suis dans l'état de langueur où vous me voyez, il m'est impossible de coucher deux jours de suite dans le même lieu ; ainsi j'ai demandé mes chevaux, et je vais partir. Isambard répondit qu'il étoit prêt à le suivre ; et, en effet, un instant après, les deux chevaliers montèrent à cheval, et, suivis de leurs

écuyers et du jeune Zemni, ils quittèrent le château. Durant la route, ils s'entretinrent paisiblement, allant au pas l'un à côté de l'autre. Olivier questionna Isambard sur ses voyages : ce dernier, qui désiroit trouver une occasion de lui parler d'Armoflède, lui raconta son aventure avec Adalgise. A peine eut-il prononcé le nom d'Armoflède, qu'il vit Olivier se troubler et frémir ; ce qui le confirma dans les soupçons qu'il avoit conçus. Il se pressa de changer d'entretien ; mais Olivier cessa d'y prendre part, et garda le plus profond silence. Aux approches de la nuit, Olivier voulut s'arrêter à la première hôtellerie ; il y demanda deux logemens séparés, et l'on ne put lui donner qu'une grande salle réunie à un cabinet qui, au lieu de porte, n'étoit séparé de la chambre que par un pan de tapisserie. Olivier parut au désespoir d'être forcé d'avoir son ami si près de lui. Isambard cependant le calma, en lui rappelant qu'il avoit un sommeil très-profond, et en lui faisant remarquer que le cabinet avoit une issue sur l'escalier, et qu'ainsi il pourroit se lever de bonne heure, et sortir sans passer par la chambre. Le soir, Olivier pressa son ami de se

coucher avant lui. Isambard y consentit et feignit même d'être fatigué et d'avoir un pressant besoin de dormir. Il se coucha. Olivier attacha fortement la tapisserie qui tenoit lieu de porte ; il posa devant plusieurs fauteuils, ensuite il éteignit les lumières, et se jeta dans un fauteuil. Isambard étoit trop inquiet et trop ému pour pouvoir se livrer au sommeil ; il entendit qu'Olivier s'agitoit et versoit des larmes, ce qui dura, sans interruption, près de deux heures ; enfin la porte de la salle s'ouvrit..... Olivier fit un mouvement si violent, que tous les meubles de la chambre en furent ébranlés : un cri étouffé, mais lugubre et plaintif, échappa de sa bouche.... Il alla tomber sur son lit.. Il parla bas d'une voix étouffée, et, un instant après, il s'écria tout à coup avec l'accent le plus douloureux : *O cruelle Armoflède !*.... Cette exclamation acheva de convaincre Isambard qu'il ne s'étoit point trompé dans ses conjectures ; mais il ne trouvoit pas que cette conduite d'Armoflède dût la faire accuser de *cruauté*. En tout, Isambard ne concevoit ni l'opiniâtre persévérance d'Armoflède, ni le désespoir d'Olivier ; il lui sembloit que

la place de son ami, il seroit fort éloigné de prendre cette aventure d'une manière aussi tragique. Au milieu de toutes ces réflexions, Isambard s'endormit; il ne se réveilla le lendemain que fort tard, et il sortit doucement du cabinet sans passer par la chambre d'Olivier. Ce dernier se leva peu de temps après, aussi sombre et aussi accablé que la veille; il alla retrouver son ami, et tous les deux quittèrent l'hôtellerie et continuèrent leur voyage. Aux approches de la nuit ils s'arrêtèrent dans une ville, et ils trouvèrent dans l'auberge qu'ils choisirent deux logemens séparés et même assez éloignés l'un de l'autre. Au moment où ils alloient se mettre à table pour souper, l'écuyer d'Isambard entra dans la chambre, et dit à son maître qu'il venoit de rencontrer et de reconnoître Adalgise, qui logeoit dans un appartement voisin de celui d'Olivier. Cette nouvelle surprit Isambard : comme il avoit conté à son ami les détails de son combat avec ce prince, et que le nom d'Adalgise devoit, par cette raison, lui rappeler le souvenir d'Armoflède, il renvoya son écuyer sans le questionner sur ce sujet, et changea de conversation, d'autant plus

qu'il crut remarquer beaucoup d'émotion sur le visage d'Olivier. A dix heures, les chevaliers du Cygne se séparèrent, et Isambard, comme à son ordinaire, se leva avec l'aurore; quand il fut habillé, il se disposoit à sortir pour aller se promener dans la ville, en attendant le réveil d'Olivier, lorsqu'il entendit un grand tumulte dans l'hôtellerie. Le lecteur verra dans le chapitre suivant la cause de cette rumeur.

CHAPITRE VII.

Horrible surprise.

D'une haute vertu quand l'éclat solennel
A consacré le nom et les mœurs d'un mortel,
De la seule vertu l'autorité suprême
Suffit pour balancer l'évidence elle-même.
Artaxerce, tragédie de LEMIERRE.

ISAMBARD ouvrit sa porte, et il rencontra plusieurs personnes qui lui apprirent qu'un chevalier, arrivé la veille, avoit été assassiné la nuit dans son lit. A ces mots, Isambard, éperdu, vole dans le corridor de son ami; il respira en voyant sa porte fermée, et en reconnoissant l'écuyer d'A-

dalgise, qui, baigné de larmes, contoit que, d'après les ordres de son maître, étant entré dans sa chambre à la pointe du jour, il l'avoit trouvé évanoui et nageant dans son sang.

Cependant les magistrats, qu'on avoit envoyé chercher, arrivèrent; ils interrogent l'écuyer, s'assurent de sa personne, et, voyant que le malade mourant ne donnoit aucun signe de connoissance, ils déclarent qu'ils vont faire une visite générale et juridique dans toutes les chambres des voyageurs logés dans l'hôtellerie; et ils se disposent à commencer par celle d'Olivier, qui étoit la plus prochaine. Isambard, craignant qu'on ne découvrît publiquement l'intrigue de son ami, auroit bien voulu pouvoir retarder cette visite; mais, n'osant s'opposer à cette résolution, il devança les magistrats, afin d'entrer avant eux dans la chambre. L'hôte présente une clef; on ouvre la porte.... Quel spectacle horrible s'offre aux yeux d'Isambard!... Il n'y avoit dans la chambre ni volets ni rideaux; le soleil le plus brillant sembloit rassembler tous ses rayons sur le lit d'Olivier, comme pour éclairer et découvrir le crime affreux dont on cherchoit des indi-

ces.... On voit Olivier enseveli dans un sommeil léthargique, mais rien en lui n'offre l'image du repos, l'effroi, la pitié, les remords se peignent à la fois sur son visage livide et défiguré; ses cheveux hérissés expriment la terreur qui le poursuit dans un songe effrayant, et ses bras, fortement étendus sur ses draps, paroissent repousser avec horreur un objet qui l'épouvante. A cette vue, Isambard devient immobile..... Olivier tressaille et se réveille; en voyant la foule qui l'environne, il frémit; il lève vers le ciel des yeux égarés : Grand Dieu! dit-il, vous voulez donc découvrir mon forfait!... A ces paroles, tous les spectateurs s'écrient : *C'est lui, voilà l'assassin!*.... Isambard, anéanti tombe sur le pied du lit.... Oui, c'est moi, reprend Olivier.... Ces mains, ces bras, souillés de sang, dévoilent le crime affreux que j'ai commis.... Cet aveu ne laissant plus de doute, on s'apprête à le saisir; mais Isambard, reprenant toutes ses forces : Arrêtez, s'écria-t-il impétueusement, arrêtez; malgré ces apparences funestes, malgré lui-même, s'il le faut, je réponds de son innocence. Non, Olivier n'est point un vil assassin : enfermez-nous

dans cette chambre, posez des gardes à la porte, mais laissez-nous seuls. Allez, et ne m'obligez point à vous forcer de céder à ma prière. Le ton ferme et intrépide d'Isambard en imposerent à l'assemblée; tout le monde se retira. Alors Isambard se rapprochant de son ami : Tout semble t'accuser, lui dit-il, mon cœur seul te justifie; mais parle, explique-moi cet horrible mystère.... Fuis un infortuné, s'écria Olivier, souillé d'un crime exécrable ! je ne suis plus digne de ton amitié; fuis ! — O ciel ! que dis-tu? non, je ne puis te croire.... Olivier ! rappelle ta raison égarée.... Sans doute qu'un noble combat.... Non, interrompit Olivier; non, je suis un assassin, un détestable assassin..... Vois-tu ce sang !.... il crie vengeance ! Ah ! le plus terrible supplice est au fond de mon cœur !.... la vie m'est odieuse ! Hé bien, veut-on enfin m'en délivrer?.... A ces mots, Isambard, glacé, pénétré d'horreur, reste un instant immobile, les yeux fixés sur Olivier; ensuite, se précipitant dans ses bras : Un délire affreux, s'écria-t-il, te prive de la raison... Tu m'arraches l'âme, tu me désespères; mais je ne croirai jamais que mon ami, que mon

frère ait été le meurtrier d'Adalgise. — Que parles-tu d'Adalgise? reprit Olivier avec étonnement. — Quoi! tu parois surpris? — Qu'ai-je de commun avec Adalgise? — Il est assassiné. — Hé bien? — Voilà le forfait que l'on t'impute. — Qu'entends-je!... quoi! c'est là le sujet de ta terreur et de tes larmes? — A ces paroles, Isambard embrasse son ami avec transport; ce seul mot lui suffisoit; des apparences, plus fortes encore, auroient déposé contre Olivier, qu'il n'auroit pu le soupçonner d'un tel crime. Il lui conta, en peu de mots, tout ce qui s'étoit passé. Olivier l'écouta froidement; et, lorsqu'il eut fini de parler, il soupira; et lui prenant affectueusement la main: Il est inutile de t'assurer, lui dit-il, que je n'avois aucune connoissance de cet événement; tu ne m'aurois jamais aimé, si tu avois pu me croire dégradé par cet infâme attentat.... Cependant tout m'accuse, et la loi doit me condamner. — Mais tu pourras te justifier par un récit fidèle. — Non, je ne puis révéler la vérité qu'à toi seul: avant de mourir, je déposerai dans ton sein le secret de ma vie; mais je ne le dirai point pour me préserver de la mort. — Tu mourrois!

et tu mourrois dans l'ignominie!... Songe-tu bien, cruel, aux tourmens, à l'opprobre que tu répandrois sur les restes de ma vie? — L'honneur me défend de parler. — L'honneur!... et, si tu t'obstinois à te taire, tu périrois sur un échafaud! — Je ne suis ni perfide ni lâche, mais j'ai mérité la mort; je te l'ai dit, je suis coupable. — Toi, coupable!.... et tu viens de m'assurer de ton innocence! — Je n'ai point de part au meurtre d'Adalgise.... mais ce sang dont je suis souillé, ce sang précieux.... c'est moi qui l'ai versé!... Ah! du moins effaçons les traces de cet affreux homicide, que le sommeil qui m'a surpris, et mon imprudence, ont exposées au grand jour. O mon ami! reprit Isambard, reviens à toi.... ces prétendues traces de sang n'existent que dans ton imagination. — Quoi! ne vois-tu pas ces bras ensanglantés?... — Je ne vois que ton délire qui me déchire le cœur.... — Et ce long ruisseau de sang qui se prolonge jusqu'à la porte.... O ciel! arrête, ne le foule point aux pieds, c'est le sang de l'innocence!... En achevant ces mots, Olivier, se levant précipitamment, s'avance près d'un grand seau d'eau posé près de son lit, y plonge ses bras, et verse

ensuite l'eau dans la chambre. Pendant ce temps, Isambard debout, pétrifié par la surprise et glacé de terreur, considéroit Olivier d'un air sinistre et stupide.... Tout à coup on frappe à la porte. Isambard reconnoît la voix de son écuyer, qui crie qu'Olivier est entièrement justifié... Isambard ouvre précipitamment la porte, l'écuyer entre, et raconte qu'Adalgise a repris sa connoissance, mais pour maudire les secours qui le rappellent à la vie; qu'il se livre à des emportemens qui épouvantent tous ceux qui l'entourent, et que, dans ces transports furieux, il a publiquement avoué, et même déclaré, que personne n'avoit attenté sur ses jours; qu'il est seul l'auteur du crime, et qu'il avoit voulu mettre fin à son existence, qui lui étoit devenue insupportable. Isambard sortit pour aller s'informer de la vérité de ces détails; et après s'être assuré de l'exacte fidélité de ce récit, il fut à son tour questionné sur l'état où l'on avoit trouvé son ami. Il répondit, qu'ayant été saigné la veille, il s'étoit réveillé avec la fièvre et le délire; et tout le monde convint qu'il ne faudroit jamais se presser de juger sur les apparences, quelque fortes qu'elles puis-

sent paroître. Principe trop souvent négligé, et dont l'oubli a fait tant de fois soupçonner, et même condamner l'innocence.

CHAPITRE VIII.

Le Mystère impénétrable.

Sweet gentle sleep sits only on the eye-lids of the happy — no wonder then, that I taste not her balmy influence.

LAKE OF WINDERMERE.

Cependant Isambard étoit plus agité, plus troublé que jamais. Olivier, justifié à tous les yeux, ne pouvoit l'être aux siens : Olivier n'avoit point attenté à la vie d'Adalgise ; mais de quel sang s'étoit-il donc souillé ? Il avoit prononcé cet effroyable aveu : *Je suis un assassin, un détestable assassin !* Un poids affreux oppressoit le cœur sensible et généreux d'Isambard ; une seule idée occupoit son esprit ; il se répétoit avec horreur : Olivier a commis un meurtre cette nuit ! mais comment, après un tel forfait, avoit-il pu se coucher tranquillement et s'endormir ? qu'avoit-il fait de sa victime ? quelle étoit cette victime ?... Seroit-ce la malheureuse Armoflède ?....

Isambard frémissoit, et ne pouvoit percer l'obscurité de ce mystère épouvantable. Enfin, il alla retrouver son ami, qui lui déclara qu'il ne partiroit que le lendemain, ne voulant pas avoir l'air de fuir après l'accusation dont on l'avoit noirci. Mais comme cette chambre, ajouta-t-il, m'est devenue odieuse, et qu'il me seroit impossible d'y coucher désormais, je vous prie, mon ami, de me céder la vôtre pour cette nuit. A ces mots, Isambard conjura Olivier d'achever de lui ouvrir son cœur. Hélas! répondit Olivier, je sens bien que je ne dois plus espérer maintenant de pouvoir vous cacher ce funeste secret; après tout ce que vous avez vu, je suis enfin forcé de vous le révéler!... Je ne possédois plus qu'un seul bien au monde, l'estime de mon ami: il faut la perdre encore!.... Laisse-moi du moins me préparer à ce récit terrible.... qu'il me seroit impossible de faire aujourd'hui.... demain tu sauras tout. Isambard vit son ami dans une si violente agitation, qu'il n'osa le presser davantage, mais il passa le reste de la journée dans l'état le plus cruel. Enfin, ne pouvant supporter une telle incertitude, et redoutant d'ailleurs

les effets du sombre désespoir dans lequel Olivier paroissoit plongé, il se décida à se cacher cette nuit même dans sa chambre. Comme il avoit occupé ce logement qu'il devoit céder à son ami, il y avoit remarqué une porte donnant sur un corridor, et recouverte par la tapisserie; il posa devant cette porte de grands meubles qui la cachoient entièrement; il l'entr'ouvrit, et lorsque Olivier fut enfermé dans cette chambre, Isambard se glissa doucement derrière la tapisserie, avec l'intention d'y rester jusqu'au jour. Il s'étoit placé de manière qu'il pouvoit voir facilement tout ce qui se passoit dans la chambre, par le moyen d'une petite ouverture qu'il avoit faite à la tapisserie; et il vit distinctement tout ce qu'on va décrire. D'abord Olivier ferma avec beaucoup de soin la porte d'entrée, en disant avec un profond soupir : Je la rouvrirai à minuit!.... ensuite il se jeta dans un fauteuil, et donna un libre cours à ses larmes. Au bout d'une demi-heure, il commença à se déshabiller; ses pleurs ne couloient plus, mais de temps en temps il frémissoit, et regardoit avec effroi autour de lui. Lorsqu'il fut déshabillé, il

se précipita à genoux, et fit une longue prière. Cette action n'étonna point Isambard; dans ce siècle d'héroïsme et de loyauté, les plus vaillans chevaliers regardoient la religion comme l'unique base de la morale et des vertus; mais Isambard fut ému jusqu'au fond de l'âme, en entendant les gémissemens et les sanglots de son malheureux ami, qui, après avoir fait sa prière, se prosterna le visage contre le plancher, et resta près d'un quart d'heure dans cette attitude. Enfin il se souleva en gémissant, et croisant ses deux mains sur sa poitrine: Tu vas paroître, dit-il.... O c'est en vain que je veux te fuir!... tu me poursuivras toujours!... tu le dois!.... je m'y soumets!.... A ces mots il se releva, et versant plusieurs carafes d'eau dans un seau, il s'écria: Grand Dieu! quels affreux préparatifs!... Il porta ce seau auprès de son lit; il leva les mains vers le ciel, avec l'expression de la plus vive douleur; il éteignit sa lumière, et se coucha. Il se plaignit, et s'agita sans relâche jusqu'à onze heures trois quarts; alors il se précipita hors de son lit: Isambard entendit la porte s'ouvrir et se refermer..... Olivier se recoucha.....

Un instant après il s'écria : O pardonne... Il n'en put dire davantage, des sanglots lui coupèrent la parole. Isambard croyoit rêver ; tout ce qu'il venoit de voir, tout ce qu'il avoit entendu, lui paroissoit absolument inexplicable ; il se perdoit dans ses réflexions ; il ne fut tiré de sa profonde rêverie qu'en apercevant les premiers rayons du jour. Dans cet instant, il crut entendre que celle qu'il supposoit etre Armoflède, quittoit le lit d'Olivier, et désirant vivement la voir, il regarda avec attention dans la chambre, où l'on pouvoit déjà distinguer les objets.

CHAPITRE IX.

Affreuse découverte.

Avaunt! and quit my sight! let the earth hide thee.
Macbeth, SHAKESPEARE.

ISAMBARD ne vit qu'Olivier, qui, pâle et tremblant, et à moitié sorti de son lit, sembloit suivre des yeux un objet effrayant.... L'expression de son visage fit frémir Isambard!... Olivier, faisant un effort pour s'ar-

racher de son lit, tombe à genoux sur le plancher: Oui, dit-il, je dois me prosterner sur ces traces sanglantes!... En disant ces paroles, il lève doucement vers le ciel ses yeux appesantis; son regard semble toujours suivre l'objet terrible qu'il croit voir... Spectre affreux, dit-il, enfin tu t'évanouis dans les airs!... A ces mots, Isambard, ne pouvant plus douter de l'égarement de son ami, pousse un cri lamentable, et s'élance dans la chambre d'Olivier, qui frémit en l'apercevant. Ah! cruel ami, s'écria-t-il, qu'as-tu fait? tu viens donc de découvrir et mon crime et mon châtiment!... Comme il achevoit ces paroles, Isambard, fondant en larmes, se précipita dans ses bras. Oh! reprends ta raison égarée, lui dit-il. Quoi! reprit Olivier, n'as-tu pas vu ce fantôme effroyable... ce squelette ensanglanté, qui vient de disparoître en gémissant?.... —Olivier!.... reviens à toi, c'est une illusion qui cause tes terreurs .... — Et ce sang dont ce plancher est inondé? — Non, mon ami.... —Tu ne vois rien? —Ah! je ne vois que l'excès de ton infortune, et j'en viens partager l'horreur; je ne te quitterai plus... ces nuits effroyables, je les passerai toutes avec toi....

je te consacre ma vie; désormais tu ne seras plus seul au milieu des ténèbres, avec ce malheur que j'ignore et tes remords; nous gémirons ensemble. A genoux près de toi, je recueillerai tes larmes; ta main tremblante pressera celle d'un ami; ton oreille entendra ses soupirs, et la voix de la sainte amitié peut-être adoucira tes maux. Ce discours fit passer au fond du cœur d'Olivier les seules consolations qu'il fût susceptible de recevoir; il embrassa le généreux Isambard en versant un torrent de pleurs, et lui dit tout ce que la reconnoissance peut inspirer de plus tendre et de plus touchant. Quand les deux chevaliers furent un peu plus calmes, Olivier, serrant la main d'Isambard: O mon ami, dit-il, ce n'est point *une illusion!*... Mais sans doute, le ciel veut que ce spectacle affreux et trop réel ne soit visible que pour le coupable!... Laisse-moi du moins effacer ces traces sanglantes que tu ne vois pas, et que je ne puis regarder sans horreur!... En parlant ainsi, Olivier prit le seau d'eau posé près de la porte de sa chambre, et l'épancha sur le plancher. Isambard, pétrifié d'étonnement et glacé de terreur, l'examinoit en silence. Olivier

ensuite s'habilla, et promit à son ami de lui conter sa tragique histoire dans le cours de la journée. Avant de quitter l'auberge, Isambard voulut savoir des nouvelles d'Adalgise. On lui dit que sa blessure n'avoit rien de dangereux, mais qu'il paroissoit toujours agité du plus violent désespoir; qu'il avoit eu un redoublement de fureur, en apprenant qu'Isambard étoit si près de lui; que le nom d'Isambard échappoit souvent de sa bouche, et qu'il l'accusoit de lui avoir enlevé Armoflède. Isambard crut devoir écrire à ce malheureux prince un billet, par lequel il lui protestoit qu'il n'étoit point son rival; et qu'il n'avoit aucune connoissance de la destinée d'Armoflède. Après avoir donné ce billet à l'écuyer d'Adalgise, il monta à cheval, et partit avec Olivier. Au bout d'une heure de marche, les chevaliers du Cygne s'arrêtèrent dans une prairie charmante; ils mirent pied à terre, et s'éloignant de leurs écuyers, qui gardoient leurs chevaux, ils entrèrent dans une allée de saules qui bordoient un étang; ils s'assirent sur une touffe épaisse de jonc et de roseau; et cédant enfin aux instances de son ami, Olivier commença dans ces termes le récit de ses malheurs.

CHAPITRE X.

Une Coquette.

Elle fait de sang-froid le discours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras;
Pleurs qui vont droit au cœur et qui n'en partent pas.
La Coquette de Village, de DUFRÉNY.

QUEL détail affreux exiges-tu de moi? et comment ma bouche pourra-t-elle l'articuler!..... Hélas! ces cruels souvenirs oppressent mon cœur dans tous les instans de ma vie; ils me poursuivent dans mes songes; mais du moins je les repoussois, je les écartois de mon imagination. Comment aurois-je pu supporter ma déplorable existence, en arrêtant ma pensée sur ce sujet éternel de terreur et de remords? Cependant je suis forcé de me retracer, dans toutes ses circonstances, cet instant d'erreur et de délire qui m'a précipité pour jamais dans l'abîme le plus profond des misères humaines! Je vais moi-même rouvrir et creuser encore la blessure mortelle de ce cœur déchiré!.....

N'importe; tu le veux, je le dois.... O toi, qui n'exerces sur moi ta vengeance sévère, mais équitable, que dans les ténèbres de la nuit; toi, dont ma bouche criminelle n'osa jamais, depuis mon malheur jusqu'à ce moment, prononcer le nom redoutable et chéri, tu crains l'éclat de la lumière; mais, sans doute, même durant le jour, errante autour de moi, tu suis en tous lieux les pas de ton époux infortuné!..... Oui, j'entends tes lugubres accens, ombre sanglante et plaintive!.... oui, je te vois!..... immobile et menaçante, et sous une forme terrible, tu viens te placer devant moi!... tu veux écouter ce funeste récit!.... Ah! puisse l'excès de mon repentir et de ma douleur émouvoir ta pitié, et désarmer ta juste colère!... Après avoir prononcé ces mots, Olivier s'arrêta en fixant les yeux avec horreur sur l'objet effrayant que son imagination troublée lui présentoit. Ensuite il mit ses deux mains sur son visage, et garda long-temps un silence que le trouble extrême d'Isambard ne lui permit pas de rompre. Enfin, reprenant la parole, Olivier poursuivit de la sorte :

La première personne qui, parmi tant de beautés, fixa sur elle mes regards à la

cour de Charlemagne, ce fut Armoflède. Nous étions alors l'un et l'autre d'une extrême jeunesse : c'étoit immédiatement après la funeste bataille de Roncevaux; je venois de perdre l'infortuné Roland; j'étois à peine rétabli de mes blessures; les dangers où je m'étois exposé dans l'espoir de sauver les jours de mon ami, les bontés de l'empereur, ma profonde tristesse, servirent à me faire remarquer d'une personne dont la vanité seule dirigeoit tous les sentimens. Le caractère d'Armoflède n'étoit point encore développé; je ne vis que ses agrémens, et, séduit par ses grâces, je m'attachai à elle. Quoique la reine Hermengarde eût été répudiée dans l'enfance d'Armoflède, cette dernière, par la faveur de l'empereur, avoit conservé dans la Lombardie l'héritage de ses pères; elle y fit un voyage, et, à son retour, je la trouvai absolument changée à mon égard; elle me traita froidement, et bientôt m'ôta toute espérance. Vers ce même temps, une partie de la Lombardie se souleva en faveur d'Adalgise, et l'on crut un moment que ce prince alloit remonter sur le trône. Je voyois toujours Armoflède, et je remarquai facilement qu'elle prenoit le plus

vif intérêt à cette révolution. J'attribuai d'abord ce mouvement à un attachement naturel au sang de ses premiers maîtres; je ne tardai pas à en découvrir le vrai motif. Le caractère d'Armoflède offre un assemblage surprenant et monstrueux de défauts et de vices, bien rarement réunis; inconstante dans ses goûts et persévérante dans ses desseins, elle a tous les caprices de la légèreté et toute la suite, toute l'opiniâtreté que peuvent donner des sentimens profonds et des passions violentes; étourdie, et même indiscrète par vanité, personne cependant ne possède mieux l'art perfide de dissimuler et de tromper; née avec l'imagination la plus ardente et le cœur le plus froid, absolument dénuée de principes et pervertie par l'orgueil, il n'y a pour elle dans la vie que deux grands intrêts : le plaisir et la vaine gloire de s'élever au-dessus des autres par l'éclat du rang et par la séduction de l'esprit et des grâces. Sa tête est si vive, qu'elle parvient sans peine à se persuader (du moins pour le moment) qu'elle éprouve en effet les sentimens qu'elle avoit formé le projet de feindre; elle persuade, elle entraîne parce que souvent elle partage l'illusion

qu'elle cause. Elle est, à son gré, sensible, touchante ou passionnée, et, avec une adresse inimitable, car elle fait mieux qu'emprunter toutes les formes, elle les prend réellement, elle s'abuse elle-même, afin d'abuser plus sûrement ceux qu'elle veut séduire. Elle sait tirer parti des défauts qu'elle ne peut cacher; elle avoue si naturellement qu'elle est légère, inégale, inconséquente, qu'on n'est jamais tenté de se défier d'elle, et qu'on n'attribue ses torts et ses perfidies même qu'à l'imprudence et à l'étourderie. La nature a mis dans ses yeux l'empreinte de la malice et de la tromperie; mais son visage, aussi mobile, aussi souple que son esprit, ne doit tous ses charmes qu'à la variété de ses mouvemens et à l'étonnante facilité de rendre tous les différens genres d'expressions; enfin, coquette, ambitieuse, envieuse, fausse et vindicative, elle est d'autant plus dangereuse, que son ton, sa vivacité, ses manières si naturelles, son air ouvert, étourdi, et jusqu'à sa gaieté, ne permettent pas de la soupçonner d'artifices, et n'annoncent jamais que la franchise et la bonté : telle est Armoflède. Hélas! pour mon malheur, je n'ai connu

son caractère qu'après avoir été la victime de sa noirceur et de sa perfidie!

Un jour que je me promenois sur une des terrasses du palais, j'aperçus à terre quelque chose de brillant que je ramassai; c'étoit un bracelet de diamans que j'avois vu plusieurs fois au bras d'Armoflède, depuis son retour de la Lombardie. Ce bracelet, en tombant, s'étoit ouvert; j'eus la curiosité de regarder ce qu'il contenoit, et je vis avec beaucoup de surprise qu'il renfermoit des cheveux, sur lesquels on avoit appliqué en lettres d'or émaillées le nom d'Adalgise. J'allai trouver Armoflède, qui parut extrêmement déconcertée en voyant entre mes mains ce gage mystérieux : je ne lui cachai point mon indiscrétion; elle en fut d'abord effrayée; mais bientôt la vanité l'emportant sur toute autre considération, elle prit un air ingénu, reconnut qu'elle avoit de grands torts avec moi, m'assura qu'elle vouloit du moins les réparer, autant qu'il étoit possible, par une confiance entière, en me révélant le secret de sa vie. Alors elle m'avoua qu'elle avoit vu en Lombardie le prince Adalgise, qui s'y étoit rendu sous un nom supposé, dans l'espoir d'

exciter une révolution. Elle ajouta qu'elle avoit eu occasion de le connoître ; que ce prince étoit devenu éperdûment amoureux d'elle, et qu'elle avoit été touchée de sa passion. Ce ne fut pas sans remords, continua-t-elle, que j'autorisai ses espérances : je ne pouvois oublier mes engagemens avec vous; je vous dirai même, avec ma franchise ordinaire, que je fus d'autant plus coupable, qu'au fond du cœur je vous préférois à votre rival : mais l'ambition l'emporta sur l'amour. D'ailleurs vous m'aimiez foiblement, Adalgise m'adoroit; je voyois ce prince prêt à remonter sur le trône de ses pères; la reconnoissance et la vanité fixèrent enfin ma destinée. Après cet aveu sincère, ajouta-t-elle, vous devez me croire, quand je vous protesterai que, si vous aviez eu pour moi une passion véritable, je vous aurois sacrifié sans balancer tous les trônes de l'univers. Armoflède prononça ces derniers mots avec tant d'expression, que j'en fus attendri; je trouvai qu'en effet les sentimens que j'avois pour elle n'étoient pas assez vifs pour mériter de grands sacrifices; j'excusai son inconstance, j'admirai sa candeur, je fus extrêmement tou-

ché des preuves de confiance et d'estime qu'elle me prodiguoit, et je lui promis une éternelle amitié. Peu de temps après, on apprit qu'Adalgise avoit échoué dans tous ses desseins : Armoflède m'en parut médiocrement affligée. Je m'étois engagée, me dit-elle, à l'épouser, si le succès eût couronné son entreprise; et toute réflexion faite, je sens que l'ambition n'auroit pu remplir mon cœur. J'aurois trop regretté sur le trône de Lombardie, et la cour de France, et la patrie d'Olivier!.. Armoflède prononça ces derniers mots avec un air attendri, que je ne vis pas sans émotion; je serrai sa main dans les miennes; elle feignit de tomber dans une profonde rêverie; ensuite, paroissant tout à coup revenir à elle-même, elle fit quelques plaisanteries sur sa distraction et mon silence, et elle me quitta brusquement, en me laissant persuadé qu'elle avoit en secret pour moi le sentiment le plus tendre et le plus vif; qu'elle cherchoit à le dissimuler et le combattoit vainement. C'est ainsi que, se jouant de ma crédulité, Armoflède avoit trouvé le moyen de me sacrifier à l'intérêt et à l'ambition, en obtenant mon estime et ma confiance, et qu'elle

parvenoit encore à reprendre ses premiers droits sur mon cœur, en trahissant lâchement l'amant qu'elle m'avoit préféré, lorsqu'elle le voyoit proscrit et fugitif. Une funeste expérience m'a fait connoître une importante vérité; c'est qu'il faut juger les gens avec lesquels nous vivons, non sur leurs démonstrations et leurs discours, mais d'après leurs actions et le fond de leur conduite; et il arrive communément qu'on ne juge ainsi que ceux avec lesquels on a peu de rapport; c'est pourquoi les jugemens du public sont en général équitables, parce qu'ils sont fondés sur des faits positifs, tandis qu'au contraire on rencontre tant de dupes dans une société intime. En vain Armoflède eût possédé l'art de jouer l'attendrissement, l'ingénuité, la sensibilité, je n'aurois été séduit ni par sa grâce, ni par son esprit et ses discours, si mon opinion sur son cœur et sur son caractère n'eût été fixée que par sa conduite : alors je n'aurois pu voir en elle qu'une coquette ambitieuse, indiscrète et légère, également incapable de générosité et d'un véritable attachement; mais, entraîné par ses artifices, j'étois au moment de reprendre ma première chaîne,

lorsqu'un événement inattendu changea tous mes desseins, bouleversa toutes mes idées, et décida pour jamais de mon sort. O! sur quel souvenir vais-je m'arrêter!... Du fond de ce gouffre effroyable où je suis plongé, je dois donc, pour augmenter encore mon supplice, me rappeler ces jours brillans de gloire et de bonheur qui s'écoulèrent avec la rapidité d'un songe trompeur et fugitif! Il faut donc, hélas! que je me retrace avec détail cette félicité si pure, dont je n'ai goûté tous les charmes que pour mieux sentir l'amertume et l'horreur du destin déplorable qui m'étoit réservé!... Tu sais que, dans la dernière bataille que nos troupes livrèrent aux Saxons, la déroute de ces derniers fut complète; mon ardeur à poursuivre les fuyards m'empêcha de remarquer que je n'étois plus suivi de nos soldats. Je continuois ma course, lorsque j'aperçus au pied d'un arbre un guerrier du parti ennemi: il étoit assis; on voyoit près de lui son casque, sa lance brisée et son épée. Je descendis de cheval, et je m'élançai vers lui pour le faire prisonnier; je ne vis que dans ce moment qu'il étoit blessé et plongé dans un profond évanouissement: alors je

ne songeai plus qu'à le secourir. Son sang couloit à gros bouillons ; je l'arrêtai avec mon mouchoir, dont je bandai sa plaie, et je courus à un ruisseau voisin pour y puiser de l'eau dans mon casque. En revenant, je vis avec surprise le guerrier saxon debout, appuyé contre l'arbre ; sa taille imposante et la majesté de toute sa figure me frappèrent tellement, que je m'arrêtai à dix pas de lui pour le considérer. Il dit quelques mots dans sa langue, que je n'entendis pas ; mais je compris, par l'expression de sa physionomie et par ses gestes, qu'il me remercioit du secours que je venois lui donner. Tandis que je le contemplois avec un sentiment de respect qui me rendoit immobile, il me montra sa blessure, et, joignant les deux mains, il parut me faire une prière ; ensuite il tira de sa ceinture un poignard, il en tourna la pointe contre son cœur, et resta dans cette attitude en me regardant fixement.... Je compris parfaitement ce langage énergique ; et pour toute réponse je jetai loin de moi ma lance et mon épée : alors le guerrier laissa tomber son poignard, et me tendit les bras ; je m'y précipitai, et ce que j'éprouvai en me sentant douce-

ment presser contre son sein, tu pourras plus facilement le concevoir que je ne pourrois l'exprimer !... O sainte humanité ! que sont, auprès des jouissances que tu procures, les succès meurtriers des combats et la gloire inhumaine des exploits guerriers ?.... Je me trouvois mille fois plus heureux d'avoir sauvé la vie et de rendre la liberté à cet étranger, que ne sauroit l'être le destructeur d'une armée entière au milieu de la pompe de son triomphe. Je voyois avec rav ement sur son visage la douce expressic de la joie et de la reconnoissance ; il me considéroit attentivement, comme s'il eût voulu graver dans sa mémoire les traits de son libérateur : enfin il fallut nous séparer ; nous n'avions pu nous parler, mais nos cœurs s'étoient entendus. Je le conduisis vers son cheval, qui étoit attaché à quelques pas de nous ; comme la quantité de sang qu'il venoit de perdre lui causoit encore une extrême foiblesse, je l'aidai à monter à cheval : alors il me serra affectueusement la main, et détachant une écharpe couleur de feu, brodée d'or, qui ceignoit sa taille, il me la donna et me quitta à même instant : il s'éloigna avec rapidité ;

et je ne perdis de vue. Je me parai sur-le-champ de cette écharpe, que je n'ai quittée qu'à l'époque fatale où je n'ai plus été digne de la porter!.... Peu de mois après cette aventure, la paix se fit, et Vitikind vint à la cour. Tu n'y étois point alors; tu as su depuis le trait que je vais conter; mais c'est un des plus doux souvenirs qui me restent; tu n'en connois pas tous les détails, et il eut une telle influence sur tous les événemens de ma vie, que je dois le rapporter ici. Nous avions tous combattu Vitikind, et personne de nous ne connoissoit sa figure; outre que la visière de son casque cachoit toujours son visage, il avoit l'habitude de changer plusieurs fois d'armure dans le cours d'une bataille; de sorte qu'il se portoit partout sans être connu ni distingué des autres chefs de son armée. Nous éprouvions tous la plus vive curiosité de voir ce fameux guerrier: l'empereur, qui parle la langue de Vitikind, le reçut d'abord seul, et l'entretint deux heures; pendant ce temps, toute la cour et tous les chevaliers étoient rassemblés dans une grande salle du palais; j'étois de ce nombre, et j'éprouvois une impatience inexprimable de voir paroître ces

deux héros, dont l'estime et l'admiration mutuelles avoient depuis long-temps devancé la réconciliation. Enfin la porte s'ouvre, et Charlemagne et Vitikind s'avancent en se tenant par la main; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en jetant les yeux sur ce dernier, je reconnus à l'instant le guerrier auquel j'avois sauvé la vie. Mon émotion fut extrême, et elle s'accrut encore, quand Charlemagne, s'arrêtant au milieu du cercle que nous formions, nous adressa la parole à tous : Chevaliers, dit-il, Vitikind cherche parmi vous son libérateur; l'un de vous a su sacrifier, sans balancer, les droits terribles de la guerre aux droits sacrés de l'humanité : celui-là doit être un loyal et preux chevalier, la générosité est l'inséparable compagne de la véritable valeur : comme soldat, j'approuve son action; comme monarque; je dois la récompenser, puisque Vitikind étoit décidé à s'arracher la vie, si son ennemi se fût obstiné à lui donner des fers, et alors j'eusse été privé de l'alliance et de l'amitié d'un grand homme!.... L'empereur parloit encore, lorsque Vitikind, apercevant mon écharpe, tressaillit, leva les yeux sur mon visage, et, me reconnoissant aussitôt, s'élança im-

tueusement vers moi; il me pressa dans ses bras, je vis couler ses larmes !..... Au milieu de la joie si pure que j'éprouvois, je pensai à toi, Isambard, je te regrettai vivement.... Le plus doux triomphe est imparfait, si les yeux d'un ami ne le contemplent pas..... Le soir même de ce jour si mémorable pour moi, l'empereur me fit venir dans son cabinet, où je le trouvai seul. Olivier, me dit-il, je vous ai promis une récompense, et je vais vous prouver que déjà je me suis occupé de votre bonheur. Je sais que la fille de Vitikind est d'une beauté incomparable; je la lui ai demandée pour vous, en ajoutant que vous ignoriez cette démarche : il m'a répondu qu'après ce que vous avez fait pour lui, il vous l'auroit offerte, s'il n'avoit pas un engagement sacré. Il a promis sa fille au vaillant Albion, son lieutenant; et ce n'est qu'à ce prix qu'il a pu s'assurer de sa fidélité. L'honneur l'oblige à garder sa parole, et la politique même le lui prescrit; s'il y manquoit, Albion irrité se fixeroit en Saxe, s'y mettroit à la tête d'un foible parti qui n'a pas encore subi le joug, et que nous ne réduirions peut-être jamais s'il avoit un tel chef: ainsi l'intérêt de Vitikind, le

mien, celui de la France, nous forcent impérieusement de renoncer sans retour au projet que j'avois conçu. J'ai cru devoir vous instruire de ces détails, poursuivit l'empereur, afin de vous préserver d'un espoir que, sans cette connoissance, vous auriez pu facilement prendre en voyant la plus belle personne de l'Europe, et qui est la fille d'un homme généreux et reconnoissant qui vous doit la vie; mais je saurai trouver d'autres moyens d'assurer votre fortune et votre félicité, et vous pouvez avec confiance vous en reposer sur moi. Quand l'empereur eut cessé de parler, je balbutiai avec embarras quelques mots de remercîment, et je sortis avec précipitation, afin de lui dérober un trouble dont je ne pouvois moi-même concevoir la cause. Jamais l'idée qu'il venoit de m'offrir n'avoit pu se présenter à mon imagination, car, jusqu'à ce moment, j'avois ignoré que Vitikind eût une fille. Cependant, le commencement du discours de Charlemagne me fit éprouver la plus vive émotion; j'admirois le héros saxon avant de le connoître; et, devenu son libérateur, l'amour-propre avoit tellement exalté mes sentimens pour lui, que son alliance m'eût

parut mille fois plus glorieuse que celle de tous les souverains de la terre. Quand l'empereur m'apprit qu'il existoit une fille de Vitikind, qu'elle étoit belle.... je sentis palpiter mon cœur !... Quand il prononça son nom, un tressaillement involontaire sembla m'avertir que j'entendois nommer celle qui devoit faire le destin de ma vie; et lorsqu'enfin l'empereur me défendit si formellement de concevoir un espoir dont il avoit eu lui-même la première idée, j'éprouvai un abattement inexprimable; je trouvai cet ordre tyrannique, et j'eus beaucoup de peine à lui cacher l'excès de mon mécontentement. Dans cet endroit de sa narration, Olivier poussa un profond soupir. Souffrez, mon ami, dit-il, que pour aujourd'hui j'en reste là.... Désormais, dans le cours de mon histoire, je n'ai plus qu'à vous parler d'Elle; et vous n'imaginez pas quel effort il faudra que je fasse sur moi-même pour pouvoir articuler son nom !.... Déjà le soleil commence à baisser: hâtons-nous de trouver un asile. En disant ces mots, Olivier se leva; Isambard appela les écuyers; ils remontèrent tous à cheval et poursuivirent leur route.

CHAPITRE XI.

Constance et piété filiale récompensées.

Que sont les passions auprès de la nature?

DU BELLOY.

Ah! qui pourroit effacer dans un jour
La profondeur des traces de l'amour!
C'est le torrent qui, sillonnant la plaine,
A tout empreint du sable qu'il entraîne,
Les prés rougis, les guérets dépouillés,
Marquent les lieux que son cours a souillés;
Mais un printemps suffit à la nature
Pour réparer l'émail et la verdure;
La vie entière à peine reproduit
La paix du cœur, qu'un seul instant détruit.

Phrosine et Mélidore, de BERNARD.

Nos chevaliers, à l'approche de la nuit, entrèrent dans un village où tout annonçoit la joie et la gaieté; on y entendoit retentir de toutes parts le son champêtre des flageolets et des cornemuses, et l'on n'y voyoit que des danses et des jeux. Il y avoit une telle foule sur la grande place, que les chevaliers du Cygne furent obligés de s'y arrêter. Isambard, se trouvant à côté d'une vieille femme, la questionna

sur la fête, et la paysanne lui apprit que l'on célébrait les noces de Tobie et de Zoé, qui s'étoient mariés le matin; elle lui montra les nouveaux époux. Isambard fut frappé de la figure douce et intéressante de Zoé; mais remarquant qu'elle n'étoit plus de la première jeunesse, la vieille femme répondit que *c'étoit là le beau;* et elle alloit conter l'histoire de Zoé, lorsque Olivier pressa son ami de venir avec lui chercher un logement dans le village : là-dessus la bonne femme offrit sa maison, ce qui fut accepté. Elle appela une jolie enfant de treize ans, qui étoit sa petite-fille, et fendant la presse en passant devant les chevaliers, elle les conduisit dans sa cabane. Marianne (c'étoit le nom de la vieille paysanne), aidée de la petite Colette, eut bientôt préparé pour ses hôtes un souper frugal et champêtre. Lorsque les voyageurs furent à table, Isambard renouvela ses questions sur Tobie et Zoé, ce qui fit grand plaisir à Marianne, qui s'engageoit volontiers dans de longues narrations. Seigneurs chevaliers, dit-elle, je vais vous conter toute cette histoire; mais ça commence par une chanson, car il y a plus de dix ans qu'on a fait la romance du *bon Robin*; toutes les jeunes

filles du canton la savent, et, si vous voulez, Colette va vous la chanter. Il faut vous dire auparavant que c'est Zoé qui parle dans la chanson, et qu'elle étoit toute jeune alors. A ces mots, Colette, sans se faire prier, chante aussitôt les couplets suivans (1).

Dès que la nuit succède au jour,
Quand nos troupeaux sont de retour,
Quand au hameau chacun sommeille,
Moi pour pleurer, hélas ! je veille
A côté de mon vieux Robin,
Qui dort jusques au lendemain.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Oui, Tobie, en dépit du sort,
Je t'aimerai jusqu'à la mort !....
Il fut des amans le modèle,
Jeune et charmant, discret, fidèle,
Il avoit tout.... il eut mon cœur,
Et pourtant j'ai fait son malheur.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Un soir, j'étois seule à filer,
Tobie en pleurs vint me trouver,

(1) Cette chanson est imitée d'une très-vieille romance écossaise.

Et d'une voix foible et tremblante
Me dit : Ma Zoé, sois constante,
Je pars; mais, hélas ! c'est pour toi :
O Zoé, garde-moi ta foi !
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie !

Tobie alors, prenant ma main,
La presse, et la met sur son sein :
« Oui, pour obtenir de ton père,
» Me dit-il, cette main si chère,
» Je dois tout tenter, tout risquer;
» C'en est fait, je vais m'embarquer. »
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Que fait la richesse au bonheur ?
Tobie, hélas! si j'ai ton cœur,
Sois content de ma destinée.
Ah! je suis assez fortunée
Si ton amour répond au mien;
Et ta présence est mon vrai bien.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Je priai, pleurai, mais en vain :
Ferme en son funeste dessein,
Il partit, quitta ces rivages,
Et les plus sinistres présages
Me préparèrent aux malheurs
Qui devoient affliger nos cœurs.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

En proie à ma vive douleur,
J'apprends bientôt tout mon malheur.
Plus d'espoir, plus de mariage,
Mon doux Tobie a fait naufrage;
Brisé contre un fatal écueil,
Son vaisseau devint son cercueil.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

O! dans mon sort, quel changement!
Je pleurois un fidèle amant,
L'objet de toute ma tendresse;
Et dans cet excès de détresse,
Mon père malade et souffrant
Mettoit le comble à mon tourment.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Il ne pouvoit plus travailler,
Et moi je ne pouvois filer;
Sans doute j'eusse vu mon père
Mourir de chagrin, de misère,
Sans le secours d'un bon voisin;
Et ce voisin c'étoit Robin.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Conduit d'abord par la pitié,
Et retenu par l'amitié,
Ne quittant plus notre chaumière,
Robin soigna, veilla mon père;
Mais ce Robin si bienfaisant
Bientôt ne fut plus qu'un amant.

Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Chère Zoé, dit-il un jour,
Ne dédaignez pas mon amour;
Ah! quel berger du voisinage
Pourroit mettre à vos pieds l'hommage
De cinq troupeaux, d'un potager,
Et d'une ferme et d'un verger?
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Se joignant au bon vieux Robin,
Mon père fixa mon destin:
Le devoir, la reconnoissance,
Me forçoient à l'obéissance.
Robin eut ma main et ma foi,
Mais mon cœur n'étoit plus à moi.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Ah! quel nouvel événement
Doit encore aigrir mon tourment!....
Un mois après mon mariage,
J'étois le soir dans un bocage;
Tout à coup s'approchant sans bruit,
Tobie à mes regards s'offrit.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

L'amour, la joie et la frayeur,
Troublèrent tour à tour mon cœur.

Tobie ! eh quoi, tu vis encore !
Et c'est en vain que je t'adore !
Malheureux, connois ton destin ;
Je suis la femme de Robin.....
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Tobie alors désespéré,
Pâle et tremblant, l'œil égaré,
Veut s'arracher de ma présence ;
Pour le retenir, je m'élance....
Il me demande un seul baiser....
Un seul !.... comment le refuser ?
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Hélas ! que ne puis-je oublier
Cette rencontre et ce baiser !
Mais, malgré l'amour qui m'enflamme,
Puisque je trouve dans mon âme,
Et l'innocence et la vertu,
Le bonheur peut m'être rendu,
Avec le temps, Robin, Tobie,
Cesseront de troubler ma vie.

Quand la petite fille eut cessé de chanter, Isambard remarqua qu'Olivier essuyoit quelques larmes que la fin du dernier couplet lui avoit fait répandre. Isambard alloit terminer cet entretien, lorsque Olivier lui-même pria Marianne d'achever

l'histoire de Zoé. La bonne femme ne se fit pas répéter cette prière ; elle se rapprocha avec empressement, s'assit sur une escabelle de bois, en face de ces hôtes, et prenant aussitôt la parole : Je voudrois, dit-elle, que ma voisine Simone fût ici ; car, pour conter l'histoire de Tobie, il n'y a personne comme elle dans le village ; mais enfin je ferai de mon mieux pour vous satisfaire. Vous saurez donc que Tobie s'en fut si loin, si loin, qu'on n'entendit plus du tout parler de lui. Zoé pleura, je ne sais combien de temps ; on savoit ça, et pas moins chacun l'aimoit ; on disoit : C'est plus fort qu'elle ; mais si elle regrette Tobie, quoique ça elle soigne bien le vieux Robin, elle est bonne ménagère, humaine avec tout le monde ; le bon Dieu lui fera la grâce quelque jour d'ôter de sa fantaisie ce jeune homme..... Son père, qui l'aimoit comme ses yeux, à cause de son obéissance, lui disoit toujours : Ça te passera, Zoé, ça te passera, le ciel bénit les enfans qui honorent leurs père et mère ; et Zoé, qui faisoit contre fortune bon cœur, disoit : Mon père, le ciel me bénit puisque vous êtes content. A la fin, son père fut prophète, car Zoé oublia tout-à-

fait Tobie : quelquefois, quand on parloit d'amourette, elle faisoit un soupir par-ci par-là ; mais Tobie ne lui tenoit plus au cœur, et elle n'aimoit plus que son père et son bon Robin. Il y avoit déjà sept ans que Zoé étoit mariée, lorsqu'un beau jour un hermite inconnu vint s'établir dans le village ; vous ne devineriez jamais quel étoit cet hermite-là..... Oh! ma mère, interrompit vivement Colette, il ne faut pas dire encore que c'est Tobie..... Voulez-vous bien vous taire, petite fille, s'écria la vieille avec colère. Dame, reprit la jeune fille, c'est que vous dites toujours son nom trop tôt, et la voisine Simone dit que cela gâte toute l'histoire. A ce reproche, sans doute mérité, Marianne hors d'elle-même se leva avec emportement, en menaçant l'imprudente Colette ; mais Isambard arrêta la vieille femme, et la pria de continuer son récit. Colette demanda et obtint son pardon, et Marianne reprenant la parole : J'en étois, dit-elle, à l'arrivée de l'hermite ; il avoit l'air d'un saint ; il étoit pâle comme un linge, et il avoit une grande barbe blanche qui lui descendoit jusque sur l'estomac. C'étoit un singulier hermite ! il ne demandoit

pas l'aumône, et il acheta un enclos sur le haut d'une colline; il y fit bâtir un hermitage, entouré d'un verger, et puis il s'enferma là pour prier le bon Dieu et cultiver son jardin : il ne sortait que pour aller à l'église ou chez les pauvres et les malades; car il connoissoit toutes les herbes de la terre, et il guérissoit avec cela en un clin d'œil toutes les maladies du pays. On alloit le consulter, il ne prenoit point d'argent; mais jamais il ne recevoit de femmes, jamais il ne leur parloit; il ne visitoit que les garçons et les veufs : c'étoit, disoit-il, un vœu qu'il avoit fait; et quand il alloit dans les rues ou dans les champs, il étoit toujours embéguiné dans son grand capuchon. Tout le village avoit autant de foi à sa sainteté qu'à sa science et à ses herbages, et on lui demandoit autant de prières que de racines. Il étoit depuis un an dans ce bourg, quand tout d'un coup le bon Robin, qui avoit 76 ans, tomba malade, et il fut bientôt à l'extrémité : alors Zoé toute désolée, prenant son parti. Je suis sûre, dit-elle, que l'hermite guériroit mon bon Robin; je m'en vais y aller; il me chassera s'il veut, mais je le prierai tant, je pleurerai tant que j'ob-

tiendrai de lui ou qu'il fasse un neuvaine pour mon bon Robin, ou qu'il me donne quelque herbe pour lui. La voisine Simone qui étoit là, et qui est avisée comme personne, dit ; Sans doute, Zoé, l'hermite guériroit Robin ; c'est un saint homme qui n'a pas un cœur de roche, malgré son vœu ; et si une fois il vous écoutoit et vous entendoit sanglotter comme ça, il vous accorderoit votre prière. Mais le tout, c'est de pouvoir approcher de lui ; il est toujours dans son jardin : du haut de sa colline il aperçoit de loin tout ce qui vient ; et s'il voit une femme grimper sa montagne, aussitôt il rentre dans sa maison, s'y enferme, et l'on a beau crier et taper, il ne répond non plus qu'un sourd. Voici donc ce que je vous conseille : j'ai un jeune garçon de votre taille, je vous prêterai son habit des jours de fête, et, déguisée ainsi, vous irez chez l'hermite. Simone, répondit Zoé, vous me proposez là un coup bien hardi, il faut que je consulte là-dessus mon mari et mon père. Qui fut dit, fut fait ; le père approuva la chose, et Robin, qui étoit moribond, pressa sa femme d'aller bien vite à l'hermitage : elle se déguisa donc comme le

lui avoit conseillé Simone, et sous la figure d'un beau jeune garçon, mais bien pensive et toute honteuse au fond de l'âme, elle prit le chemin qui conduit à la maison de l'hermite; c'étoit à la brune, et pourtant le cœur lui battoit bien fort, dans la crainte de rencontrer quelqu'un et d'être reconnue. Enfin elle arrive, elle monte la colline, et la voilà tout près de l'hermite, qui étoit assis sur un banc de gazon, à quelques pas de sa cabane. Elle s'arrête, car elle n'osoit avancer : Venez, venez, mon fils, lui dit l'hermite, approchez, que me voulez-vous?..... Il ne voyoit pas bien son visage, parce qu'elle avoit un grand chapeau, et qu'il commençoit à faire nuit : mais quand Zoé entendit la voix de l'hermite, elle sentit comme un frisson qui lui couroit par tout le corps sans qu'elle sût pourquoi..... et elle resta à sa place, sans mot dire. L'hermite se leva et vint à elle; alors elle se jeta à ses genoux : O mon cher père, s'écria-t-elle en pleurant, il y a dans le village un homme de bien qui se meurt.... sauvez-le..... L'hermite, tout interdit de l'entendre parler, lui demanda si c'étoit son père. — Non, répondit-elle, mais

c'est tout de même pour moi. — Comment s'appelle-t-il? — C'est mon bon Robin. — Comment votre bon Robin! s'écria l'hermite d'un ton courroucé; et qui êtes-vous donc?..... A cette question la pauvre Zoé fut si saisie, qu'elle tomba comme morte aux pieds de l'hermite. Lui, voyant qu'elle étoit en syncope, la porta sur le banc de gazon, et, lui ôtant son chapeau, il la reconnut tout-à-fait, mais ne fit pas semblant de rien; seulement il s'enveloppa avec soin la tête dans son capuchon. Dans ce moment Zoé rouvrit les yeux, en disant : Mon très-cher père, ne me chassez pas; je suis une femme, il est vrai; je vous en demande bien pardon.... — Vous devez en effet me demander pardon, lui répondit l'hermite : femme trompeuse!... — Mais c'est pour mon mari que je vous ai trompé..... — Je ne le sais que trop..... et vous voulez que j'aille soigner et guérir ce mari!... — Mon père, faites seulement une neuvaine pour lui.... Là-dessus l'hermite resta pensif, et puis il dit : Écoutez; pour que ma neuvaine le guérisse, il faut que vous en fassiez une aussi de votre côté.... — Oh! je la ferai..... Cela ne suffit pas, votre prière ne sera point exaucée,

si vous n'aimez pas uniquement votre mari..... —Uniquement!..... Mais j'ai un père que j'aime autant que mon bon Robin.... —Voilà tout ce que vous aimez?... —Je vous assure, répondit Zoé, en faisant un grand soupir, que je ne pense plus à autre chose.... —Cela est-il possible! cria l'hermite d'un ton terrible qui fit trembler Zoé.—Ah! mon père, dit-elle, je ne vous cacherai rien : j'ai une seule chose à me reprocher, mais promettez-moi que malgré cela vous ferez la neuvaine.....—Oui, oui, je la ferai, si vous me dites tout..... — Hé bien, mon père, avant d'être la femme de Robin, j'avois un amoureux que j'aimois plus que moi-même!..... un jour il me donna une petite croix d'argent: Zoé, dit-il, promets-moi de la porter tant que tu m'aimeras..... —Oui, Tobie, lui répondis-je, oui, je fais serment de la porter toute ma vie : et je fis bénir cette petite croix...et je l'ai encore à mon cou! j'aurois dû la quitter depuis mon mariage, mais je me suis dit à moi-même que je la gardois parce qu'elle est bénite; je crois bien que ce ne fut pas pour cela seulement.....cette croix nuiroit à la neuvaine, je dois m'en priver; la voici, je vous la

donne, mon père.....En disant cela, Zoé détacha de son cou la petite croix : l'hermite ne répondit rien, car il pleuroit..... Au bout d'un moment : Non, non, ma chère fille, dit-il, gardez votre croix, il n'y a pas de mal à cela; elle est bénite, gardez-la, portez-la toujours, je le veux. Je dirai la neuvaine, et je vais aller voir votre mari; mais, pendant tout le temps que je le soignerai, je vous défends d'être auprès de lui; je veux être seul avec le malade; ni vous, ni votre père, ne paroîtrez dans la maison tant que j'y serai. Et d'ailleurs ne revenez jamais ici, ne me parlez plus si vous me rencontrez, car je ne veux rien avoir de commun avec les femmes, puisque même la meilleure est trompeuse. Allez, Zoé, dans deux heures je serai chez vous. Zoé s'en retourna toute joyeuse; elle dit à Robin que l'hermite alloit venir, et qu'il falloit qu'elle et son père sortissent de la maison, ce qu'ils firent tout de suite. L'hermite arriva, il passa trois nuits entières auprès de Robin; il lui fit avaler je ne sais combien d'herbes, et enfin il le guérit tout-à-fait. L'hermite aussitôt retourna dans sa maison, et Zoé avec son père revint dans la sienne. Robin vécut en-

core dix ans, et il vivroit peut-être encore, s'il n'avoit pas fait un voyage malgré sa vieillesse. Il avoit un frère à vingt lieues d'ici, qui mourut; Robin voulut aller lui-même recueillir son héritage: arrivé dans la ville, il tomba malade; il n'y avoit pas là d'hermite pour dire des neuvaines, le bon vieux Robin mourut. Quand la nouvelle en vint dans le village, Zoé en fut aussi chagrine que si elle eût perdu son père. Elle s'enferma plus de deux mois pour le pleurer tout à son aise. Pendant ce temps-là l'hermite ne pleuroit pas. Il apprit la mort de Robin par André, le fils de Simone, ce jeune garçon dont Zoé porta l'habit quand elle se déguisa en homme. André voyoit l'hermite, parce qu'il avoit la jaunisse; mais l'hermite avoit beau faire, André ne guérissoit pas; il étoit toujours jaune comme un citron. A la fin l'hermite lui dit: Écoutez, André, ça n'est pas naturel, vous êtes plus blême que jamais, il y a quelque chose là-dessous. André vit bien qu'on ne pouvoit rien cacher à l'hermite, et il lui avoua qu'il étoit malade de chagrin, qu'il aimoit Justine, et qu'on ne vouloit pas qu'il l'épousât, parce qu'elle étoit la jeune fille la plus pauvre du village.

Il falloit donc me dire cela, répondit l'hermite, je ne vous aurois pas entrepris, car je ne sais pas comment on guérit de l'amour : mais tranquillisez-vous, André, aimez toujours votre Justine, et quelque jour je tâcherai d'arranger votre mariage. Ce fut donc, comme je vous le disois, ce jeune garçon qui apprit à l'hermite la mort de Robin; là-dessus l'hermite parut tout saisi, et renvoya André : mais, quinze jours après, l'hermite voulut aller avec André chez la mère Simone, qui fut bien surprise de le voir entrer dans sa maison. Mère Simone, dit l'hermite, votre fils aime Justine, que vous trouvez trop pauvre : si vous consentez à son mariage, je donnerai à Justine ma maison, mon verger et mes deux vaches. Vous jugez que Simone fut tout ébahie : elle donna sur-le-champ son consentement, et il fut décidé qu'André et Justine se marieroient dans six semaines; et, comme Justine étoit orpheline, l'hermite promit de lui tenir lieu de père et de la conduire à l'église. Un mois après cette aventure, un fameux chevalier, Ogier-le-Danois, passa par ici; et, comme il y coucha, il apprit l'histoire de Justine et d'André. La constance d'André, dit-il, et son

obéissance pour sa mère qui l'empêchoit d'épouser celle qu'il aime, méritoient bien une récompense : dans quinze jours je te viendrai à sa noce, et je lui donnerai, comme une marque de l'estime que j'ai pour sa vertu, une superbe coupe d'argent, sur laquelle ces mots seront gravés : *Offert à la fidélité et à la piété filiale.* Ce bon chevalier partit après avoir fait dire à André qu'il seroit certainement de retour pour son mariage. En effet, la veille il arriva, et il fut convenu que, pour mieux faire briller la vertu d'André, la coupe lui seroit donnée sur la grande place, en présence de tous les jeunes garçons du village. Il y avoit plus de deux mois que Robin étoit mort ; Simone pria Zoé, qui est sa parente, de venir au mariage, et Zoé y consentit, mais surtout pour recevoir ce saint hermite qui guérissoit les bons maris, et qui marioit les jeunes filles. Hélas ! dit-elle, s'il eût été ici dix ans plus tôt, j'aurois épousé mon doux Tobie, car je l'aimois encore mieux que Justine n'aime André ; mais j'ai été heureuse avec Robin, je ne dois pas me plaindre. Elle disoit cela en confidence à la mère Simone, qui étoit venue la chercher pour la mener chez Justine, et puis

de là à la grande place, pour recevoir la coupe, et ensuite à l'église. Elles arrivèrent à neuf heures du matin dans la petite chaumière de Justine; l'hermite n'y étoit pas encore, mais au bout d'un quart d'heure il entra tout à coup; il étoit si enveloppé dans son coqueluchon, qu'on lui voyoit à peine le bout du nez; il avoit la tête et les yeux baissés, et il se tint contre la porte, sans ouvrir la bouche. Nous crûmes toutes (car j'étois aussi là) qu'il avoit honte d'être dans une petite chambre avec tant de femmes, et nous étions toutes édifiées de le voir si confus et si recueilli. Enfin nous partîmes pour nous rendre à la grande place; l'hermite, ma voisine Simone et les deux mariés marchoient à notre tête; Zoé donnoit le bras à son père, qui n'a que 66 ans, et qui est un beau vieillard, bien frais et bien vert; j'étois à côté d'eux, le reste de la noce nous suivoit derrière. Nous trouvâmes tout le village rassemblé sur la grande place, car chacun vouloit voir Ogier-le-Danois donner la belle coupe au jeune André. Le chevalier, assis sur le gazon, nous attendoit; et, aussitôt qu'il nous aperçut, il se leva, prit la coupe d'argent, et,

montant sur un tronc d'arbre pour être vu de tout le monde, il appela André. Dans ce moment l'hermite s'avança, et demanda la permission de parler; on fit un grand silence, et l'hermite s'adressant au chevalier : Généreux Ogier, lui dit-il, je ne dispute point à André l'honneur de recevoir cette coupe de vos mains, mais je lui dispute la gloire d'être l'amant le plus fidèle du village. Il n'aime Justine que depuis deux ans, et Justine lui a gardé sa foi..... Pour moi, j'aime depuis quatorze ans, et il y en a dix que j'aime sans espérance!..... Enfin, ayant acquis assez de bien pour faire un riche établissement, j'ai renoncé au monde et à la société des femmes, j'ai pris ce déguisement, j'ai bâti une maison sur le haut d'une colline déserte, parce que de là je pouvois découvrir dans le lointain l'habitation de celle qui m'a trahi!..... Voilà mon histoire : qui oseroit me disputer le prix de l'amour et de la constance? En achevant ces mots, l'hermite se débarrasse de son capuchon, de sa robe et de sa fausse barbe; Zoé jette un cri perçant en tombant tout en pleurs sur le sein de son père, et chacun reconnoît Tobie. Le père de Zoé prend sa fille

dans ses bras, et, la portant vers Ogier : Oui, dit-il, Tobie est digne d'avoir le prix de la fidélité, mais ma fille Zoé mérite celui de la piété filiale; elle aimoit Tobie, et elle épousa et aima le vieux Robin, tant qu'il vécut, parce que je lui devois la vie. Quand le bon père eut parlé, Tobie vint se jeter à son cou, et nous criâmes tous qu'il falloit que Zoé épousât Tobie. Oui, dit le vieillard, quand elle aura pleuré le bon Robin l'année entière, j'y consentirai de grand cœur. Pendant que tout cela se passoit, Ogier-le-Danois, sur son tronc d'arbre, étoit si émerveillé, qu'il en restoit immobile comme une souche; enfin Tobie lui mena André pour recevoir la coupe : le chevalier la donna à André, qu'il embrassa ainsi que Tobie. Mes amis, leur dit-il, j'ai vécu parmi les grands et dans les cours; je n'ai vu là ni amour, ni amitié, ni fidélité, et je vois que la vertu bannie des villes et des palais, s'est réfugiée sous le chaume. Bénissez votre condition; je l'envie, et croyez qu'il n'en est point de plus heureuse sur la terre. Après ce discours nous fûmes à l'église, où se fit le mariage de Justine et d'André. Ogier-le-Danois promit de revenir encore pour

les noces de Tobie et de Zoé : cependant nous ne l'avons plus revu ; mais ce matin, après la messe nuptiale, quand Tobie et Zoé sont rentrés chez eux, ils ont trouvé dans leur chambre une grande coupe d'argent doré, bien plus belle que celle d'André, et on leur a dit qu'un inconnu l'avoit apportée de la part d'Ogier-le-Danois. A présent, continua la bonne femme, il ne me reste plus qu'à vous dire que Tobie, qui a appris dans ses voyages à connoître toutes les herbes et bien d'autres belles choses, a rapporté assez d'argent pour acheter un grand pré, une vigne et une ferme, sans parler de la maison qu'il a donnée à Justine. Toutes ces possessions, avec celles de Zoé, à qui Robin a laissé tout ce qu'il avoit, rendent Tobie le plus riche fermier du pays ; mais il fait un bon emploi de sa fortune, il est bien charitable pour les pauvres et les malades ; chacun l'aime et est charmé de son bonheur. Ici Marianne cessa de parler ; Isambard la remercia et l'assura que la voisine Simone n'auroit pas mieux conté cette histoire. Oh ! pardonnez-moi, reprit Marianne, il faut que vous sachiez que Tobie, qui a voyagé, parle comme un livre, et ma

voisine Simone vous auroit conté bien plus au long ses discours et ceux d'Ogier-le-Danois; moi, je n'en ai retenu que la moitié, et j'ai oublié tout plein de belles paroles que vous auriez été bien aises d'entendre. Mais, poursuivit-elle, il se fait tard, et vous avez besoin de repos; il est temps de s'aller coucher. En disant ces mots, elle se leva, prit la lampe qui étoit sur la table, et conduisit les chevaliers dans la petite chambre qu'elle leur avoit préparée. Lorsqu'ils eurent fermé la porte avec soin, Olivier se jeta dans les bras d'Isambard en fondant en larmes. O mon ami, ô mon frère, lui dit-il, quelle nuit tu vas passer !.... — Je te l'ai dit, reprit Isambard, désormais je les passerai toutes avec toi.... — Non, répondit Olivier, je ne veux point t'associer à mon affreuse destinée..... — Olivier, reprit Isambard, quand je connois ton malheur, peux-tu m'empêher de souffrir autant que tu souffres toi-même? peux-tu croire que loin de toi mes nuits seroient paisibles?.... Non, non, tes terreurs ont passé dans mon âme; désormais il n'est plus de repos pour moi durant les ténèbres de la nuit..... Je connois l'heure fatale où ton supplice com-

mencé, je sais combien il dure !.... je te le proteste, Olivier! pendant cet horrible espace de temps, le sommeil n'appesantira jamais les paupières de ton ami. Si un accident imprévu me séparoit de toi quelques jours, oh! dis-toi bien alors : *Isambard souffre et pleure avec moi.* Oui ! ces heures funestes sont à jamais pour moi consacrées à la douleur; l'amour même les réclameroit en vain, il n'auroit pas le droit de me faire oublier tes tourmens et de m'empêcher de les partager. — Hé bien, jouis donc de ton bienfait, s'écria Olivier, je ne croyois pas qu'il existât pour moi sur la terre l'ombre même d'une consolation, et je sens que ton amitié généreuse adoucit l'horreur de mon sort ! Il ne m'étoit plus possible de répandre des larmes; le saisissement et l'effroi en arrêtoient le cours, et déjà je peux pleurer !.... Je suis à jamais le plus infortuné des hommes, mais ce cœur déchiré n'a pas tout perdu, puisqu'il lui reste encore un ami tel que toi. A ces mots, Isambard reprenant la parole, entreprit de prouver à son ami que la prétendue apparition du spectre n'étoit que le funeste effet de son imagination ardente et frappée; ses discours ne firent pas la

moindre impression sur l'esprit d'Olivier : au reste les raisonnemens d'Isambard n'avoient pas une grande force ; car, d'après l'opinion reçue dans ce temps, il convenoit de la possibilité du prodige ; il ne nioit que le fait. Olivier lui rappela des histoires d'apparition *bien constatées*, dans lesquelles les fantômes ne s'étoient laissé voir qu'à une seule personne en restant invisibles pour toutes les autres ; Isambard n'eut rien à répondre, il commença même à croire que l'apparition étoit réelle, ou du moins il resta dans le doute à cet égard. Après cet entretien, le malheureux Olivier se coucha ; Isambard se mit à genoux dans la ruelle de son lit, appuya sa tête sur le chevet, et prit une de ses mains dans les siennes..... Un peu avant minuit, Olivier se releva pour aller ouvrir la porte : car, lorsqu'il ne prenoit pas cette précaution, il croyoit l'entendre ouvrir et refermer avec un horrible fracas à minuit précis ; il se tint à genoux derrière la porte ouverte. A minuit, il dit d'une voix étouffée, *la voilà !*... il croyoit voir le spectre s'avancer lentement ; Olivier se releva, se hâta de refermer la porte, et fut ensuite, en chancelant, se remettre sur son lit.

Isambard reprit sa main tremblante, il appuya sa bouche sur cette main glacée, et la baigna de pleurs!... il resta dans cette attitude jusqu'aux premiers rayons du jour: alors Olivier se précipita sur le sein de son ami; et la reconnoissance, durant quelques instans, suspendit dans son âme le sentiment affreux de ses maux. "

CHAPITRE XII.

L'Amour.

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lise, c'est un accord bientôt fait que le nôtre!
Sa main, entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse:
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquens, font tout voir tout d'un coup;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

La Suite du Menteur, de P. CORNEILLE.

Par son respect l'amour vrai se déclare;
C'est lu mi craint, qui se fuit, qui s'égare,
Qui ard fait son suprême bien,
De tout, prétend peu, n'ose rien (1).

A DIX heures du matin, les chevaliers du Cygne prirent congé de la bonne Marianne, et quittèrent le village. Marianne les avoit prévenus qu'à cent pas du village, ils passeroient devant l'hermitage

(1) Brama assai, poco spera, nulla chiede.

LE TASSE.

que le fidèle et généreux Tobie avoit donné à Justine. Les deux frères d'armes s'arrêtèrent en face de la colline, pour contempler cette humble demeure. Pauvre Tobie ! dit Isambard, combien il a souffert dans cette petite maison ! lorsque, solitaire et déguisé, il passoit les jours à regarder dans l'éloignement la chaumière de la femme de Robin ! Ah ! je ne puis le plaindre, s'écria Olivier, il n'avoit point de remords, et celle qu'il aimoit existoit ; elle vivoit paisible, heureuse !.... Isambard ! te rappelles-tu les derniers vers de la romance de Zoé ; ils ont retenti jusqu'au fond de mon cœur ; les voici :

Puisque je trouve dans mon âme
Et l'innocence et la vertu,
Le bonheur peut m'être rendu.

Ces paroles, si terribles pour moi, ont fait couler mes pleurs !.... Oh ! quand nos maux sont notre propre ouvrage, quand un remords affreux nous déchire et nous obsède dans tous les instans, c'est alors que la douleur n'a de mesure ni dans son excès, ni dans sa durée. Le temps, je le sais, détruit les impressions les plus profondes ; les passions meurent, mais le re-

mords vit toujours; il ne permet pas que le souvenir de l'action qui le cause puisse s'effacer de la mémoire, ou même s'affoiblir; et jusque dans cet instant où tous nos désirs, toutes nos affections nous abandonnent, jusqué sur le bord de la tombe, le remords, avec une force nouvelle, nous poursuit et nous épouvante. En achevant ces mots, Olivier, poussant son cheval, continua sa route. A midi, les chevaliers s'arrêtèrent dans une ferme, où ils dînèrent; après le dîner, ils passèrent dans un verger, et s'asseyant au pied d'un arbre, Olivier reprit son histoire en ces termes:

La fille de Vitikind étoit attendue à la cour..... le bruit de sa beauté, la réputation de son père, les mœurs sauvages de son pays, tout concourait à exalter la curiosité qu'on avoit de la voir; pour moi, j'étois livré à des bizarreries inconcevables.... je ne pouvois entendre prononcer son nom sans tressaillir, et sans éprouver je ne sais quel sentiment vague et pénible, dont j'attribuois la cause au dernier entretien que j'avois eu avec Charlemagne; car cette conversation fatale avoit produit sur mon cœur et sur mon

imagination une impression ineffaçable... Un jour que j'étois avec Armoflède, on vint me chercher de la part de la princesse Emma (1); je me rendis sur-le-champ à ses ordres. En entrant dans son appartement, je vis un groupe de dames, qui toutes étoient debout : tout à coup Vitikind sort du centre de ce groupe, vient à moi, et me prend par le bras; il me guide. Dans cet instant, j'aperçois une jeune personne dont l'habit étranger excite en moi la plus vive émotion..... Je ne pouvois voir son visage, elle me tournoit le dos..... je ne voyois que sa taille ravissante et ses deux longues tresses de cheveux blonds.... mon trouble croissoit à chaque pas..... mais que devins-je, ô ciel! quand elle se retourna!... Vitikind me conduisit près d'elle, et en me présentant, lui expliqua qui j'étois, et ce qu'il me devoit; je n'entendis pas son discours, mais l'expression du visage de sa fille peignoit, de la manière la plus touchante, tout ce qu'il lui disoit. Quand il eut cessé de parler, elle fixa sur moi des yeux remplis de larmes, et me tendit la main.... Je mis un genou en terre pour

(1) Fille de Charlemagne.

recevoir cette main divine, que j'osai presser dans les miennes.... cette action la surprit; elle me considéra avec une espèce de saisissement, et je la vis pâlir!.. Ah! sans doute, dans cet instant un pressentiment funeste vint troubler son âme timide et sensible! .... Son regard fixe, sa pâleur, l'expression douloureuse de sa physionomie, me frappèrent tellement, que jamais depuis mon imagination n'a pu se représenter son charmant visage que sous cet aspect terrible et touchant.....
En sortant de chez la princesse Emma, je courus précipitamment à ma maison, je montai dans ma chambre, et je m'y enfermai : là, sans témoins, seul avec mon cœur et mon ardente imagination, j'eprouvai une espèce de terreur que je ne puis dépeindre; je craignois de m'interroger moi-même; j'étois effrayé du trouble violent de mon âme; j'envisageois confusément un avenir orageux....., un sentiment insurmontable m'offroit une nouvelle destinée; j'entrevoyois des persécutions, des obstacles invincibles..... mille idées noires et sinistres se mêloient aux premiers transports d'une passion naissante, mais déjà sans bornes..... Il

étoit inutile de chercher à me déguiser que non-seulement j'aimois avec frénésie, mais que je pourrois être aimé..... Ce visage, plus ravissant encore, s'il est possible, par l'expression que par la beauté, ce visage enchanteur m'avoit tout dit : mon sort venoit d'être irrévocablement fixé; mais le sien !... Mais devois-je me livrer au coupable espoir de lui plaire et d'obtenir son cœur, quand sa main étoit promise?... devois-je troubler le calme de sa vie? Oserois-je abuser de sa candeur et de sa sensibilité, pour lui faire trahir son devoir et lui ravir à la fois l'innocence, la paix et le bonheur!..... Non, non, m'écriois-je, non ; je puis être un insensé, mais je ne serai point un vil séducteur! Eh! qu'importe ma destinée, pourvu que la sienne soit heureuse!.. Ces idées et ces réflexions m'occupèrent uniquement le reste du jour et la plus grande partie de la nuit ; je me promis à moi-même de renfermer à jamais dans le fond de mon cœur le sentiment impérieux qui le remplissoit tout entier. Pour me livrer sans remords à ma passion, je sus me persuader que je renonçois à l'espérance, et satisfait d'une générosité chi-

mérique, fermant les yeux sur l'avenir, repoussant les conseils sévères de la raison, je m'abandonnai sans réserve à l'amour. J'appris le lendemain que Célanire.... étoit entrée dans un monastère; qu'elle y passeroit quatre mois, afin de s'y instruire des vérités de la religion chrétienne, et qu'ensuite elle reviendroit à la cour : j'appris encore qu'Albion, retenu en Saxe par des affaires importantes, ne devoit arriver en France que dans six mois. Emma avoit pris pour Célanire la plus vive amitié; elle alloit sans cesse la voir dans son monastère, elle parloit souvent d'elle, et j'allois chez la princesse Emma avec plus d'assiduité que jamais; je lui entendois dire que Célanire apprenoit la langue françoise avec une ardeur extraordinaire, et qu'elle y faisoit des progrès surprenans; de mon côté, j'apprenois le saxon, et j'employois à cette étude tout le temps dont je pouvois disposer. Cependant Armoflède, qui m'observoit attentivement, fut frappée du changement qu'elle remarqua dans ma conduite et dans mes manières. J'étois devenu distrait et rêveur; je fuyois le grand monde et les assemblées bruyantes; je passois une partie de ma vie chez Emma; cette princesse

avoit l'air de me distinguer. Armoflède imagina que j'en étois amoureux : son dépit en fut extrême, d'autant plus qu'Emma, depuis long-temps, montroit pour Armoflède une aversion décidée. Comme cette dernière croyoit que j'avois eu pour elle une grande passion, et qu'elle avoit fait confidence de ce prétendu secret à toute la cour, elle pensa qu'Emma ne la haissoit que parce qu'elle la regardoit comme une rivale dangereuse. Tu revins à la cour dans ces entrefaites ; tu m'avois vu avant ton départ, très-occupé d'Armoflède ; tu me demandas s'il étoit vrai que j'eusse une passion nouvelle pour Emma ; je t'assurai du contraire, et tu fus persuadé par cette seule réponse que j'avois conservé pour Armoflède mes premiers sentimens. Cependant Célanire sortit de sa retraite ; je la revis chez Emma : aussitôt qu'elle m'aperçut, elle vint à moi, et me dit qu'elle éprouvoit une vive satisfaction de pouvoir s'exprimer dans la langue de mon pays, afin de m'assurer qu'elle partageoit toute la reconnoissance que me devoit son père. Ces paroles, le son touchant de sa voix, le plaisir de l'entendre parler, me causèrent une si violente émotion, que je n'essayai

même pas de lui répondre ; elle ne me parloit plus, et je l'écoutois toujours, je l'entendois encore..... Elle me regardoit avec intérêt et curiosité, et s'apercevant que mes yeux se remplissoient de larmes : Olivier, me dit-elle, combien je suis touchée de votre tendresse pour mon père ! Ah ! j'avois cru jusqu'ici qu'une femme seule pouvoit être aussi sensible que vous paroissez l'être. O Célanire ! m'écriai-je à mon tour, ne jugez point de ma sensibilité, vous ne la connoîtrez jamais !... Ces paroles l'étonnèrent d'autant plus, que je les prononçai dans sa langue. Et depuis quand, dit-elle, apprenez-vous le saxon ?.. Depuis que je vous ai vue. A ces mots, une vive rougeur colora son visage ; elle tressaillit ; un rayon de joie brilla dans ses beaux yeux : mais aussitôt la réflexion cruelle réprimant ce mouvement involontaire, elle soupira, baissa tristement la tête, et tomba dans une profonde rêverie. Je la contemplois en silence, je lisois mieux dans son âme, que si elle eût voulu me dépeindre ce qui s'y passoit ; nul discours n'auroit pu donner une juste idée de ce cœur si tendre, si délicat et si sincère ; on visage seul pouvoit exprimer ses sen-

timens. Je la regardois avec un ravissement qui suspendoit en moi toute autre idée; j'oubliois que nous étions environnés d'un cercle nombreux, qu'on pouvoit nous observer, et que, si l'on eût jeté les yeux sur moi, l'on eût infailliblement découvert le secret que j'avois tant d'intérêt de cacher. Enfin un grand mouvement, qui se fit tout à coup dans la chambre, nous rendit à nous-mêmes; c'étoit l'empereur qui entroit avec Vitikind. En les apercevant, nous nous éloignâmes brusquement l'un de l'autre. Hélas! le même sentiment nous avoit rapprochés, et la même pensée nous sépara! Il faut avoir connu le charme et le tourment d'une grande passion, pour se faire une idée de cette étonnante et rapide succession de sensations déchirantes et délicieuses qui agitent continuellement un cœur qui s'est livré tout entier. Je venois de goûter le bonheur le plus pur, et le seul aspect de Charlemagne et du héros saxon me ravit une illusion si chère, et me plongea dans la plus profonde tristesse. Je ne pouvois regarder ces deux hommes, que j'avois tant aimés, sans éprouver un sentiment d'une amertume inexprimable : ils m'a-

voient défendu d'aspirer à Célanire, je ne voyois plus en eux que des tyrans; leur présence m'imposoit une mortelle contrainte, et réveilloit en moi des idées accablantes; leurs caresses même m'étoient à charge; ils me refusoient le seul bien qui pût me rendre heureux, et je ne trouvois qu'une fausseté cruelle dans les plus touchans témoignages de leur amitié pour moi. Je sortis bientôt de chez la princesse, et descendant au même instant dans les jardins, je m'enfonçai dans le bois de sapins et de cyprès, afin de me livrer sans distraction à la seule pensée qui pût occuper mon cœur et mon imagination. Mille réflexions douloureuses s'offroient confusément à mon esprit; je les repoussai toutes; je voulois me retracer, dans tous ses détails, le bonheur fugitif dont je venois de m'enivrer; je voulois, pour ainsi dire, en jouir encore une seconde fois. Je me rappelai si vivement ce que m'avoit dit Célanire, le son de sa voix, ses inflexions, son accent; je me représentai si bien sa figure céleste et jusqu'au moindre mouvement de sa physionomie, que j'éprouvois presque autant d'émotion et de crainte qu'on ne vînt m'interrompre, que

si j'eusse été tête à tête avec elle. Mais enfin, quand j'eus épuisé ce délicieux souvenir, je ne trouvai plus au fond de mon âme qu'un abattement et des remords que je m'efforçois en vain d'étouffer. Hélas! ces remords ne pouvoient ni me guérir ni m'éclairer; ce n'étoit pas la vertu qui me les inspiroit; tout ce qui étoit étranger à mon amour avoit perdu le droit de m'affecter vivement : cette inconcevable passion, en remplissant mon âme toute entière, sembloit en avoir effacé tout autre sentiment; je ne voyois plus dans la gloire qu'un moyen de me rendre digne de Célanire. J'aimois encore la vertu, parce que l'idée de la perfection étoit pour moi inséparablement unie à celle de Célanire; je pouvois encore être généreux, car son bonheur m'étoit infiniment plus cher que le mien; enfin je n'éprouvois rien que par elle, ou relativement à elle. Aussi, en me rappelant la résolution que j'avois prise de lui cacher à jamais mes sentimens, je ne me repentis de ma foiblesse que par la crainte d'avoir détruit sa tranquillité, peut-être sans retour. Cette idée me rendoit à mes propres yeux le plus coupable de tous les hommes. Eh quoi! m'écriai-je, nul espoir

ne m'est permis; je sais qu'il est impossible que je puisse jamais obtenir sa main; sa sensibilité ne pourroit qu'augmenter mes maux, et cependant j'ai parlé; le premier mot qu'elle ait entendu sortir de ma bouche étoit l'aveu d'un amour qu'elle ne peut partager qu'en manquant à tous ses devoirs, et en s'exposant aux plus cruelles persécutions. Malheureux! voudrois-je la séduire!... cette pensée me fait horreur.... Non, il me suffit d'entrevoir qu'elle pourroit m'aimer; il me suffit qu'elle connoisse une partie de mes sentimens..... je veux qu'elle en ignore à jamais la violence!..... si elle lisoit dans mon âme, combien la sienne seroit troublée!.... O Célanire! je vous épargnerai une pitié déchirante et dangereuse; n'ayant pu vous dérober mon secret, du moins vous ne le connoîtrez jamais tout entier... je ferai plus, j'aurai le courage de m'éloigner de vous! la sensibilité que vous m'avez montrée m'en impose la loi!... pour votre repos, je vous fuirai, et demain vous recevrez mes adieux. Cette dernière résolution, en me raccommodant avec moi-même, remit un peu de calme dans mon âme; je trouvois même une sorte de douceur à me représenter

l'effet que produiroit sur Célanire un si douloureux sacrifice : je me flattois qu'il m'obtiendroit son estime, et uniquement occupé de cette idée, je ne pensois que vaguement aux peines que me causeroit son absence. Les grandes passions n'aveuglent pas, comme on le dit, mais elles fixent entièrement l'imagination sur le moment présent; l'esprit s'attache à la pensée qui le flatte, et devient incapable de s'appliquer à toute autre; et c'est ainsi que, loin d'être épouvanté du projet de quitter Célanire, je ne pensois qu'au bonheur de lui paroître généreux, et d'obtenir son estime. Le lendemain, en attendant l'heure où l'on s'assembloit chez la princesse Emma, je retournai dans le bois de sapins; arrivé dans la partie la plus sombre, j'aperçus de loin, au pied d'un cyprès, une femme assise et seule; malgré la distance et l'obscurité, je ne pus la méconnoître : c'étoit en effet Célanire. Je me précipitai vers elle : alors elle fit un mouvement pour se lever, et elle retomba sur le gazon. Cette espèce de chute me fit tressaillir; mais mon trouble fut à son comble, lorsque je pus discerner l'extrême pâleur de son visage; je perdis tout-à-fait la tête,

et ne pouvant exprimer ce que produisoit en moi et cette rencontre inopinée et l'état où je la voyois, je me jetai à ses pieds. Elle ne témoigna nulle surprise, me regarda tristement, et me fit signe de m'asseoir à côté d'elle. J'obéis sans proférer une parole, et après un long silence : Olivier; me dit-elle, votre vue m'a causé beaucoup d'étonnement.... et vous même vous en avez sans doute de me trouver seule ici... Je me promenois avec la princesse Emma, on est venu la chercher de la part de l'empereur; elle m'a quittée, en me priant de l'attendre au pied de cet arbre; elle reviendra sûrement dans une heure au plus tard. Je ne répondis rien à cette explication; non-seulement il m'étoit impossible de parler, mais j'avois à peine la faculté de penser; je ne pouvois que regarder Célanire, soupirer et sentir le bonheur d'être, loin de tous les yeux, assis à côté d'elle. Remise de son trouble, elle avoit repris sa carnation naturelle : la mélancolie répandue sur tous ses traits augmentoit encore la douceur enchanteresse de sa physionomie. Dans le mouvement que j'avois fait en tombant à ses genoux, mon écharpe s'étoit détachée, et se trouvoit à ses pieds;

elle s'en aperçut la première, et la ramassant avec empressement : Voilà votre écharpe, me dit-elle, cette écharpe que j'ai brodée.... et que je ne regarde jamais sans attendrissement, en songeant par qui et pourquoi elle vous fut donnée. En achevant ces mots, elle étendit vers moi la main qui tenoit mon écharpe ; je saisis avec transport et la main et l'écharpe, et les appuyant contre mon cœur palpitant, je levai au ciel des yeux baignés de larmes, et je restai ainsi quelques minutes dans un ravissement dont rien ne peut donner l'idée. Enfin Célanire retira doucement sa main, et d'une voix foible et tremblante, dont le son touchant retentit encore à mon oreille, elle prononça ces paroles : Et moi aussi, Olivier, je vous aime, mais..... Qu'entends-je, m'écriai-je, ô Célanire ! est-il possible?..... Eh quoi donc ! dit-elle, ne le saviez-vous pas ?..... Pour toute réponse, je me prosternai à ses pieds..... Ah ! pourquoi cet instant d'un immortel souvenir ne fut-il pas le dernier de ma vie ! j'eusse expiré dans le sein du bonheur le plus pur, et j'étois digne alors d'exciter les regrets de l'amour et ceux de l'amitié..... Les momens nous sont chers, reprit Céla-

nire, écoutez-moi, Olivier, je vous aime; cependant un obstacle invincible nous sépare.... avant de vous connoître, j'ai pris un autre engagement; Albion a reçu ma parole!... croyez que, si je pouvois encore disposer de moi-même, ni le respect et l'affection que j'ai pour mon père, ni l'autorité de l'empereur, ne pourroient m'arracher un consentement qui m'empêcheroit d'être à vous : mais j'ai promis, mon sort est fixé... Si nous n'avons pu surmonter un penchant involontaire, si nous ne pouvons le vaincre, n'hésitons pas du moins à le sacrifier...! *Vaincre* le sentiment que j'ai pour vous! interrompis-je; ah! Célanire, je ne formerai jamais ce projet insensé; mais disposez de moi..... — Olivier, il faut vous éloigner..... — Hélas! j'en avois le dessein.... hier, dans ce lieu même, je me promis de m'arracher d'auprès de vous; je devois, ce soir, vous faire mes adieux. A ces mots, Célanire, attendrie, jeta sur moi le plus tendre regard, et poussant un profond soupir : Ce dessein généreux, dit-elle, il faut l'exécuter sans délai. Ce mot me suffit, répondis-je, fixez vous-même le jour; fût-ce demain, j'obéirai sans murmure; mais

souffrez que je vous exprime un dernier désir..... Avant de vous quitter, ne puis-je me flatter de vous revoir encore une fois sans témoins? dois-je renoncer au seul espoir qui me soit permis, celui de ne me séparer de vous qu'après vous avoir fait connoître ce cœur infortuné qui peut-être est digne de s'épancher dans le vôtre.?.... Ici je m'arrêtai; j'étois si ému, qu'il m'auroit été impossible d'articuler un mot de plus. J'attendois en tremblant une réponse, et Célanire, après un instant de réflexion reprenant la parole : Hé bien, dit-elle, j'y consens; demain au soir je vous verrai comme vous le désirez, comme je le désirois moi-même : mais je ne puis faire une telle démarche qu'avec la certitude que l'adieu que je recevrai de vous sera un éternel adieu. Me promettez-vous, Olivier, de partir en me quittant, et de partir avec l'inébranlable résolution de ne me revoir jamais? Oui, je le promets, répondis-je en versant un torrent de larmes; oui, je jure par tout ce que les hommes ont de plus sacré, je jure par mon amour d'abandonner la France en vous quittant, de fuir à jamais les lieux que vous habiterez..... Comme j'achevois ces paroles,

nous entendîmes du bruit : Éloignez-vous promptement, me dit Célanire, revenez dans deux heures chez la princesse, je vous y dirai comment je vous recevrai demain. A ces mots je mis un genou en terre devant elle, et me relevant aussitôt, je la quittai précipitamment. Je sortis du bois, et j'errai dans les jardins jusqu'à l'heure où je me rendis chez Emma. Lorsque je parus, je fus frappé du mouvement extraordinaire que je remarquai dans la chambre ; tous les yeux se fixèrent sur moi, on se parloit à l'oreille en me regardant, et j'entendis plusieurs personnes prononcer à demi-voix les noms d'*Eginard* et d'*Armoslède*. Mon embarras étoit égal à ma surprise : vainement je cherchois des yeux Célanire, elle étoit enfermée avec la princesse dans un cabinet voisin. Enfin j'aperçus ANGILBERT et LANCELOT (*B*) : je m'avançai vers eux, et je les priai de m'instruire de ce qui venoit d'arriver. Les secrets des princes, me répondit Lancelot en souriant, sont bientôt découverts ; la vanité des confidens ne leur permet guère d'être discrets : on sait déjà tout ce qui s'est passé entre l'empereur et la princesse. Eginard et Armoslède étoient ici quand

cette nouvelle s'est répandue ; le premier n'a pu cacher son trouble et son désespoir ; il est sorti brusquement, baigné de pleurs, et c'est ainsi qu'il a trahi une passion que personne ne soupçonnoit. Pour Armoflède, elle s'est évanouie ; on venoit de l'emporter quand vous êtes entré. A présent, ajouta Lancelot, permettez que je sois le premier à vous féliciter d'un événement si heureux pour vous, puisqu'il doit remplir tous les vœux de l'ambition et de l'amour. Pendant ce discours je respirois à peine ; je ne doutois point que la princesse, qui témoignoit tant d'amitié à Célanire, et qui me montroit tant de bonté et d'intérêt, n'eût pénétré mes sentimens, et obtenu le consentement de l'empereur. Mais Vitikind céderoit-il au désir de Charlemagne ? Célanire elle-même romproit-elle un engagement qui lui paroissoit si sacré ? Ces reflexions troubloient cruellement ma joie ; cependant la protection de l'empereur aplanissoit tant de difficultés, qu'il m'étoit impossible de ne pas livrer mon âme toute entière aux plus séduisantes espérances. Agité de ces diverses pensées, j'étois resté debout à côté de Lancelot, et enseveli dans une profonde rêverie ; je ne voyois et n'enten-

dois plus rien de ce qui se passoit autour de moi, lorsque tout à coup une porte s'ouvrit, et la princesse parut : elle étoit seule, et après avoir fait quelques pas, ses yeux tombèrent sur moi; je crus voir dans ce regard tant de douceur et d'obligeance, et en même temps sa physionomie exprimoit une si vive satisfaction, que je fus entièrement confirmé dans mes conjectures : elle s'approcha de deux personnes qu'elle tira à l'écart, et avec lesquelles elle s'entretint tout bas pendant plus d'un demi-quart d'heure. Comme je suivois attentivement tous ses mouvemens, je vis clairement qu'elle faisoit plusieurs questions, et qu'on lui parloit d'Eginard et d'Armoflède; elle sourioit malignement, et ses yeux se tournoient souvent de mon côté. Après cette conversation, elle s'avança au milieu du cercle nombreux qui remplissoit son appartement; elle dit avec distraction deux ou trois choses indifférentes, ensuite elle m'appela et me conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre. Eh bien! Olivier, me dit-elle, il vient de se passer d'étranges scènes! ce pauvre Eginard! j'ignorois absolument sa folie... je le plains, car je crois ses larmes plus sincères que l'évanouissement d'Ar-

mède. Mais, poursuivit-elle, en me regardant fixement, que pensez-vous de tout ceci ? Ah ! madame, répondis-je, il m'est absolument impossible de *penser ;* je n'ai pas une idée distincte. Oserois-je espérer que vous daignerez m'expliquer un mystère qui me paroît incompréhensible? Rien de plus juste, reprit Emma, mais ce sera Célanire qui vous donnera cette explication : elle vous attend dans mon cabinet; allez la trouver, et après cet entretien ne rentrez point ici, trop de témoins nous environneroient; revenez demain au soir, vous ne trouverez chez moi que Célanire : je veux seulement, dans ce moment, que vous appreniez de sa bouche que vous avez le droit de tout espérer ; Célanire vous dira le reste. En achevant ces mots, elle me quitta précipitamment; la surprise, le saisissement et la joie me rendirent immobile pendant quelques instans. Enfin je sortis, et je volai vers le cabinet qui m'étoit indiqué. Quand je fus près de la porte, je m'arrêtai : O Dieu ! m'écriai-je, quand j'aurai franchi cette porte, je connoîtrai mon sort; et si je m'abusois !... si cet espoir dont je m'enivre n'étoit fondé que sur une erreur !.... Cette idée me fit frémir ; cependant, ne

pouvant supporter une telle incertitude, j'ouvris la porte fatale, et j'entrai dans le cabinet. En jetant les yeux sur Célanire, je fus frappé de l'air de tristesse et d'abattement répandu sur toute sa personne; je m'approchai d'elle en tremblant, et je n'osois la questionner. Après m'avoir regardé un moment en silence : Êtes-vous instruit? me demanda-t-elle. Je ne sais rien, répondis-je, mais l'on m'a dit que j'avois *le droit de tout espérer*; et vos yeux, hélas! démentent ce langage! Eh, quoi donc! Emma m'auroit-elle trompé? Non, reprit Célanire, mais vous avez mal compris ses discours : elle vous aime, Olivier, et l'empereur approuve ses sentimens. A ces mots, qui détruisoient sans retour toutes mes espérances, je ne pus retenir mes larmes; je vis couler celles de Célanire, qui, au bout de quelques minutes, reprenant la parole : Comme vous, dit-elle, j'ignorois cette passion, qui n'étoit un secret que pour nous : presque tous les courtisans l'avoient pénétrée. L'un d'eux, jaloux de voir votre faveur s'augmenter chaque jour, et croyant vous perdre en éclairant l'empereur sur le penchant de la princesse, lui apprit qu'elle vous aimoit : aussitôt Charlemagne voulut

Herroger sa fille, et c'est aujourd'hui même que, dans un long entretien, la princesse a tout avoué à son père. Il n'a montré ni surprise, ni mécontentement; mais il a demandé si vous n'aviez pas un ancien attachement pour Armoflède. La princesse a protesté qu'elle étoit sûre que vous n'aviez pris aucun engagement; et, abusée par son cœur et par vos assiduités, elle a ajouté qu'elle étoit certaine d'être aimée de vous, quoique vous n'eussiez jamais eu la témérité de le lui dire. Alors l'empereur lui a déclaré qu'il vous devoit une récompense, et que la main de la princesse seroit le prix de vos services et des sacrifices qu'il a exigés de vous. O prodige d'orgueil! m'écriai-je; il croit me dédommager de la perte de Célanire en me donnant Emma, parce qu'elle est sa fille!.... Je sais, interrompit Célanire, qu'il ne vous est pas possible d'accepter sa main, puisque vous ne pouvez lui donner votre cœur; mais en la refusant vous vous perdez. Eh! qu'ai-je à craindre encore, répondis-je, quand vous êtes perdue pour moi? A ces mots, Célanire leva les yeux au ciel en soupirant, et nous fûmes quelques instans sans parler; ensuite elle me dit qu'Emma, qui s'ét

décidée à lui faire cette confidence en revenant de chez son père, avoit ajouté que l'empereur m'enverroit chercher le lendemain matin, pour m'annoncer lui-même sa décision et ses volontés. Je convins avec Célanire, qu'en me quittant elle diroit à la princesse, ce soir même, que j'avois montré le plus grand étonnement en écoutant tout ce qu'elle étoit chargée de m'apprendre, et que j'avois seulement répondu que je me rendrois aux ordres de l'empereur; et après avoir instruit Célanire de ce que je dirois à Charlemagne : Songez, poursuivis-je, qu'après-demain je quitte la France, et que je m'arrache d'auprès de vous pour toujours..... Cet entretien, où je n'ai pu ni vous ouvrir mon âme, ni vous parler de mes sentimens, sera-t-il le dernier? est-ce ainsi que vous m'aviez promis de recevoir mes adieux? des adieux éternels!.... Je tiendrai ma promesse, répondit Célanire, j'irai demain à la maison de campagne de mon père, vous la connoissez; j'y serai seule : trouvez-vous à dix heures du soir à la petite porte du jardin qui donne dans l'allée des saules. Il m'est doux, poursuivit-elle, avant de me séparer de vous pour jamais, de vous donner cette

preuve de mon estime ; c'est l'unique témoignage que vous en recevrez : mais du moins il doit vous prouver une confiance sans bornes. En achevant ces paroles, elle se leva pour pour aller rejoindre la princesse ; je l'arrêtai pour lui dire tout ce que la reconnoissance peut inspirer de plus passionné, et ensuite nous nous séparâmes. Il étoit déjà nuit, je retournai sur-le-champ dans le bois de sapins : en y entrant, j'éprouvai une sensation délicieuse ; Célanire avoit parcouru ce même lieu quelques heures auparavant ; je suivois la trace de ses pas. J'arrivai bientôt dans le bosquet où nous nous étions entretenus ; l'obscurité y étoit profonde, je cherchai en tâtonnant le cyprès au pied duquel j'avois trouvé Célanire ; le siége de gazon me le fit reconnoitre : je m'assis à la place qu'elle avoit occupée. Avec quel transport j'embrassai cet arbre contre lequel elle étoit appuyée lorsque, pendant quelques minutes, je pressai sa main tremblante contre mon cœur ! Avec quel délice je me retrouvai dans le lieu où mon oreille avoit été frappée du son enchanteur de ces paroles : *Et moi aussi, Olivier, je vous aime !* Avec plein de charmes et de candeur, qu'avant

ce jour aucun amant peut-être n'entendit prononcer dans cette cour fastueuse, où la corruption des mœurs force à déguiser tous les sentimens. Inconcevable pouvoir de l'amour ! je devois dans quelques heures quitter pour jamais un objet adoré ; et cependant je me trouvois heureux ! Ah ! je l'étois sans doute ! elle existoit, elle m'aimoit, j'étois digne alors de sa tendresse ; le repentir amer, le dévorant remords, ne flétrissoient point mon âme ; j'étois certain qu'un cœur semblable au mien conserveroit éternellement mon souvenir ; j'étois certain de n'aimer qu'elle jusqu'au dernier instant de mon existence ; je voyois ma vie entière animée par le plus grand intérêt ; il falloit justifier le choix secret de Célanire ; cette idée me faisoit jouir de mon malheur même, puisque mon départ me valoit toute son estime. D'ailleurs, je ne pouvois sentir encore toute l'amertume d'une telle séparation ; mon esprit et mon cœur étoient trop fortement préoccupés de l'idée du tête-à-tête qui m'étoit promis ; j'aurois acheté du reste de ma vie cette félicité de quelques heures, que j'étois si loin d'espérer le matin de ce jour même : tout l'avenir pour moi sembloit être borné au lendemain ; je n'y

voois distinctement que ce rendez-vous si passionnément souhaité; mon imagination s'arrêtoit là; et je me fixois à cette pensée dominante, comme à l'objet de tous mes désirs, et au seul but de mes projets et de toutes mes espérances. Je passai la nuit entière profondément enseveli dans cette attachante rêverie : aux premiers rayons du jour j'éprouvai un sentiment d'une douceur inexprimable, lorsqu'il me fut possible de distinguer les objets qui m'entouraient, cette salle de verdure, ce cyprès, ce siége de gazon, et mon écharpe; cette écharpe brodée par elle, et devenue un don de sa main!.. Il fallut à la fin m'arracher de ce lieu plein de charmes; je retournai au palais attendre le réveil de l'empereur, et au bout d'une heure on vint me chercher de sa part. Il étoit seul, et aussitôt qu'il m'aperçut : Olivier, me dit-il, je vous ai promis une récompense, et, sans préambule et sans détour, je vais vous l'offrir. Est-il vrai que vous aimez ma fille? Moi, seigneur, répondis-je; comment aurois-je eu la témérité?.... Parlons sans déguisement, interrompit l'empereur; ce n'est point un piége que je vous tends; vous connoissez ma franchise..... Vous

m'êtes cher, Olivier, poursuivit-il ; et plus que vous ne pensez : je vous ai vu à l'armée, je vous ai vu à la cour, et dans ces différentes situations, votre conduite vous a valu toute mon estime ; il me sera doux, en faisant le bonheur de ma fille, de récompenser le mérite d'une manière éclatante ; c'est le plus noble emploi de la suprême puissance, et c'est justifier le sort qui me l'a donnée. D'ailleurs, cette alliance qui vous élève, ne peut abaiser ma fille ; et j'ai l'orgueil de croire qu'à tous les yeux un simple chevalier choisi par Charlemagne, vaudra bien un prince qu'il n'auroit pu connoître : ainsi donc, oubliez que c'est votre souverain qui vous interroge, et répondez à votre ami. Je te l'avoue, Isambard, j'étois venu avec l'intention de braver l'empereur ; il m'avoit défendu d'aspirer à Célanire, et refuser sa fille avec toute la sécheresse que le respect pouvoit permettre, me paroissoit une sorte de vengeance dont l'idée flattoit mon dépit et ma douleur : mais quand j'entendis ce grand homme me parler avec tant de bonté, quand je vis sur son visage auguste l'expression la plus touchante de la bienveillance et de l'amitié, je me sentis profon-

dément ému, et l'attendrissement et la confusion succédèrent à la colère. Cependant il falloit répondre ; et faisant un effort sur moi-même : Ah ! seigneur, lui dis-je, quel seroit mon bonheur, si je pouvois profiter d'un excès de bonté qui n'eut jamais d'exemple ! mais je ne suis pas né pour tant de gloire et de félicité..... Comment, interrompit Charlemagne, vous refusez ma fille ? Le ton impérieux et l'air menaçant avec lesquels ces paroles furent prononcées, loin d'achever de m'intimider, me rendirent une partie de mon courage. Seigneur, repris-je, vous daignez me donner la plus glorieuse marque d'estime qu'un sujet puisse recevoir de son souverain, et je ne puis la justifier qu'en vous déclarant sans détour que je serois parjure et vil si j'osois accepter cette faveur éclatante. Mon cœur n'est plus à moi ; un engagement sacré.... C'en est assez, s'écria l'empereur, d'une voix tonnante ; sortez. Je ne me fis pas répéter cet ordre ; je m'inclinai profondément, et je m'avançai vers la porte : il me rappela aussitôt, et me regardant avec des yeux étincelans : Êtes-vous marié ? me demanda-t-il. Non, seigneur, répondis-je. Cette réponse parut le

surprendre et l'adoucir un peu. Il rêva un moment, et reprenant la parole : Songez-vous, Olivier, dit-il, à la criminelle imprudence de votre conduite ? Vos assiduités ont dû persuader à la princesse que vous l'aimiez, et toute la cour le pensoit. Non, seigneur, repris-je, toute la cour pensoit que j'aimois Armoflède, et personne n'a pu imaginer que j'eusse l'insolente témérité d'élever mes vœux jusqu'à la princesse. Je veux croire, dit l'empereur, que je dois surtout attribuer ce malentendu à l'imprudence naturelle d'Emma; mais enfin, Olivier, vous êtes libre encore, elle vous aime, ce sentiment a éclaté, et je n'imagine pas qu'avec un instant de réflexion, vous puissiez balancer entre Armoflède et ma fille. Mais, seigneur, répondis-je, il ne m'est plus permis de choisir, ma parole est donnée; elle est inviolable. A ces mots, je vis sur le visage de l'empereur une telle altération, que je crus qu'il alloit se porter aux plus étranges extrémités. Oui, s'écria-t-il, j'ai le sort commun à tous les princes; celui de ne trouver que des ingrats. Ah! seigneur, repris-je, c'est l'ambition seule qui fait les ingrats; et si j'étois ambitieux, je vous

sacrifier avec transport mes premiers engagemens. Mais, souffrez que je le dise, je vous aime pour vous-même, la pompe qui vous environne ne m'en impose pas; votre gloire même ne pourroit m'éblouir, si elle n'étoit pas unie à cette grandeur d'âme, à cette magnanimité, qui vous ont gagné jusqu'à vos ennemis même. Vous le savez, seigneur, vos bienfaits m'ont toujours prévenu, je n'ai jamais sollicité de grâces, je n'en désirois point; servir sous vos ordres, vivre sous vos yeux, suffisoit à mon bonheur : jugez donc de la douleur que je dois éprouver dans cet instant où l'honneur, en exigeant de moi le plus grand de tous les sacrifices, m'ordonne de vous résister ! Pendant ce discours, l'empereur se promenoit à grands pas; quand j'eus cessé de parler, il garda un moment le silence; ensuite se rapprochant de moi : Non, dit-il, je ne serai point un tyran. . . . Olivier! soyez toujours fidèle à l'honneur; il fut le guide jusqu'ici de toutes les actions de ma vie; je ne vous punirai point de suivre ce qu'il vous commande : ne craignez ni l'exil ni la disgrâce. Heureux le monarque qu'on estime assez pour lui résister sans crainte! Vous ne pouvez

accepter la récompense que je vous offrois ; je reste chargé de ma dette, et je tâcherai de l'acquitter : en attendant, vous êtes libre d'épouser celle que vous aimez ; j'exige seulement que ce soit en secret, et que vous ne déclariez votre mariage que dans un an. Je vous demande encore de vous éloigner de la cour dans ce moment, et de faire un voyage de quelques mois : au bout de ce temps, revenez avec la confiance que vous devez à mon caractère. A ces mots je tombai aux pieds de l'empereur, je ne trouvois point d'expression qui pût rendre la reconnoissance et l'admiration que tant de bontés m'inspiroient. Ce grand homme connut aisément tout ce qui se passoit dans mon cœur, il en parut vivement touché ; et dans le reste de cet entretien, qui fut assez long, il me montra plus de bienveillance que jamais. Cette conversation mit le comble à mon attachement pour lui ; d'ailleurs les choses qu'il m'avoit prescrites s'accordoient parfaitement avec mes projets, et son erreur sur mes sentimens pour Armoflède, me donnoit l'heureuse certitude que mon secret le plus cher et le plus important seroit à jamais ignoré. Mais je ne m'arrêtai pas

long-temps à ces réflexions ; j'oubliai bientôt et l'empereur et l'univers entier, pour ne m'occuper que d'une espérance qui effaçoit toute autre idée de ma mémoire.

C'étoit le soir de ce jour même que Célanire devoit recevoir mes adieux. Je devois, dans quelques heures, me trouver seul avec elle. Décidé à m'accorder cet unique rendez-vous, elle n'avoit pas imaginé que le choix du lieu et de l'heure pût être de quelque importance : son innocence alloit me donner tous les droits de l'amour heureux ; elle alloit m'introduire chez elle quatre heures après la fin du jour ; je passerois tête à tête avec elle une partie de la nuit ! Mais à quoi devois-je ces marques d'une confiance sans réserve ? à la tendresse la plus pure, fondée sur la plus parfaite estime. Une telle idée pouvoit seule rendre ma passion digne de son objet. Cependant ce moment attendu avec la fièvre brûlante de l'impatience d'un amant ; ce moment où je devois me rendre chez Célanire, arriva enfin : je partis à sept heures du soir. Nous étions vers le milieu de l'automne, il faisoit déjà nuit. Je pris un chemin détourné, et, à l'entrée de la forêt, je mis pied à terre ;

je laissai mes chevaux dans un village, en donnant ordre à mon écuyer de m'y attendre. Il falloit traverser une petite partie de la forêt, et l'obscurité y étoit telle que je craignis plus d'une fois de m'y égarer : mais bientôt j'entendis dans le lointain le bruit des écluses de la rivière ; ce bruit, qui m'annonçoit que j'étois près de la maison, me causa une joie inexprimable. Je hâtai ma course, et, au bout de quelques minutes, quittant la forêt et sortant des ténèbres, j'aperçus, à la douce lueur du plus brillant clair de lune, et le pont, et l'allée de saules et la maison. Il étoit neuf heures : je m'élançai sur le pont, et le traversant, ainsi que l'allée de saules, avec la rapidité d'un éclair, je me trouvai enfin au terme de ma course, à la petite porte du jardin. Il falloit encore attendre une heure ; cependant plus de la moitié de ce temps s'écoula pour moi d'une manière délicieuse ! j'étois si heureux de me sentir appuyé contre cette porte, de penser que bientôt elle me seroit ouverte ! la joie si pure dont j'étois pénétré, me causoit un attendrissement qui suspendoit en moi tout sentiment violent et tumultueux ; j'éprouvois un

calme enchanteur. Mais à cet état si doux succéda rapidement la plus vive agitation, quand j'imaginai que l'instant désigné pour le rendez-vous s'approchoit ; alors, l'oreille collée contre la porte, j'écoutois avec une telle attention, que j'osois à peine respirer ; le moindre bruit, la chute d'une feuille, me faisoit tressaillir ; je croyois toujours entendre marcher ; et, après deux ou trois méprises de ce genre, je commençai à me livrer aux plus cruelles inquiétudes. Je prenois mes craintes mortelles pour des pressentimens : chaque minute augmentoit cette affreuse anxiété, lorsque tout à coup j'entendis de loin, mais distinctement, le pas léger d'une personne qui marchoit très-vite, en côtoyant le mur. Ma joie fut aussi impétueuse que si la cause en eût été imprévue. Ce ravissement et cette surprise jetèrent un tel désordre dans mes sens, qu'il se fit subitement en moi la plus étrange révolution. Cette passion si pure, qui m'avoit animé jusqu'alors, ne me parut plus, dans ce moment, qu'une folie romanesque ; l'amour, avec toute son audace et ses bouillans emportemens, vint remplir mon âme toute entière ; mon

imagination égarée me livra sans réserve à des espérances dont, jusqu'à cet instant, la seule idée m'eût semblé un crime; et me flattant de tout obtenir, je me décidai à tout oser. Enfin la porte s'entr'ouvre avec lenteur; je la pousse doucement, je me glisse dans le jardin, et je me trouve en face de Célanire. Le lieu où nous étions n'étoit ombragé d'aucun arbre, tous les rayons de la lune paroissoient se réunir sur la figure de Célanire; cette clarté douce et mystérieuse sembloit faite pour éclairer sa beauté céleste et touchante: je ne la vis jamais si belle; son maintien modeste et noble, loin d'exprimer le moindre embarras, annonçoit au contraire une sérénité qui me frappa et m'en imposa tellement, que je restai immobile, les yeux fixés sur elle sans pouvoir proférer une parole. Elle ferma la porte; ensuite s'appuyant sur mon bras: Venez, dit-elle, je vais vous conduire; et elle prit le chemin d'une allée couverte qui étoit à cent pas de nous. J'étois éperdu, transporté; mille idées différentes et contraires s'offroient à mon imagination, et excitoient en moi les plus violens combats: cependant, sentant combien mon

silence étoit ridicule, je prononçai au hasard quelques mots entrecoupés qu'elle n'entendit pas; elle me regarda, et avec un air et un ton d'une ingénuité ravissante : Vous tremblez ! me dit-elle. En effet, ce bras tremblant qu'elle tenoit, et qui n'osoit presser le sien, déceloit assez l'inconcevable agitation que j'éprouvois. Je lis dans votre âme, continua-t-elle; cette âme délicate autant qu'elle est sensible, se reproche en secret d'avoir exigé de moi une démarche que vous trouvez imprudente; mais rassurez-vous, j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour que ce rendez-vous soit à jamais ignoré. Comme elle achevoit ces paroles, nous entrâmes dans une longue allée de marronniers qui formoient un ombrage si touffu, qu'aucun objet n'y pouvoit être distingué; je tressaillis en me trouvant seul avec elle dans cette obscurité profonde; je me sentis moins contraint en cessant de voir cette angélique figure que l'ascendant suprême de la vertu rendoit si imposante; ces yeux touchans, dont le regard plein d'expression et d'innocence, en pénétrant jusqu'au fond de mon cœur, en y portant tous les sentimens, y réprimoit tous les désirs.....

Je ne sais quel effet produisirent sur elle ces épaisses ténèbres qui nous environnoient, mais elle cessa de parler et précipita sa marche. Le trouble que je lui supposai m'enhardit encore; cependant il me fallut faire sur moi-même un effort prodigieux pour oser tout à coup saisir le bras qu'elle avoit passé sous le mien, en lui disant d'une voix étouffée : Ah, Célanire! arrêtons-nous ici. Non, répondit-elle aussitôt, non, Olivier! je veux vous écouter et vous parler à la face du ciel. Le ton ferme dont elle prononça ces paroles, et le son de cette voix si chère, me rendirent à moi-même. Je frémis, en pensant que peut-être, malgré son innocence, je venois de lui causer un mouvement d'effroi, et qu'elle pouvoit être irritée : cette idée effaça toutes les autres de mon imagination; la confusion et l'inquiétude douloureuse qu'elle m'inspira, me firent sentir que rien ne pourroit vaincre en moi la crainte affreuse de lui déplaire et de l'offenser. Je ne songeai plus qu'à la dissuader des soupçons vagues qu'elle avoit pu concevoir.

Nous étions au bout de l'allée; aussitôt que Célanire aperçut la clarté de la lune,

elle ralentit un peu son pas ; et, tournant doucement la tête de mon côté, elle me regarda avec une sorte de timidité que je ne lui avois jamais vue. J'avois composé mon visage de manière qu'elle n'y remarquât aucune trace d'embarras. J'espère, dis-je, que nous allons enfin nous arrêter ; il est impossible de s'entretenir en marchant aussi vite, et mon cœur est si plein ! il a tant de choses à vous dire !..... Ce peu de mots fit tout l'effet que je pouvois désirer ; Célanire, délivrée d'un doute inquiétant et pénible, reprit sa douce sécurité : elle me sut si bon gré de la lui rendre, qu'elle en devint mille fois plus tendre. Dans l'espèce d'inquiétude qu'elle avoit ressentie, elle s'étoit machinalement éloignée de moi, de telle sorte qu'il se trouvoit une assez grande distance entre nous, et que sa main seule étoit engagée sous mon bras ; mais tout à coup elle se rapprocha, je la sentis s'appuyer sur mon épaule, et une boucle de ses beaux cheveux vint flotter sur mon visage. En me rendant sa confiance, elle fit passer dans mon âme tous les sentimens de la sienne ; ce n'étoient plus des transports impétueux que j'éprouvois, c'étoit un attendrissement

profond, et pur comme son objet ; mes larmes couloient doucement ; je sentois que sa beauté ravissante, ses grâces et les charmes de son esprit, n'eussent jamais produit en moi cette passion insurmontable sans sa vertu, sa candeur, son innocence : et je jouissois avec délices du bonheur de me retrouver digne d'elle. Nous nous arrêtâmes sur le bord d'un canal qui séparoit le jardin d'une vaste prairie. Célanire me conduisit vers un banc entouré d'orangers, et elle me fit asseoir à côté d'elle : l'air étoit embaumé du parfum des fleurs qui nous environnoient ; la lune, en se répétant dans l'immense pièce d'eau qui couloit à nos pieds, formoit une double clarté, aussi vive et plus pure que celle du jour naissant, et qui réfléchissoit un tel éclat sur les vêtemens blancs et sur toute la personne de Célanire, qu'il sembloit que cette lumière si douce vînt de cette figure brillante et divine. A peine étions-nous assis, que, se tournant vers moi : Olivier, me dit-elle, cet entretien est le dernier que nous aurons ensemble ; dans quelques heures nous allons nous séparer pour jamais ! combien est précieux cet espace de temps si court qui nous

reste !..... J'ignore si la démarche que je fais pour vous blesse les mœurs de votre pays, j'ignore si vos lois m'autoriseroient à recevoir votre foi, quand j'ai promis ma main. Je n'ai consulté que mon cœur ; il m'a dit qu'un premier serment est sacré ; il m'a dit que je ne pouvois me donner à vous sans cesser d'être digne de vous ; il m'a dit même que j'aurois dû vous éviter, vous fuir aussitôt que j'ai connu mes sentimens pour vous : je n'en ai pas eu la force.... Voilà le tort que je me reproche ; voilà ce qui me semble une foiblesse condamnable, et non de vous recevoir ici. Après avoir laissé naître votre amour, après avoir montré le mien, en exigeant le sacrifice qui nous sépare sans retour, je vous devois des consolations et des conseils, et je devois vous entendre. O Célanire ! m'écriai-je, s'il existe pour moi des consolations, vous seule, en effet, pouvez me les offrir : l'ambition, l'amour de la gloire, tous les brillans prestiges qui séduisent les hommes, ne sont plus à mes yeux que de vaines chimères : un cœur qui s'est donné à vous ne peut être qu'à vous seule ; malgré votre volonté qui m'exile, rien ne peut rompre le nœud sacré qui m'unit à

vous. Hélas ! vous avez le courage de séparer votre sort du mien ; un autre en deviendra l'arbitre ! je ne serai désormais ni le but de vos actions, ni le motif de vos desseins, ni l'objet de vos espérances ; je n'aurai nulle influence sur votre destinée ; mais la mienne vous appartient. Ah ! je suis sans doute le moins à plaindre ! je puis conserver une chaîne adorée, je puis vous obéir ! vos conseils vont devenir les seules lois que je veuille et que je puisse suivre ! Parlez ; tracez-moi la carrière que vous voulez que je parcoure ; elle me deviendra chère, quand votre volonté m'en ouvrira l'entrée. A ces mots, Célanire leva les yeux au ciel avec l'expression du plus profond attendrissement : elle fut un moment sans parler ; ensuite, reprenant la parole : Soyez toujours, dit-elle, ce que vous avez été jusqu'ici, généreux autant que brave, le défenseur de l'infortuné, et le protecteur d'un ennemi vaincu. Songez, Olivier, que désormais la renommée seule entretiendra de vous la triste Célanire ; que sa voix vous représente toujours sous les traits chéris qui m'ont fait aimer le libérateur de Vitikind, avant même, hélas ! que son nom me fût connu..... car, je

vous l'avouerai, poursuivit-elle, quand mon père, de retour en Saxe, me conta l'histoire de sa délivrance, tout mon cœur s'émut en faveur de cet inconnu généreux; j'aimois à me faire dépeindre ses traits, je tâchois de me former une idée de sa figure; l'admiration et la reconnoissance m'en composèrent une image si touchante, que si je vous eusse rencontré, Olivier, j'aurois pu vous reconnoître. Je vous vis chez Emma pour la première fois, mais depuis long-temps vous remplissiez mon cœur et mon imagination; et maintenant que je vous connois, maintenant que je suis aimée, il faut que je renonce à la douceur de m'occuper uniquement d'un si cher souvenir!..... Eh quoi! Célanire, interrompis-je, vous ferez-vous un devoir d'oublier le malheureux Olivier..... Vous oublier, reprit-elle, ah! si ce sentiment qui remplit mon âme n'étoit pas immortel, comme il est insurmontable, comment pourrois-je justifier à mes propres yeux la foiblesse qui vous en fait l'aveu, et la confiance qui vous admet ici? Non, Olivier, je vous aimerai jusqu'au tombeau, ma tendresse est fondée sur une base inébranlable; je crois votre cœur semblable au mien,

je crois que vous aimez mieux me perdre que m'avilir ; c'est la vertu surtout qui nous unit, c'est elle qui nous sépare..... Oui, m'écriai-je, en tombant à ses pieds, il n'est pas plus nécessaire à mon bonheur d'être aimé de vous, que de vous admirer, que de vous contempler comme un être unique dans la nature : non, je ne suis point né semblable à vous ; non, Célanire, perdez cette illusion, je ne pense et je n'existe que par vous ; c'en est assez pour vous égaler, c'en est assez pour tout sacrifier à la vertu, puisqu'elle est votre idole et que vous êtes la mienne. Mais, au nom du ciel, avant de prononcer sans retour l'arrêt affreux qui doit nous séparer, daignez réfléchir au devoir qui vous le commande ! Oh ! si vous vous exagériez cette obligation cruelle ! si la vertu, loin de vous prescrire d'épouser celui que vous n'aimez point, désapprouvoit cette union fatale !... Eh quoi ! devez-vous donner votre foi, quand votre cœur n'est plus à vous ?.... — Je ne lui promis jamais de l'amour.... — En ne partageant point celui de votre époux, serez-vous sans remords ? — L'âme altière d'Albion ne connoît que l'ambition, et ne peut aimer que les combats

et la gloire des armes ; la politique seule formera cet hymen, on n'exigera de moi que de la fidélité ; je ne ferai que des sermens que je pourrai tenir. — Ainsi donc vous sacrifiez votre amant, vous renoncez à celui qui vous adore, pour un homme qui vous perdroit sans désespoir !....—Mais songez que, si je romps cet engagement, je manque à ma parole, j'attire sur ma tête le redoutable courroux d'un père justement irrité, puisqu'il a reçu ma promesse ; songez, Olivier, qu'Albion furieux ne respireroit que la vengeance ; il sera le rival et l'ennemi de Vitikind, s'il ne devient pas son fils : alors il rallumeroit la guerre dans mon pays ; ses talens et son nom lui formeroient bientôt un parti puissant, je deviendrois la funeste cause de tout le sang qui seroit versé : accablée sous le poids de la malédiction paternelle, j'aurois à me reprocher un parjure, et tous les fléaux qui désoleroient ma malheureuse patrie..... Ce discours me perça le cœur : je croyois n'avoir plus d'espérances, mais j'en conservois encore, puisque cette peinture cruelle, qui détailloit tous les obstacles invincibles qui s'opposoient à notre amour, me causa la douleur la plus

profonde et la plus violente. J'étois toujours aux genoux de Célanire : je me levai avec emportement : Arrêtez, lui dis-je d'une voix tremblante et avec une fureur concentrée, arrêtez, c'en est assez ; il faut me sacrifier, vous le devez; ma vie, en effet, ne vaut pas un seul des intérêts si chers auxquels vous m'immolez....Adieu, soyez heureuse! la vertu, la tendresse filiale, l'amour de la patrie, tant de sentimens qui partagent votre âme, pourront bientôt la remplir toute entière! Pour moi, je n'ai que mon amour, je n'emporte que cette unique passion ; je ne veux ni la vaincre, ni m'en distraire, et son excès saura bien mettre un terme aux maux affreux qu'elle me prépare!.... En achevant ces paroles, je m'éloignai brusquement ; j'ignore moi-même quel étoit mon dessein ; mais Célanire, qui me vit précipiter mes pas vers le canal, fit un cri perçant en prononçant mon nom : il y eut dans cette exclamation un accent si plaintif et si douloureux, que toute mon âme en fut ébranlée ; je me retournai en tressaillant, et je vis (ô touchante image, qui ne sortira jamais de ma mémoire !) je vis Célanire se lever, me tendre les bras,

et retomber sur le banc.... Je m'élançai vers elle, je me prosternai à ses pieds, je saisis ses mains tremblantes et glacées, je les arrosai de mes pleurs; l'état de saisissement où je la voyais me pénétroit d'un remords si déchirant, qu'il m'élevoit au-dessus de moi-même : je lui promis de vivre, d'aimer la vie, de me soumettre à nos destins; je lui dis tout ce que l'amour le plus exalté peut inspirer de tendre et de généreux. Je fis enfin renaître le calme dans cette âme incomparable : elle se ranima, je sentis ses mains presser doucement les miennes, et ses larmes tomber sur mon visage! Non, tous les transports de l'amour heureux ne peuvent se comparer au bonheur que je goûtai dans cet instant, à cette réunion de sentimens passionnés, profonds et purs! à ce mélange d'attendrissement, de mélancolie, de joie délicieuse, d'admiration et d'amour!..... Si jamais je fus digne d'elle, ce fut dans ce moment, où son innocence me donnoit des témoignages de tendresse si touchans..... Nous gardions le silence, je m'enivrois du plaisir de la regarder, de la voir presque dans mes bras, sans crainte et sans défiance; son visage étoit penché

vers le mien, je respirois sa douce haleine, je recueillois ses soupirs; nos pleurs se mêloient ensemble, et, par un enchantement qu'elle seule pouvoit produire, les plus chers désirs de mon cœur étoient pleinement satisfaits, ou, pour mieux dire, je jouissois d'une félicité dont jamais mon imagination n'avoit pu me donner l'idée. Eh! quel autre, aimé de Célanire, n'eût pas été réprimé par le charme inconcevable qui me subjuguoit! Il est vrai, Célanire se livroit à moi, je lisois dans ses yeux tout l'amour qu'elle m'inspiroit; mais loin d'y trouver l'émotion qui peut enhardir, j'y voyois tout le calme du bonheur le plus pur, et la douce sérénité de la vertu; je la voyois s'applaudir de la réserve et du respect idolâtre de son amant. Pouvois-je concevoir la pensée de m'exposer à perdre sans retour sa confiance et son estime? Je frémissois à la seule idée de voir ses beaux yeux, dont le regard étoit si doux, changer tout à coup d'expression et peindre l'effroi, la colère et le mépris... Eh! quels sacrifices pouvoient me coûter, quand ils assuroient son repos, quand sa tendresse et sa reconnoissance en étoient le prix!.... Enfin, recouvrant l'usage de

la voix : Objet adoré, lui dis-je, ô ma Célanire! est-il possible qu'un tel sentiment puisse jamais devenir un crime! O pourquoi me bannir! à quoi nous servira l'absence? nous n'avons ni l'espoir, ni le désir de nous oublier; pourquoi nous priver de ces entretiens délicieux?..... J'ai promis de partir, je tiendrai mon serment, si Célanire l'exige; mais loin de toi serai-je plus vertueux? Ah! ne t'en flatte pas; ce triste cœur sera livré aux regrets dévorans, et à tous les vains désirs que peuvent inspirer la plus violente des passions et une imagination ardente; mais près de toi je suis calme, parce que je suis heureux : près de toi mon âme se pénètre de tous les mouvemens de la tienne; j'adore l'innocence, parce qu'elle t'environne et t'embellit, et seul avec toi dans la tranquillité profonde de la nuit, le délire de l'amour n'est pour moi que l'enthousiasme de la vertu. Non, s'écria Célanire, je ne craindrai jamais ce que j'aime; mais l'épouse d'Albion ne pourroit sans crime renouveler cet entretien si doux;.... et je ne suis excusable de l'avoir accordé, que par la persuasion où j'étois qu'il seroit le dernier... Hé bien, il le sera, interrompis-je;

mais pourquoi m'exiler à jamais, pourquoi me chasser des lieux que vous habitez? Quoi! le jour commencera sans que je puisse avoir l'espérance de vous rencontrer! je le verrai finir sans désirer le lendemain! des mois entiers, des années, s'écouleront ainsi!..... Nous rencontrer! reprit Célanire; eh! comment alors ne pas trahir le secret de nos cœurs! Non, Olivier, vous n'attendez pas de moi cet effort, vous savez trop à quel point je suis incapable de feindre!.... mais je veux remettre en vos mains l'intérêt de ma réputation et de ma gloire; ah! j'aime mieux m'en rapporter à ton amour qu'à ma prudence..... Oh! c'en est donc fait, m'écriai-je, en répandant un déluge de pleurs; dans quelques minutes je vais vous quitter pour jamais; oui, je vais partir;..... oui, je le dois, et je dois surtout vous donner l'exemple du courage: ah! que le vôtre ne soit point affoibli par ces larmes que je n'ai pu retenir; c'est la reconnoissance qui les fait couler!.... vous daignez-vous confier à ma générosité, vous ne serez point trompé dans votre attente, et j'emporte au moins l'idée si consolante et si chère que Célanire, au fond de son cœur,

pensera toujours qu'Olivier n'étoit pas indigne d'elle ! Ici je m'arrêtai, les sanglots me suffoquoient : Célanire ne me répondit que par de profonds gémissemens, et bientôt l'excès de sa douleur me fit oublier la mienne. Oh ! combien l'expression de la douleur étoit pathétique et déchirante sur ce visage enchanteur ! cette expression donnoit à sa beauté un caractère sublime et si touchant, que j'aurois voulu pouvoir diminuer sa peine aux dépens même de son amour ! la voir souffrir étoit pour moi un supplice au-dessus de tout mon courage ! je ne songeai plus que dans peu d'instans j'allois être le plus infortuné des hommes, je ne voyois plus que son abattement et son désespoir ; et dans ce moment j'aurois donné ma vie pour en être moins aimé ! j'essuyai mes larmes, et tâchant de prendre un air plus tranquille : Oh ! calmez-vous, ma Célanire, lui dis-je, calmez-vous, si le bonheur d'Olivier vous est cher ! Oui, le bonheur, j'y puis prétendre encore, malgré le sort qui nous arrache l'un à l'autre ! aimé de vous, mon destin n'est-il pas encore plus doux et plus glorieux que celui de l'époux même qui vous est destiné !.... quel interêt va jeter

sur ma vie entière le désir ardent de justifier le choix secret de votre cœur! vous désirez que la renommée vous entretienne de moi; ah! n'en doutez pas, elle vous en parlera; ce seul mot sorti de votre bouche doit faire un héros de votre amant : mais quand vous apprendrez de lui quelque action éclatante ou généreuse, dites-vous bien alors : *C'est un hommage qu'il m'a rendu, et le suffrage de Célanire est la seule gloire qu'il ambitionne.....* Cher et malheureux Olivier, interrompit-t-elle, et dans quel pays irez-vous? — Dans quel pays! ne le devinez-vous pas? forcé d'abandonner celui que vous habitez, j'irai dans les lieux sacrés pour moi qui vous ont vue naître, j'irai respirer l'air que vous avez respiré dans votre enfance, et je me croirai dans ma patrie! Oh! s'écria Célanire, faut-il ne connoître à quel point je suis aimée, que dans l'instant où nous allons nous quitter pour toujours!..... Ah! dans cet instant affreux, du moins qu'il me soit permis de te montrer toute mon âme!..... O mon Olivier, le ciel a formé mon cœur pour le tien! non, je ne puis croire qu'il nous sépare sans retour! je ne puis vivre que pour toi; eh!

sans toi, que seroit pour moi la vie !..... Quoi! peux-tu penser que tu ne reverras jamais Célanire, que jamais tes regards ne rencontreront les siens! quoi! je ne te redirai jamais que je t'aime, que je ne puis aimer que toi! en me quittant tu disparoîtrois pour jamais à mes yeux! .... cette idée confond mon imagination, elle est incompréhensible comme l'éternité!... En achevant ces mots, elle laissa tomber sa tête sur son sein, et elle cessa de parler. Je l'avois écoutée avec ravissement; ce discours si tendre venoit de ranimer dans mon cœur l'espérance éteinte : Célanire ne pouvoit concevoir notre éternelle séparation, et je ne cessois moi-même de la croire possible; j'adoptai son idée avec transport, et je lui dis tout ce qui pouvoit fortifier en elle cet heureux pressentiment. Elle me prêtoit une oreille attentive, lorsque tout à coup je la vis tressaillir, ses yeux s'étoient tournés vers l'horizon, et elle apercevoit les premiers rayons du jour ! A cet aspect, je fut frappé d'un saisissement aussi grand que si l'aurore n'eût jamais dû paroître; il ne m'étoit plus permis de différer d'un seul instant ce douloureux départ, et tout mon bon-

heur venoit de s'évanouir comme les ombres fugitives de la nuit. Je rassemblai toutes mes forces, et me levai; Célanire, pâle et tremblante, eut besoin de mon bras pour la soutenir, nous n'osions parler, nous fîmes quelques pas en silence; ensuite je me retournai pour regarder ce banc que nous venions de quitter: Célanire cacha son visage sur ma potrine et fondit en larmes; je lui répondis par des gémissemens qui partoient du fond de mon cœur, et nous continuâmes notre marche. Enfin nous arrivons à la porte du jardin: Célanire s'arrête; elle veut parler, la parole expire sur ses lèvres: elle lève vers le ciel ses mains jointes, ensuite elle les laisse tomber sur mes épaules, et elle appuie sa joue sur la mienne. Que devins-je alors en serrant pour la première fois dans mes bras et contre mon sein cet objet adoré, dans l'instant même où nous allions nous séparer pour toujours, et devant la porte fatale qui alloit s'ouvrir et se refermer sur moi!.... Célanire, faisant un violent effort sur elle-même, s'arrache de mes bras, s'élance vers la porte et l'entr'ouvre: mais dans ce moment je la vois pâlir et chanceler, et elle tomba

sans connoissance à mes pieds. A cette vue, toute ma raison m'abandonne, l'amour seul se fait entendre à mon cœur éperdu; j'enlève Célanire dans mes bras, et franchissant la porte avec impétuosité, je sors du jardin, et je précipitois mes pas vers la forêt, lorsqu'à l'entrée du pont, Célanire ouvrit les yeux, et regardant autour d'elle avec effroi : Juste ciel! s'écria-t-elle, où suis-je?..... A ces mots, je m'arrêtai ; le son de sa voix et son regard fixé sur moi me firent perdre toute mon intrépidité; la crainte et les remords succédèrent à l'emportement, et, mille fois plus tremblant qu'elle, je la posai sur une roche qui se trouvoit au-dessus du torrent, à l'endroit où nous étions. Je mis un genou en terre devant elle, et joignant les mains : O Célanire, lui dis-je, espérons-nous vivre en nous séparant?.... pouvois-je vous laisser dans cet état affreux!..... Elle ne me répondit rien, elle me regardoit fixement et avec une sorte d'attention qui m'enhardit; je saisis une de ses mains. Ah! fuyons nos tyrans, m'écriai-je; ose suivre un amant, un époux!.. j'ai des chevaux près de ce lieu ; je connois les détours de la forêt, notre fuite est fa-

cile, elle est sûre.... Comme je prononçois ces paroles, je fus si frappé de l'étonnement qui se peignit dans ses yeux toujours fixés sur les miens, qu'il me fut impossible de poursuivre; j'appuyai sa main sur mon cœur, dont la palpitation violente m'ôtoit presque la respiration..... Olivier! dit-elle, et elle s'arrêta. Mais le ton dont elle prononça ce seul mot me fit connoître tout ce qui se passoit dans son âme; le plus éloquent discours n'auroit pu me retracer mieux toutes les idées de devoir et de vertu que je venois d'oublier; je restois immobile en la contemplant avec saisissement et comme un criminel qui attend son arrêt: cependant je ne voyois sur son visage ni ressentiment ni colère; elle me considéra quelques minutes, et rompant enfin le silence: Va, dit-elle, je te pardonne, et n'attribue cet égarement qu'à l'effroi que je t'ai causé! O mon Olivier! j'ignore en effet s'il est possible que je puisse vivre sans toi; nous devons croire pourtant que l'Être suprême proportionne notre courage à l'étendue des sacrifices que la vertu nous prescrit, mais ce que je sais avec certitude, c'est que Célanire déshonorée ne pourroit supporter la vie

Ne perdons plus de temps, poursuivit-elle, nous sommes dans des lieux où l'on peut nous surprendre : ce soleil, dont tu vois les premiers rayons, ne devoit pas nous trouver ensemble : si mon bonheur t'est cher, si tu sais aimer, ne me retarde plus, et ne me suis pas, adieu.... tant que j'existerai, tu vivras dans mon souvenir et dans mon cœur.... adieu. — En achevant ces mots, elle s'éloigna, je demeurai anéanti à ma place : je suivis des yeux sa marche incertaine et chancelante, je la vis entrer dans l'allée de saules, elle se retourna, me fit un signe avec son mouchoir qu'elle tenoit près de son visage, et qui sans doute étoit inondé de ses pleurs; et au même instant, précipitant ses pas, elle disparut à ma vue. En cessant de la voir, j'éprouvai un déchirement de cœur qui fut bientôt suivi du plus impétueux désespoir. Je me laissai tomber sur la roche qu'elle venoit de quitter, et seul avec moi-même, avec mon amour, n'entendant plus que le mugissement du torrent qui bouillonnoit avec fracas à mes pieds, je me livrai sans distraction aux plus accablantes et aux plus funestes pensées; mille sentimens contraires agitoient à la fois mon âme; le

plus cruel de tous étoit le remords affreux que m'inspiroit l'idée de la douleur de Célanire. Je me la représentois dans les larmes, je la voyois succomber à ses maux, et la certitude d'être aimé comme j'aimois n'étoit pour moi qu'un tourment insupportable; je m'accusois de tout ce qu'elle souffroit; je ne voyois plus en moi qu'un séducteur barbare autant qu'insensé; je m'abhorrois moi-même en pensant que, sans mon fatal amour, sa vie entière eût été aussi paisible, aussi fortunée que brillante.... Hélas! j'entrevoyois l'abîme horrible où je devois l'entraîner! et cependant, au milieu de ces vains regrets, je me repentois de mon obéissance aveugle, et de ne l'avoir pas enlevée..... je ne pouvois concevoir que j'eusse consenti à cette éternelle séparation, que je l'eusse laissée s'éloigner de moi pour toujours!..... Juste ciel! m'écriai-je, il y a quelques instans qu'elle étoit là; je l'entendois, je la voyois, j'étois le maître de nos destins; eût-elle résisté à mes larmes, à mon désespoir!.... elle m'eût suivi!.... j'aurois dû l'y forcer; elle ne pourra vivre sans moi..... C'en est fait! elle a disparu, je ne la reverrai jamais!.... En proférant ces paroles, je re-

gardois en frissonnant la trace de ses pas, de cet espace si court qu'elle venoit de parcourir, et qui maintenant mettoit entre elle et moi une insurmontable barrière.... Tout à coup je fus saisi de l'idée que peut-être elle n'avoit pas eu la force de gagner sa demeure; que peut-être elle étoit évanouie à quelque distance du jardin !.... Au même instant je me lève, je vole vers l'allée de saules, je dirige ma course vers la maison, et j'arrive à la porte fatale; elle étoit fermée !.... Je devois m'y attendre, et cependant à cette vue je sentis mon cœur se briser; il me sembla que je subissois le supplice d'une seconde séparation !..... je versois un déluge de larmes, en considérant cette porte auprès de laquelle j'avois passé la veille deux heures si délicieuses.... L'amour et la douleur exaltant ma tête et troublant ma raison, je concevois confusément mille projets insensés; je mesurois de l'œil la hauteur des murs, j'étois tenté d'essayer de les franchir; j'aurois donné la moitié de ma vie pour me retrouver encore quelques minutes dans l'enceinte qui renfermoit Célanire !.... J'allois certainement hasarder quelque entreprise extravagante, lorsque j'entendis dans le lointain un bruit

d'hommes et de chevaux. Je revins enfin à moi-même, je frémis en songeant combien j'exposois la réputation de Célanire; et, l'amour même me rendant tout le courage qu'il m'avoit ravi, je m'éloignai précipitamment, et bientôt je me retrouvai dans la forêt.

Mais je m'aperçois, poursuivit Olivier, que j'ai prolongé ma narration beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire; il est temps de la terminer.

CHAPITRE XIII.

L'antique générosité française.

La générosité jamais n'est imprudence.
Gustave Wasa, de Piron.

Le ciel, au champ d'honneur, combat pour la vertu.
Gaston et Bayard, de du Belloy.

Les deux amis passèrent la nuit dans la ferme; le lendemain matin, ils retournèrent dans le verger, et Olivier reprit ainsi la suite de son histoire : Je ne détaillerai point ce que j'éprouvai en me retrouvant sur la route que j'avois parcourue la veille

pour aller chercher Célanire..... J'arrivai au palais; je me rendis sur-le-champ dans mon appartement; je t'y trouvai, mon cher Isambard. Tout le monde me croyoit disgracié, exilé, et tu venois me conjurer de t'emmener avec moi; je voulus vainement te dissuader de me suivre; je n'oublierai jamais ta réponse : Je ne veux point pénétrer ton secret, me dis-tu, mais on assure que l'empereur est irrité contre toi : l'amitié me donne le droit de t'accompagner dans ta fuite, et l'honneur me le commande. Il fallut bien céder à tes instances, mais nous convînmes que nous nous séparerions aux frontières. Nous partîmes ensemble, laissant toute la cour persuadée qu'Armoflède étoit la seule cause de ma disgrâce, et que je n'avois sacrifié une fortune éclatante et l'ambition qu'à ma passion pour elle. La vanité d'Armoflède, comme tu le verras par la suite, acheva de confirmer le public dans cette opinion. Arrivés aux frontières, je te déterminai à borner là ton voyage; tu retournois à la cour, et il me fut doux de penser que Célanire éprouveroit une satisfaction secrète en revoyant celui qui venoit de me quitter. Je pris sans délai la

route de la Saxe (D); et là je m'informai du lieu qu'avoit habité Vitikind : j'appris avec chagrin que son ancienne demeure se trouvoit précisément dans un canton dont s'étoit emparé le petit nombre de Saxons qui n'avoient pas voulu ployer sous le joug de Charlemagne; je sentis qu'un chevalier français n'y seroit pas reçu; je me décidai à y aller en cachant mon nom et mon pays; et dans ce dessein, je quittai mon armure et je pris un bouclier sans devise. Je continuois ma route; lorsqu'en traversant une forêt, j'entendis un grand cliquetis d'armes : j'étois seul, j'avois envoyé mon écuyer en avant, il étoit trop éloigné pour le rappeler; je courus du côté où j'entendois le bruit, et bientôt je découvris, à travers les arbres, un homme seul attaqué par quatre scélérats; je tressaillis en apercevant ce guerrier que j'avois vu tant de fois dans les combats; son armure aurore et noire, son air altier et menaçant, et surtout sa rare valeur, me firent dans l'instant reconnoître le fier Albion. O Célanire! m'écriai-je, voici l'action la plus généreuse que je puisse faire : c'est toi seule que j'invoque. En disant ces mots, je poussai impétueusement

mon cheval, et je fondis sur les brigands: ma surprise fut extrême en voyant parmi eux un homme qui paroissoit leur chef, et qui étoit revêtu des marques honorables de la chevalerie, mais son bouclier n'offroit ni emblème ni devise. Albion blessé, avoit grand besoin de secours; mais quand il se vit secondé, il parut reprendre toute sa force, et nous eûmes bientôt mis en fuite ses lâches adversaires. Je voulois les poursuivre, pour forcer leur chef à lever la visière de son casque, afin de connoître cet indigne chevalier; mais Albion me rappelant: Arrêtez, seigneur, me cria-t-il, laissez fuir ces vils assassins; un objet plus intéressant réclame vos secours et les miens. En prononçant ces paroles, il descendit de cheval, et après avoir arrêté avec son mouchoir le sang qui couloit de ses blessures, il me conduisit au pied d'un arbre où je trouvai le spectacle le plus inattendu et le plus touchant; c'étoit une jeune personne étendue sur l'herbe, et plongée dans un profond évanouissement: ses habits étoient souillés de sang, et sa main tenoit encore un poignard ensanglanté. O malheureuse Ordalie! s'écria Albion: il n'en put dire davantage, et je vis quelques larmes s'é-

chapper de ses yeux.... Cette exclamation et cet attendrissement me parurent un trait de lumière, qui fit passer dans le fond de mon cœur la plus douce espérance! Cette jeune personne respiroit encore; malgré sa pâleur, on distinguoit sur son visage la plus rare beauté. Albion la connoissoit, venoit de livrer un combat pour elle; il paroissoit profondément touché, je venois de voir couler ses pleurs!... Ah! s'il étoit possible qu'une âme insensible pour Célanire fût susceptible d'éprouver une passion, sans doute Albion aimoit cette inconnue..... Toutes ces idées me saisirent à la fois et me causèrent le seul mouvement de joie que j'eusse éprouvé depuis mon entrevue avec Célanire. Cependant je secondois Albion dans les soins qu'il rendoit à la jeune infortunée qui étoit toujours sans connoissance; il m'apprit que, croyant ne pouvoir échapper à ses ravisseurs qu'en attentant à sa vie, elle s'étoit donné un coup de poignard; la blessure étoit dans le côté et ne me parut pas dangereuse; nous étanchâmes le sang de notre mieux, et enfin tout à coup elle parut se ranimer, et rouvrit les yeux : en apercevant Albion, elle fit éclater une

joie qui confirma toutes mes espérances. Albion me présentant à elle : Ordalie, lui dit-il, voilà votre vrai libérateur et le mien. Seigneur, poursuivit-il en se tournant vers moi, votre nom doit être célèbre, si j'en juge par la valeur et la générosité que vous nous avez montrées; mais il m'est permis de vous le demander, puisque vos armes et votre écu ne présentent aucun signe qui puisse vous faire reconnoître. Les infortunés, répondis-je, ne doivent chercher que l'obscurité, et ne peuvent désirer que l'oubli; tout ce qui m'est possible de vous dire, seigneur, c'est que vous voyez en moi l'admirateur le plus exalté du grand Vitikind; et, si jamais vous lui parlez du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre, il saura me reconnoître à ces traits, et pourra vous dire qui je suis. Au nom de Vitikind, la belle Ordalie fit un mouvement de surprise en regardant Albion; ensuite elle leva les yeux au ciel en poussant un profond soupir, et Albion reprenant la parole : Il faut, seigneur, dit-il, que vous mettiez le comble à vos généreux procédés, en vous chargeant de reconduire Ordalie dans la maison paternelle; sa demeure est à deux journées d'ici.... Je ne

puis paroître dans les lieux qu'elle habite... mais je n'aurai nulle inquiétude sur elle en la sachant sous la protection d'un chevalier tel que vous. J'acceptai sans balancer cette proposition : Albion prit congé de nous, et partit aussitôt. Je demandai à Ordalie quel chemin nous devions prendre; j'appris avec plaisir que c'étoit précisément la route que je m'étois proposé de suivre, et qui devoit me conduire à l'ancienne demeure de Vitikind. Je pris Ordalie en croupe sur mon cheval, et nous nous mîmes en marche. Ordalie étoit affoiblie par la quantité de sang qu'elle avoit perdue; mais sa blessure étoit extrêmement légère; et le mouvement du cheval, loin de lui être nuisible, parut ranimer ses forces. Comme la nuit s'approchoit, je lui proposai de s'arrêter à une maison que nous rencontrâmes à une lieue de la forêt; elle y consentit : nous convînmes qu'elle s'y reposeroit et y passeroit la nuit, et que nous nous remettrions en route à la pointe du jour. En effet, nous partîmes le lendemain au lever de l'aurore, Ordalie m'assurant que la douleur que lui causoit sa blessure étoit infiniment diminuée. Je hasardai quelques questions sur Albion, car

je brûlois d'acquérir des lumières certaines à cet égard; je lui témoignai combien j'étois surpris qu'avec le sentiment qu'Albion montroit pour elle, il eût chargé un inconnu du soin de la ramener à sa famille. Hélas! seigneur, dit Ordalie, le brave et généreux Albion est proscrit dans le séjour où vous me conduisez. Vous avez sans doute entendu parler de ce despote insolent et barbare, de ce tyran impie qu'on appelle Charlemagne ; vous savez, seigneur, qu'il a subjugué mon malheureux pays; Vitikind (si grand jadis, et maintenant le traître), Vitikind a subi ce joug infâme : l'infidèle Albion a suivi son exemple !..... Cependant il est encore parmi nous des cœurs nobles et généreux ; mes parens sont de ce nombre; ils sont à la tête d'un parti qui s'accroît chaque jour, et nous espérons qu'à la fin nous verrons triompher la cause sacrée de la justice et de la liberté. Eh quoi! belle Ordalie, repris-je, se peut-il qu'une bouche aussi pure que la vôtre appelle Charlemagne un tyran barbare, et Vitikind un traître! J'avoue que jusqu'ici la renommée m'a donné sur ces deux hommes illustres des idées bien différentes!... Elle m'a dit que

Vitikind, chef des Saxons, défendit son pays avec une valeur héroïque contre toutes les entreprises belliqueuses de l'empereur; il ne considéroit alors ce prince que comme un conquérant; mais lorsqu'il vit en lui le premier législateur du monde, et le plus grand homme de son siècle; lorsqu'il fut éclairé (souffrez que je le dise) sur la barbarie de vos mœurs et de vos lois; lorsque l'humanité, la magnanimité de Charlemagne, lui firent sentir toute l'horreur des sacrifices humains et de tant d'autres cruautés exercées parmi vous; lorsqu'enfin il eut connu la sublimité de la morale évangélique, il traita de la paix, mais avec le consentement unanime de sa nation. Quelques révoltés, il est vrai, refusèrent de ratifier le traité, mais quel poids pouvoient avoir leurs réclamations après le vœu contraire, exprimé librement par la masse entière du peuple!.... Seigneur, dit Ordalie, je vous dois l'honneur et la vie, et j'ai besoin de m'en souvenir en écoutant un pareil discours..... je vois avec douleur que mon libérateur est un partisan des rois..... Je sais comme vous, interrompis-je que les rois, en général, ne se croient grands et puissans

qu'autant qu'ils sont absolus, c'est-à-dire despotes. Charlemagne reçut la couronne avec une autorité sans bornes; il eut assez de génie et de grandeur d'âme pour sentir qu'un pouvoir arbitraire est aussi fragile qu'illégitime; il voulut ne régner que par les lois; il falloit les faire, il n'en existoit point : lui seul, dans ses vastes états, étoit capable de composer ce grand ouvrage; mais, en se dévouant à cette entreprise, il ne s'en réserva que les pénibles travaux, et voulut en donner toute la gloire à la nation. Il appela près de lui des députés de toutes les provinces : le peuple, jusqu'alors avili, et dont aucun roi de France n'avoit daigné compter le suffrage, fut invité par lui à produire aussi ses représentans. Charlemagne, ainsi entouré de ses sujets, leur demanda leurs conseils, leur proposa ses lois, les discuta avec eux, ensuite se retira des assemblées pour leur laisser l'entière liberté de les modifier, de les rejeter ou de les approuver; et, lorsque les lois eurent passé à la pluralité des suffrages, il les fit promulguer au nom de la nation entière, représentée par les députés de tous les ordres de l'état (*E*); et c'est

un tel prince que vous appelez un tyran!..... (1) — Seigneur, quoi que vous en disiez, les peuples qui obéissent aux rois sont toujours des esclaves. — Non, quand le trône est fondé sur les lois : enfin, comme le peuple forme la classe la plus nombreuse de l'état, les lois doivent être faites pour lui surtout; la législation doit avoir pour but principal d'assurer son bonheur et sa prospérité; mais, privé d'éducation et de lumières, le peuple ne peut gouverner lui-même, il lui faut des chefs; et qu'importent à sa félicité les titres et les noms de ses chefs? qu'importe leur dénomination? Le magistrat d'une république peut être un tyran, et le souverain d'un grand empire peut en être le plus digne citoyen. Mais, belle Ordalie, continuai-je, revenons à un objet plus intéressant pour vous : parlons d'Albion, et daignez m'apprendre par quelle étrange aventure vous

(1) La note (*E*), renvoyée à la fin de ce volume, justifiera tous ces éloges par des faits tirés de l'histoire : cependant il n'en est pas moins vrai que la conquête de la Saxe est une tache dans la vie de ce grand homme; mais Olivier parle ici comme il doit parler. Dans le second volume, un personnage plus impartial portera sur ce sujet un jugement plus équitable.

étiez tombée entre les mains des brigands dont sa valeur vous a délivrée. Seigneur, répondit Ordalie, j'ignore le nom de mon indigne ravisseur ; tout ce que je puis vous dire, c'est que, dans une de nos solennités religieuses, des étrangers s'introduisirent dans le temple où j'étois : je remarquai celui qui paroissoit le maître des autres, parce qu'il me regardoit avec une affectation qui me frappa. Peu de jours après, mon père étant absent, et me trouvant avec peu de domestiques dans une habitation isolée, au milieu des bois, j'entendis un soir le bruit des chevaux de plusieurs cavaliers qui traversoient le bois ; au bout de quelques minutes, on frappa doucement à la porte ; je ne doutai point que ce ne fût mon père. On ouvrit la porte ; mais que devins-je en voyant entrer quatre inconnus armés de toutes pièces, qui m'enlevèrent malgré mes cris et mon désespoir ; ils me conduisirent par des chemins détournés ; nous allions avec une extrême vitesse ; l'étranger que j'avois vu dans le temple me tenoit sur son cheval : aux premiers rayons du jour, il avoit levé la visière de son casque pour me montrer son odieux visage..... Il y avoit plus de

quinze heures que nous marchions sans nous arrêter, lorsque, regardant toujours de tous côtés, j'aperçus enfin dans l'éloignement un homme à cheval : alors je fis des cris perçans; au moment même ce cavalier vint à bride abattue de notre côté, et bientôt je reconnus le vaillant Albion!... Il défia au combat l'inconnu qui me tenoit; le défi fut accepté. On me mit à terre au pied d'un arbre, et mon lâche ravisseur, appelant ses trois domestiques, fondit avec eux sur Albion..... A cette vue, je sentis mes forces défaillir; cependant je conservai assez de présence d'esprit pour connoître toute l'horreur de ma situation; je vis qu'il m'étoit impossible de fuir (un tremblement universel m'ôtoit l'usage de mes jambes), je crus la perte d'Albion certaine; et, pour ne pas retomber au pouvoir du plus vil de tous les scélérats, je me décidai à me donner la mort. J'avois, suivant notre coutume, un poignard caché sous ma ceinture, dont je n'avois pu faire d'usage jusqu'alors, car on m'avoit lié les mains; mais en descendant de cheval, ce lien s'étoit dénoué sans qu'on s'en fût aperçu, dans ce moment de trouble et de terreur. Ainsi, pouvant disposer de moi-

même, je tirai mon poignard, et je m'en frappai ; mes yeux se fermèrent, et je crus qu'ils ne se rouvriroient jamais..... Vous savez le reste, seigneur..... Je ne conçois pas, repris-je, qu'Albion ait pu vous quitter sans vous demander des détails sur votre enlèvement et votre ravisseur:... Vous me parlez toujours d'Albion, répondit Ordalie; je vois quelle est votre erreur, et je vais vous éclairer sur ce point. Avant nos funestes dissensions, ma famille étoit étroitement unie à celle de Vitikind; je fus élevée avec sa fille.... Pardonnez, seigneur, aux larmes qu'un souvenir si cher m'arrache encore..... Ici Ordalie s'arrêta..... Tu peux juger de l'émotion que me causa ce peu de mots, et avec quel intérêt j'attendois la fin de cette nouvelle confidence ! Ordalie reprenant la parole : D'après vos discours, dit-elle, il m'a semblé que vous connoissez Vitikind; mais avez-vous vu Célanire? Ce nom me fit tressaillir jusqu'au fond de l'âme; je fus excessivement troublé d'une question si simple; cependant je répondis que Célanire m'étoit inconnue, espérant qu'alors Ordalie m'en parleroit avec plus de détail. Je ne me trompai pas, elle me la dépeignit avec

tout le sentiment de l'amitié la plus tendre et la plus exaltée; en me parlant d'elle, ses pleurs couloient toujours; je ne pouvois la voir, puisqu'elle étoit placée sur mon cheval derrière moi, mais sa voix entrecoupée me faisoit assez connoître l'excès de son attendrissement. Combien cette voix qui me parloit ainsi de Célanire me paroissoit touchante! Ordalie, l'amie la plus tendre de Célanire, devenoit une autre personne pour moi; j'éprouvois le désir de revoir son visage, comme s'il m'eût été inconnu; et si le mien n'eût pas été couvert de larmes, je me serois retourné pour la regarder.... Ordalie poursuivant son discours : Telle est, dit-elle, l'amie que j'ai perdue; je l'aimois de préférence à tout..... je m'enorgueillissois de la gloire de Vitikind, parce qu'il étoit son père; Albion m'étoit cher, parce qu'il devoit être son époux.... et maintenant nous sommes désunies pour toujours..... Ah! seigneur, si vous saviez combien il est affreux de se voir séparé sans retour de l'objet de sa plus vive affection, à quel point vous me plaindriez!..... O chère et sensible Ordalie! m'écriai-je, qui peut vous plaindre mieux que moi?.... Comme

j'achevois ces mots, nous aperçûmes une troupe de gens armés qui venoient à nous; Ordalie, qui avoit encore l'imagination troublée par le souvenir de son enlèvement, témoigna d'abord quelque frayeur; mais bientôt elle reconnut que cette troupe n'étoit composée que de ses compatriotes. Lorsque nous en fûmes à portée, nous nous arrêtâmes; ces guerriers témoignèrent la joie la plus vive en la voyant; ils se chargèrent de la ramener dans sa famille : nous nous fîmes de tendres adieux, et je la remis dans leurs mains; ils prirent un chemin différent de celui que nous suivions; je les perdis bientôt de vue, et je continuai ma route. Je fis les vœux les plus sincères pour le bonheur de cette charmante Ordalie, qui, malgré ses préjugés et l'esprit de parti, restoit si fidèle à l'amitié! Son dernier récit m'avoit désabusé de l'idée que j'avois conçue des sentimens d'Albion pour elle; je m'en affligeai profondément, car c'étoit renoncer à une illusion à laquelle je m'étois livré avec transport, et dont la perte achevoit de m'ôter toute espérance. En finissant ces mots, Olivier se leva en apercevant le jeune Zemni qui venoit l'avertir que ses

chevaux étoient prêts. Comme les chevaliers se proposoient de faire une assez longue journée, ils partirent aussitôt.

CHAPITRE XIV.

L'absence et le secret.

Un des plus grands maux de l'absence, et le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, et tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute..... O absence! ô tourment! ô bizarre et funeste état, où l'on ne peut jouir du moment passé, et où le présent n'est point encore!

Nouvelle Héloïse, de J.-J. Rousseau.

Spesso in poveri alberghi e in picciol tetti,
Nelle calamitadi e nei disagi
Meglio s'aggiungon d'amicizia i petti,
Che fra richezze invidiose ed agi
Delle piene d'insidie et di sospetti
Corti regali e splendidi palagi,
Ove la caritade è in tutto estinta
Nè si vede amicizia se non finta.

Orlando furioso.

Les chevaliers du Cygne arrivèrent avant la fin du jour dans une petite ville où ils couchèrent. Suivant leur coutume, ils se remirent en route le lendemain; mais

après une heure de marche, ils se sentirent si appesantis par la chaleur qui étoit excessive, et se trouvèrent dans un lieu si charmant, qu'ils résolurent de s'y arrêter. Ils étoient sur le bord d'un superbe lac entouré de rochers et de montagnes majestueuses, couvertes de sapins; le lac, qui étoit d'une grande étendue, avoit très-peu de largeur en cet endroit, d'autant mieux qu'il paroissoit coupé par une petite île ombragée de peupliers qui s'avançoit dans les eaux, et formoit en face de nos chevaliers un point de vue délicieux. Ils conjecturèrent que cette île étoit habitée par des pêcheurs, car ils virent sur sa rive des filets et un petit bateau. Le ciel étoit obscur et couvert, on voyoit déjà quelques éclairs; cependant on ne sentoit pas la moindre haleine de vent; l'air étoit brûlant et calme, les feuilles des arbres paroissoient immobiles, et l'on n'apercevoit sur la surface des eaux que l'ondulation apparente qu'y formoient les nuages, en changeant de formes et en s'y réfléchissant. Isambard et son ami s'assirent sur un rocher qui dominoit le lac, et qui se trouvoit exactement en face de la petite île, et le malheureux Olivier reprit ainsi la suite de son histoire.

Le soir du jour où je me séparai d'Ordalie, je retrouvai mon écuyer à peu de distance du lieu où je devois séjourner. Inquiet de ne pas me voir arriver, il revenoit sur ses pas au-devant de moi; il m'apprit que l'habitation de Vitikind avoit été détruite par les révoltés, et que ses jardins formoient une promenade publique. Mon écuyer ajouta qu'il m'avoit retenu un logement dans une petite maison située tout auprès de l'ancienne demeure de Vitikind. Comme il achevoit de me donner ces informations, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un bois. Nous ne pouvons, me dit mon écuyer, entrer ici à cheval; ces plantations sont ce que les gens du pays appellent un bois sacré; il n'est pas permis d'y faire passer d'animaux. Mais, poursuivit-il, votre maison est au bout de cette avenue. A ces mots, je mis pied à terre; je donnai mon cheval à mon écuyer, qui prit un autre chemin, et j'entrai seul dans le bois. Ce lieu consacré offroit un coup d'œil singulier et nouveau pour moi; presque tous les arbres étoient chargés d'offrandes et d'inscriptions : ici les rameaux flexibles d'un peuplier ployoient sous le poids des guirlandes de fleurs; là, sur la cime ais

d'un sycomore, on apercevoit un trophée d'armes; plus loin, du milieu des branches touffues d'un laurier, on voyoit s'élever et flotter au gré des vents un drapeau victorieux sans doute, ou conquis sur l'ennemi; souvent, au pied d'un chêne ou d'un tilleul hérissé de piques, de lances et de javelots, on trouvoit un arbuste odoriférant, paré des plus douces offrandes; un rosier où l'on avoit attaché une corbeille légère remplie de fruits, ou bien une couronne formée de simples fleurs des champs : j'admirai surtout, à côté d'un superbe sapin qui portoit des carquois et des cymbales, deux jeunes myrtes, sur l'un desquels on avoit placé un flageolet, et sur l'autre un nid de tourterelles artistement entouré de festons de lis et de roses (*F*). Plusieurs personnes se promenoient dans ce bois; on s'aperçut facilement que j'étois un étranger, et deux ou trois hommes s'approchant de moi, nous entrâmes en conversation. Ils m'apprirent que la plus grande partie de ces arbres étoit consacrée aux divinités, objet de leur culte religieux, et que les autres arbres l'étoient à la gloire des citoyens morts ou vivans qui avoient mérité cet honneur par leurs

vertus ou leurs exploits. Comme l'un de ces hommes me donnoit une explication, nous nous trouvâmes auprès de deux arbres nouvellement coupés; et le Saxon poursuivant son discours : Voyez-vous ces deux souches, me dit-il? c'étoient, il y a quelques mois, deux ormes majestueux, dont les têtes altières s'élevoient au-dessus de tous les arbres de cette enceinte : une guirlande de lauriers les unissoit l'un à l'autre; vous eussiez alors admiré les ornemens qui les décoroient, les cuirasses, les boucliers, les étendards, dépouilles glorieuses ravies aux Français!... enfin ces deux arbres étoient consacrés à Vitikind et à son lieutenant.... Tournez les yeux de ce côté, continua-t-il; ce grand espace que vous apercevez, et qui n'est séparé de ce bois que par une haie, c'étoient les jardins de Vitikind; maintenant ils appartiennent au public..... Ici je terminai cet entretien : en reprenant ma promenade, mes Saxons me quittèrent; je sortis du bois; et je fus prendre possession de mon nouveau logement. Le lendemain, à la pointe du jour, je me rendis au jardin de Vitikind, me flattant qu'à cette heure j'y serois seul, et que j'y pourrois rêver à liberté. En effet, je n'y trouvai personne.

j'éprouvai la plus vive émotion en entrant dans cet enclos que Célanire avoit parcouru tant de fois ; je regardois avec attendrissement tous les objets qui m'entouroient, les arbustes, les fleurs que peut-être elle avoit plantées ou cultivées ; je la voyois partout, je croyois retrouver et suivre la trace de ses pas ;.... elle a passé là, disois-je, elle s'est assise sur ce banc ; elle s'est reposée sous cet ombrage ! hélas ! ses jours couloient alors dans une douce tranquillité ! les sentimens de la nature, la tendre et paisible amitié suffisoient à son bonheur !... Ici, l'inquiétude dévorante, les regrets amers, les combats déchirans d'une passion impétueuse, n'agitèrent jamais son âme... Elle ne me connoissoit pas.... elle fut heureuse ici... et maintenant... elle souffre, elle gémit, et tous ses maux sont mon ouvrage !... Je déplorois ainsi son sort et le mien, lorsque tout à coup, au détour d'une allée, je vis paroître un vénérable vieillard qui fixa sur lui toute mon attention ; d'une main, il tenoit un long vase, et de l'autre un arrosoir. En m'apercevant, il fit un mouvement de surprise, et son visage exprima une sorte de frayeur qui me frappa. Il parut vouloir se retirer ; je m'avançai vers lui, et

je lui demandai d'où pouvoit venir l'espèce de crainte que je semblois lui inspirer. Il vit, à mon accent que j'étois étranger, et il eut l'air de se rassurer. Je viens, me dit-il, cultiver ce jardin, nos nouveaux chefs me l'ont permis; ils m'ont laissé cet emploi, que j'exerce depuis soixante ans. .... Depuis soixante ans! interrompis-je vivement : quoi! respectable vieillard, vous étiez donc ici lorsque cette maison appartenoit au grand Vitikind?.... A cette question je vis les yeux du vieillard se remplir de larmes ; il fut un moment sans répondre; ensuite, reprenant la parole : Vitikind! dit-il, je l'ai vu naître : je fus jardinier de son père, je fus le sien... Ces foibles bras, appesantis par l'âge, ont porté plus d'une fois ce grand guerrier dans sa première enfance.... Et sa fille! combien de fois, dans son berceau, n'a-t-elle pas dormi sur mes genoux !.... O mon père! m'écriai-je, en me jetant au cou du vieillard. Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me coupèrent la parole. Le bon jardinier, étrangement surpris de ce transport, me regardoit, me questionnoit et pleuroit avec moi. Enfin, je lui dis que je connoissois Vitikind, et que j'avois pour lui autant de tendresse qu

d'admiration. Pendant ce discours, la joie brilloit dans les yeux du vieillard ; cependant il m'exhorta à ne pas montrer de tels sentimens dans des lieux qui n'étoient remplis que des ennemis de Vitikind. Je voulois lui faire encore quelques questions ; mais il me quitta, en me disant que, si, dans ce moment, il étoit surpris par un habitant du pays, il courroit beaucoup de dangers. Je n'en pus savoir davantage. Cette découverte m'enchanta ; il m'étoit si doux de trouver un homme qui avoit vu Célanire dans son enfance et dans sa première jeunesse, avec qui je pouvois parler d'elle, qui m'instruiroit de tous les détails qui pouvoient m'intéresser!... J'attendis la fin du jour avec impatience, espérant que le vieillard reviendroit le soir dans le jardin. En effet, je l'y retrouvai ; mais comme il y avoit du monde, je remarquai que la crainte d'être observé le gênoit beaucoup. Je lui demandai où étoit sa demeure ; il me répondit qu'il habitoit une petite chaumière située à l'extrémité du jardin, et qu'il s'appeloit Topal. Avec ces renseignemens, je me rendis le lendemain matin chez lui, environ une heure après le lever du soleil. Il revenoit du jardin,

et parut me voir avec plaisir. Je le priai d'abord de m'expliquer quelle espèce de risque il auroit pu courir la veille, dans la matinée, si l'on nous eût surpris ensemble. Ce n'est point, répondit-il, parce que j'étois avec vous; car, si j'eusse été seul, je me serois trouvé dans le même danger, parce que j'avois passé l'heure où je pouvois sans risque être dans cette situation. Et quelle situation ? interrompis-je, il m'est impossible de vous comprendre. Je le crois bien, reprit-il en souriant, c'est un mystère que je ne puis vous révéler. Ces paroles excitèrent en moi la plus vive curiosité; mais Topal fut inébranlable, et refusa positivement de m'expliquer cette énigme. D'ailleurs il répondit franchement à toutes mes questions, voyant, disoit-il, qu'en effet j'aimois son maître. Comme je savois qu'on traitoit avec la plus grande rigueur tous ceux qui avoient été attachés à Vitikind, je demandai à Topal comment il avoit pu se soustraire à ce sort commun. J'ai quatre-vingts ans, me répondit-il, n'a rien à redouter d'un vieillard s bord de sa tombe. J'ai dit qu'il n'ai tenu qu'à moi de quitter ce canton première nouvelle des progrès des rév

tés; que j'aurois pu vendre avec avantage mon petit bien, et cela étoit vrai : mais que j'étois attaché à cette terre que je cultive depuis tant d'années, et que je désirerois y mourir. J'ai deux petits-fils dans l'armée des révoltés; ils ont rendu de grands services à leur parti, et par considération pour eux et pour mon âge, on m'a traité avec humanité, on m'a conservé la direction du jardin de Vitikind, et on me laisse paisible dans ma chaumière. Mais, poursuivit le vieillard, il n'y a plus de bonheur pour moi. J'ai vu couper les arbres consacrés à mon bienfaiteur; j'ai vu de même abattre, dans son jardin, ceux qu'il avoit consacrés lui-même à ses amis, à ses parens, dans son propre enclos, suivant l'usage du pays; j'ai vu démolir sa maison. O quelles larmes j'ai versées en voyant tomber ce toit hospitalier, sous lequel l'étranger, le voyageur et le pauvre furent toujours également accueillis!..... Enfin, j'ai la douleur de ne rencontrer [illegible] des ennemis de Vitikind. Sa gloire et [illegible] éloge ont retenti pendant trente ans [illegible]es oreilles : tout ce pays étoit couvert [illegible] ses trophées et des monumens de ses victoires; et maintenant je n'entends plus

que la voix de la haine et de la calomnie..... et je suis forcé de me taire (1)... Ah! j'aimerois mille fois mieux vivre au fond d'un désert..... Hé bien, mon cher Topal, interrompis-je, qui vous empêche de quitter ce pays? Manquez-vous de moyens et d'argent? je vous en fournirai! N'avez-vous personne pour vous accompagner, pour vous aider à former ailleurs votre établissement? je vous conduirai; je me charge de tout..... Fidèle serviteur de Vitikind, digne ami de sa famille, parlez librement, et disposez de moi. A ces mots, le sensible vieillard me prit la main, et me la serrant avec un profond attendrissement : O bon jeune homme! me dit-il, vous me donnez les premières consolations que j'aie reçues depuis six mois..... Mais je ne puis profiter de vos offres; il faut que je meure ici..... — Et pourquoi? craignez-vous la fatigue d'un voyage? — Non, j'aurois encore assez de vigueur pour fuir les ennemis de mon

(1) Ce langage ne paroît guère celui d'un jardinier; mais il faut observer que Topal parloit dans sa langue, et qu'Olivier, dans son récit à son traduisant ses discours en françai, n'en rend le sens et non les expressions. (*Note de l'éditeur*).

bienfaiteur. — Vous ne pouvez donc vous résoudre à quitter le canton qui vous a vu naître? — Tous mes amis ont disparu de cette terre : les hommes qui les ont chassés sont violens et cruels; ils parlent de liberté, mais ils agissent en tyrans : oh! sans doute, je quitterois sans peine des lieux que je ne reconnois plus!.... — Pourquoi donc y voulez vous rester? — Pour remplir un devoir sacré. — Quel devoir? — Ne m'interrogez plus, je ne pourrois vous répondre. Ces mots mirent le comble à ma curiosité, d'autant plus que, d'après l'attachement passionné de ce vieillard pour Vitikind, j'étois sûr que ce devoir mystérieux étoit relatif à son maître. Je n'essayai point de l'engager à me confier cet incompréhensible secret : ma première tentative m'avoit trop fait connoître que toutes mes prières à cet égard seroient inutiles; je tournai la conversation sur Célanire, dont je n'avois encore osé prononcer le nom. Je lui dis que je la connoissois aussi; et quand il sut que je venois de la quitter, il m'accabla de questions à son tour. Combien s'accrut mon intérêt pour ce respectable vieillard, en voyant la vive affection qu'il conservoit pour la fille de

son bienfaiteur! Je lui demandai s'il avoit eu avec elle quelque relation particulière. C'étoit moi, répondit-il, qu'elle chargeoit du soin de découvrir les infortunés du canton. Je l'ai mille fois conduite dans la chaumière du pauvre : oh! si vous aviez vu comme elle savoit secourir et consoler les malheureux! D'abord, elle pleuroit avec eux, et pleuroit encore quand elle avoit tari leurs larmes.... Elle venoit souvent dans ma cabane. Vous voyez comme l'intérieur en est joli ; c'est elle qui s'est plu à l'embellir : ces belles nattes de jonc, ces corbeilles d'un osier si fin, ces vases de libation, tous ces meubles enfin, sont des dons de Célanire. Elle a doté mes petites-filles ; c'est elle qui les a mariées..... et quand j'étois malade, elle m'apportoit des simples qu'elle avoit cueillis et préparés pour moi.... Elle avoit un petit jardin particulier à l'extrémité de celui de son père; là, chaque jour, je cultivois avec elle ses plantes et ses fleurs.... — Ici j'interrompis Topal, pour lui demander si ce jardin de Célanire n'étoit pas un enclos entouré d'une haute palissade, que j'avois remarqué en me promenant. C'est justement cela, me répondit-il. O mon cher Topal, repris-je,

conduisez-moi dans cette enceinte, je vous en conjure..... Puisqu'elle est fermée et qu'elle vous appartient, j'aimerois bien mieux m'y promener que dans le jardin de Vitikind, qui est devenu public. A ces mots, Topal secoua la tête, en me regardant tristement. Vous m'affligez, dit-il; c'est une vraie peine pour moi de vous refuser une chose qui paroît si simple; mais je ne puis vous conduire dans ce lieu..... et vous me causeriez un véritable chagrin si vous insistiez là-dessus. Quel étonnant mystère! m'écriai-je..... Écoutez, reprit Topal, je n'ai déja eu que trop de confiance en vous, car je n'aurois jamais dû vous laisser soupçonner qu'il y a des secrets que je dois garder; si vous disiez seulement le peu qui m'est échappé, vous me perdriez..... Quoi! Topal, lui dis-je, doutez-vous de ma discrétion?.... Non, répondit-il; mais du moins je dois l'éprouver avant de me livrer entièrement à vous. Cette réponse me donna l'espoir d'obtenir, avec un peu de temps, un secret que je brûlois de savoir. J'assurai Topal que je ne l'importunerois plus de questions, et je le quittai l'esprit et le cœur également remplis de tout ce que

je venois d'entendre. Je passai près d'un mois de la sorte, voyant tous les jours ce vieillard, lui apportant sans cesse tous les présens qui pouvoient lui être agréables. Il paroissoit touché de mes soins, de mes attentions; il étoit bien convaincu que j'avois pour Vitikind tous les sentimens d'un fils : cependant je ne faisois aucun progrès dans sa confiance ; et lorsque je hasardois une question, il me rappeloit ma promesse et refusoit positivement de me répondre. Enfin, ne pouvant plus supporter cette incertitude et l'excès de ma curiosité, je pris le parti d'essayer de surprendre le secret qu'on ne vouloit pas me confier. Ce que je désirois le plus, c'étoit de pouvoir pénétrer dans le jardin qui avoit appartenu à Célanire. Je savois que le vieillard y alloit tous les matins, à la pointe du jour ; lui seul en avoit la clef : cette précaution n'avoit rien de surprenant ; c'étoit une ancienne habitude du temps même de Célanire. Personne n'entroit dans ce jardin que Topal et sa jeune maîtresse. Je me rendis, au milieu de la nuit, auprès de cette haute palissade, dont mes yeux, tant de fois, avoient mesuré l'élévation. A côté de la porte étoit

un épais buisson de laurier ; je me cachai derrière, et là j'attendis Topal avec autant d'impatience que d'inquiétude. A peine une foible clarté commençoit à dissiper les ténèbres, que j'entendis le pas tardif et pesant du bon jardinier : mon trouble étoit extrême ; je me reprochois vivement d'avance celui que j'allois causer à ce vieillard.... Il s'avança lentement et ouvrit la porte : au moment même je me glissai derrière lui, et j'entrai avec lui dans le jardin. Il tressaillit en m'apercevant ; et, dans son effroi, il laissa tomber un vase plein de vin qu'il tenoit. O jeune homme, s'écria-t-il, quelle action faites-vous là !.... Sans doute elle est condamnable, lui dis-je ; mais, cruel Topal, vous refusez de me confier votre secret, apprenez les miens. J'ai sauvé la vie de Vitikind, et j'adore sa fille..... Je l'adore en vain ; elle ignore cet amour malheureux....., J'ai dû la fuir..... Je ne suis venu dans ce pays que parce qu'il fut le sien.... Je suis sûr que le mystère que vous me cachez regarde Célanire ou son père ; jugez s'il doit m'intéresser !.. Pendant ce temps, le vieillard immobile paroissoit frappé du plus profond étonnement ; comme il gardoit le silence, je

repris la parole : Je ne suis entré dans ce jardin, lui dis-je, que dans l'espoir de te fléchir ; ne crains point que j'y pénètre malgré toi : parles..... Si tu l'exiges, j'en vais sortir à l'instant même.... Est-il possible, dit enfin le vieillard, que vous soyez ce guerrier généreux qui sauva les jours de mon maître ? Tiens, répondis-je, en tirant de mon sein ma précieuse écharpe, la reconnois-tu cette écharpe, ouvrage de Célanire ?.. Oh ! c'en est assez, s'écria le vieillard, en versant des larmes de joie. Je sais qu'en effet cette écharpe fut donnée..... Je la reconnois ; j'ai vu ma jeune maîtresse y travailler ; j'ai vu Vitikind la recevoir de la main de sa fille..... Viens, poursuivit-il avec transport, viens, suis-moi ; je vais aussi te récompenser. En achevant ces mots, il m'entraîne ; le sentiment et la joie raniment ses forces. Nous traversâmes rapidement une allée couverte, au bout de laquelle il s'arrêta brusquement. Regarde, me dit-il, regarde cet arbre consacré par Célanire ! Alors je vis un sorbier d'une élévation prodigieuse, et couvert de ces belles grappes d'un pourpre brillant, qui font ressortir avec tant d'éclat la verdure foncée de son feuillage. Je m'en approche,

et je découvre, suspendues à l'une de ses branches, une chaîne d'or et une longue tresse de cheveux blonds..... O généreux jeune homme! s'écria le vieillard d'une voix entrecoupée, jette les yeux sur l'inscription.... Que devins-je, Isambard, en lisant, sur l'écorce de l'arbre, ces mots, tracés de la main de Célanire : AU LIBÉRATEUR DE MON PÈRE.... Je tombai sur mes genoux, en élevant les bras vers ce respectable monument de tendresse filiale et d'amour : mon cœur, pénétré d'admiration et de reconnoissance, étoit en même temps brisé de douleur. Le sentiment profond et déchirant d'une perte irréparable me ravissoit toute la douceur d'une découverte si touchante.... Cependant je ne pouvois m'arracher de cet arbre chéri, que je tenois étroitement embrassé : les craintes de Topal ne lui permettant pas de rester plus long-temps dans ce lieu, il fallut céder à ses instances et sortir avec lui. Nous rentrâmes dans sa maison, et là ce bon vieillard me donna l'explication de toute sa conduite. Il m'apprit que Célanire avoit consacré cet arbre aussitôt après le retour de son père, que l'on avoit cru tué ou fait prisonnier. Célanire, poursui-

vit-il, voulut, je ne sais pourquoi, que cette action fût ignorée. J'ai toujours soupçonné, ajouta le vieillard, qu'elle craignit peut-être qu'Albion n'en fût jaloux, car elle n'avoit jamais rien fait de semblable pour lui. Quoi qu'il en soit, elle me mit seul dans cette confidence : on venoit rarement dans son jardin particulier; mais, pour mieux assurer son secret, elle me le donna, et de ce moment, cessant tout-à-fait de s'y promener, et moi, de mon côté, ayant toujours le soin d'en emporter la clef, personne n'y vint plus, et ce petit enclos fut bientôt oublié. Ce fut la nuit, au clair de la lune, qu'elle consacra son arbre; c'étoit au commencement de l'été : seul je fus témoin de cette cérémonie religieuse. Après avoir, selon l'usage, invoqué à haute voix les dieux tutélaires des bois et des vergers, elle se tourna vers l'orient, et fit une prière secrète. Cette prière fut longue; la lune brilloit et donnoit sur son visage, et je remarquai qu'elle pleuroit..... Tout à coup le temps s'obscurcit; bientôt le tonnerre se fit entendre..... Célanire se rapprocha de moi; je lui présentai les vases qui contenoient des libations sacrées; elle répandit le lait et le vin au pied de l'arbre,

puis joignant les mains : O toi ! dit-elle, dont je ne connois que l'âme et la générosité, toi qui, sans doute, ignores jusqu'à l'existence de Célanire, magnanime guerrier, ma bouche ne t'exprimera jamais ce que je sens..... mais du moins elle te bénira chaque jour..... Par ta vertu, semblable aux dieux immortels, et, comme eux inconnu, tu seras l'objet de mon culte secret..... Puisses-tu jouir d'un sort prospère ! et si ton cœur sensible s'est donné, puissent tes vœux être entendus !.... Pendant ce discours, l'obscurité devint si grande, que je ne voyois plus Célanire qu'à la lueur des éclairs. Quand elle eut cessé de parler, elle grava l'inscription sur le tronc de l'arbre ; ensuite elle ôta la chaîne d'or qu'elle avoit à son cou, et la nouant à une de ses tresses de cheveux qu'elle coupa, elle attacha cette offrande à une branche de feuillage. Dans ce moment, l'orage redoublant et le tonnerre éclatant avec violence, le jardin parut tout en feu. Célanire, saisie d'effroi, se laissa tomber dans mes bras : O Topal, s'écria-t-elle, quels sinistres présages !.... C'étoit la fin de la tempête ; bientôt les nuages se dissipèrent, le ciel redevint se-

rein, et je conduisis Célanire jusqu'à la porte de la maison. Depuis ce jour, Célanire n'a jamais manqué de venir, chaque matin, au lever de l'aurore, arroser l'arbre sacré (*G*). Enfin, son père l'appelant en France, elle fut obligée de quitter sa patrie. Le jour même de son départ, nous allâmes au petit jardin, comme à l'ordinaire. Elle étoit attendrie, et je pleurois : après avoir fait les libations accoutumées, elle resta debout et immobile devant l'arbre, en le regardant fixement; et après un long silence : Adieu, Topal, me dit-elle; et ses larmes étouffèrent sa voix..... Mais tout à coup, se rapprochant de moi : Écoute, me dit-elle, je connois ton attachement et ta fidélité..... cet arbre m'est cher; il m'est douloureux de l'abandonner; jure-moi de ne quitter jamais ta chaumière, et de me suppléer chaque jour dans ce devoir religieux. J'en fis le serment (et chez nous un serment est inviolable et sacré). Je lui promis que je mourrois ici; que, jusqu'à mon dernier soupir, je cultiverois cet arbre; et que, lorsque je sentirois ma fin approcher, j'en détacherois son offrande que je renfermerois dans une cassette pour la lui faire remettre après ma mort. Elle

parut satisfaite ; elle m'embrassa et me força d'accepter une bourse pleine d'or.... Tels furent nos adieux..... Vous voyez à présent, continua le vieillard, pourquoi je crains d'être surpris dans ce jardin, et pourquoi j'y vais de si bonne heure. Je serois perdu, si l'on savoit que j'ai dérobé à la haine des ennemis de Vitikind un arbre consacré par sa fille..... Quand les révoltés s'emparèrent de ce lieu, j'avois, comme ancien serviteur de Vitikind, tout à craindre de leur fureur. Je pouvois fuir ; mais lié par mon serment, je restai ; j'ôtai de l'arbre consacré l'offrande de Célanire ; je la cachai dans la terre ; je couvris l'inscription avec un peu de mousse, et je me tins tranquille dans ma cabane. Les révoltés arrivèrent : heureusement pour moi, mes petits-fils vinrent avec eux ; ils m'obtinrent un traitement favorable : cependant on me demanda la clef du petit jardin, pour voir s'il ne contenoit pas quelque arbre consacré (comme je vous l'ai dit, on les abattit tous). On visita ce jardin ; on n'y vit rien de suspect : on me rendit ma clef ; et, depuis ce temps, personne n'a demandé à y entrer. Je fus effrayé en vous voyant la première fois,

parce que je portois, outre mon arrosoir un vase de libations, et qu'un habitant du pays auroit pu remarquer qu'on n'emploie ces vases que pour des arbres consacrés. Tu peux juger, Isambard, de l'impression que produisit sur mon cœur un tel récit.... Je ne cachai point à Topal que, n'ayant vu l'arbre de Célanire qu'un instant, j'avois un désir passionné de le revoir; et je le conjurai de me permettre de passer la nuit suivante dans le jardin et de m'y enfermer le soir même. Je lui proposai d'en sortir le lendemain matin, aussitôt qu'il viendroit me chercher, et j'ajoutai que jamais je ne renouvellerois cette prière. Topal fit d'abord quelques difficultés; mais enfin j'obtins son consentement. Trois heures après le coucher du soleil, je me rendis chez le vieillard, et il me conduisit dans le petit jardin, ainsi que nous en étions convenus; il m'y enferma, et emporta la clef. Nous touchions aux derniers jours de l'automne; le temps étoit frais, mais serein; le scintillement des étoiles, la clarté de la lune, le calme profond qui m'environnoit, le parfum des fleurs, la nuit, l'heure, le mystère, tout rappeloit à mon cœur un souvenir déli-

cieux et déchirant..... Les idées si chères que me retraçoit l'imagination n'agissoient que sur mes sens ; enivré, éperdu, je n'en étois que plus infortuné. Au milieu des plus douces et des plus vives sensations, un poids affreux oppressoit mon âme ; je ne retrouvois l'image du bonheur que pour mieux en sentir la perte ; et l'enchantement irrésistible des illusions qui m'entouroient ne servoit qu'à rendre plus amers et plus profonds les regrets d'un amour sans espérance. Le trouble inconcevable que j'éprouvois me causoit une telle distraction, que je fis deux ou trois fois le tour du jardin avant de rencontrer l'arbre consacré. Enfin je l'aperçus ; je m'arrêtai en tressaillant.... Je ne sais quelle idée confuse me faisoit craindre d'en approcher..... je pressentois vaguement tout ce que j'allois ressentir ; je me redoutois moi-même. Cependant je m'avançai avec un saisissement inexprimable ; j'entendois le bruit léger de la chaîne d'or suspendue aux branches, et doucement agitée par le vent. Ce foible son retentit jusqu'au fond de mon âme..... J'aperçus la longue tresse de cheveux..... je m'approchai ; je me mis à genoux sur un petit

siége de gazon qui se trouvoit au pied de l'arbre. Dans ce mouvement les cheveux, qui se balançoient mollement dans les airs, vinrent toucher mon visage.... O superstition de l'amour!.... Cet effet si simple du hasard fut un prodige pour moi; il me sembla qu'un pouvoir surnaturel animoit ces cheveux, et que la sympathie leur donnoit la vie et le sentiment..... Je les saisis avec un tel tremblement et une si violente palpitation de cœur, que j'étois près de m'évanouir : je les arrosai de larmes, et je restai long-temps dans cet état, privé de la faculté de penser, de réfléchir, avec une demi-connoissance, mais profondément pénétré, n'existant que pour aimer, et n'ayant conservé que deux idées distinctes, celle d'un amour insurmontable et d'une absence éternelle. Enfin, reprenant peu à peu ma raison et mes sens, je fixai sur l'arbre mes yeux inondés de pleurs. O Célanire! m'écriai-je, c'est ici, c'est la nuit, c'est à cette heure même que vous avez consacré cet arbre!... Cette chaîne d'or, détachée de votre sein, ces cheveux sont les vôtres; ce fut votre main qui suspendit ces précieuses offrandes..... Ici la piété filiale et la reconnois-

sance ouvrirent votre cœur à l'amour ;.... ici vous invoquiez le ciel pour moi ;.... ici vos pleurs ont coulé, je les faisois répandre ; vous m'appeliez en vain ; votre voix, vos vœux et vos regrets, se perdoient dans les airs..... et moi, que faisois-je alors ?..... O pensée qui confond mon imagination ! pensée insupportable ! Vous m'aimiez, et j'étois insensible pour vous !... ici vous n'étiez occupée que de moi, et j'ignorois votre existence, et mes désirs égarés se portoient vers un autre objet !... Ah ! sans doute, je n'aimai jamais avant de vous connoître !.... mais je profanois le nom de l'amour, je croyois parler son langage, et je ne vous avois jamais vue !... O ma Célanire ! malgré tout ce qui nous séparoit, malgré la haine et les sanglantes divisions de nos nations ennemies, le sort a voulu réunir deux cœurs formés l'un pour l'autre..... Il nous a rapprochés, nos âmes se reconnurent et se confondirent ensemble pour jamais, et ce fut en vain ! tu m'as banni, et j'ai pu t'obéir !..... Si du moins il m'étoit possible d'espérer que le temps et l'absence pussent te rendre le calme et la tranquillité !.... Mais toi qui consacras cet arbre, toi qui fus capable

d'un sentiment si exalté pour un objet inconnu, l'oublieras-tu cette nuit qui s'écoula si rapidement; cette nuit que tu peux te rappeler sans remords; cette nuit où ton amour obtint du mien tous les genres de sacrifices?.... Non, ce souvenir te poursuivra partout; je dois juger de toi par moi-même : non, tu te consumeras en regrets superflus.... Maintenant, à cette heure consacrée au repos, où es-tu?.... Ah! j'en suis trop certain, loin de goûter les charmes d'un paisible sommeil, tu veilles pour souffrir!.... je t'entends, tu me réponds!.... tu pleures, tu gémis, tu m'appelles sans espérance!:.... et ce trait mortel, enfoncé dans mon cœur, déchire aussi le tien!.... ce tourment que j'endure, ce supplice affreux que chaque instant accroît, tu l'eprouves aussi!..... Cette idée cruelle me frappa si vivement, qu'elle me plongea dans un véritable désespoir; je me levai, j'errai dans le jardin comme un insensé : ma tête s'échauffant de plus en plus, je me représentai Célanire mourante, me demandant en vain, se plaignant de ma funeste obéissance.... A cette horrible image se joignoit l'accablante réflexion de la distance qui nous

séparoit.... Je voulois retourner en France, je voulois partir sans délai, aussitôt que Topal viendroit ouvrir la porte. Dans d'autres instans, prenant les fantômes de mon imagination troublée pour des pressentimens certains : Il n'est plus temps, m'écriois-je ! oui, l'état où je suis, cette terreur surnaturelle que j'éprouve, m'annoncent le dernier des malheurs !..., Alors mes gémissemens étouffoient ma voix, j'enfantois mille projets sinistres.... et je passai dans cet affreux délire une partie de la nuit ; ensuite je tombai dans un profond accablement ; je vins m'asseoir au pied de l'arbre : là mes larmes recommencèrent à couler, mais sans violence ; abattu, épuisé, je n'avois plus la force de penser d'une manière distincte ; mon imagination éteinte ne m'offroit plus que des tableaux vagues et, pour ainsi dire, effacés ; l'attendrissement disposant mon âme à des impressions plus douces, la mélancolie vint par degrés la remplir tout entière. État plein de charmes pour les cœurs infortunés ! rêverie profonde, indéçise, où la douleur se confond avec mille sensations délicieuses, où l'on ignore si les larmes que l'on verse sont arrachées

par la tristesse ou par le sentiment!.....

Aussitôt que parut l'aurore, Topal vint me tirer de cette espèce de léthargie, et lorsqu'il eut rempli le devoir qu'il s'étoit imposé, nous sortimes ensemble. Le bon jardinier ne voulut jamais renouveler la permission de me laisser passer la nuit dans ce jardin; il me rappela que j'avois promis de ne plus faire cette demande, et il fut inexorable à cet égard. Ce vertueux vieillard, plein de bon sens et de droiture, étoit comme sont en général tous ceux de sa nation, d'une fidélité à toute épreuve dans ses engagemens, et, par une conséquence naturelle de ce caractère, il étoit inflexible dans ses refus. Il consentit à me mener les matins avec lui dans le petit jardin, mais seulement de temps en temps et jamais deux jours de suite. Dans ces promenades, mes désirs, qui varioient au gré d'une imagination et d'une passion également impétueuses, se portèrent tout à coup sur un objet qui fixa toutes mes idées; il me sembla que cette offrande si précieuse, ces cheveux de Célanire, m'appartenoient; ils m'avoient été consacrés et j'étois aimé! quels droits plus incontestables! Mais comment

décider Topal à me faire un tel don? J'avois bien pu lui confier le secret de mon cœur, je ne pouvois lui révéler celui de Célanire; il reconnoissoit en moi le libérateur de Vitikind, mais ses lumières naturelles (et il en avoit beaucoup) lui feroient sentir que la piété filiale avoit consacré les cheveux, et que l'amour seul pouvoit déterminer à les donner. Cependant j'essayai de l'amener à ce que je souhaitois avec tant d'ardeur, et je mis à cette tentative toute l'adresse dont j'étois capable. Je lui parlois sans cesse de Célanire; cet entretien lui plaisoit; je remarquai même qu'il me savoit gré de la passion que j'avois pour elle, et qu'il m'en aimoit davantage; cette disposition me parut d'un favorable augure, et après beaucoup de préparations je hasardai ma demande. Il m'écouta d'un air calme et sévère, et quand j'eus cessé de parler: Non, me dit-il, jamais: j'ai fait le serment de garder ces offrandes; j'ai risqué ma vie, et je l'expose tous les jours pour les conserver; je ne dois et je ne puis les rendre qu'à Célanire elle-même. Vous devez sentir, poursuivit-il, que je ferois une action doublement criminelle de les laisser prendre à celui

qui a pour Célanire un amour qu'elle ne peut partager, puisqu'elle a donné sa foi à un autre : ainsi ne m'en parlez plus, vous savez que ce dépôt religieux m'est plus cher que mon existence, et que rien dans l'univers ne pourroit me faire trahir l'engagement sacré que j'ai pris. Ce refus ferme et positif ne me laissa nulle espérance, mais je n'en conservai pas moins le désir ardent de devenir possesseur, à quelque prix que ce fût, d'une chose inestimable à mes yeux, et le seul bien auquel je pusse désormais prétendre. J'avois prévu la réponse de Topal, et cependant elle m'aigrit, me révolta; je trouvai sa rigidité injuste et barbare ; mais je dissimulai, et je ne m'occupai plus que des moyens de ravir ce qu'il me refusoit si impitoyablement. Après beaucoup de réflexions, je me décidai à escalader la palissade du petit jardin pendant la nuit; cette entreprise n'étoit pas sans difficultés et sans péril : mais j'avois la tête trop exaltée sur ce point pour que rien pût m'arrêter. Je me munis d'échelles de cordes, je me rendis à minuit à la porte du petit jardin, je jetai mes échelles, tout me réussit; je passai avec beaucoup plus de facilité que je ne l'avois

imaginé; je volai à l'arbre consacré, j'en détachai avec transport la tresse de cheveux. Dans ce premier moment, ce succès, cette conquête, me causèrent un mouvement de joie inexprimable; je revins sur-le-champ à la palissade, que j'escaladai tout aussi heureusement, et sans perdre de temps, je rentrai dans ma maison. Là, moins troublé, moins ému, tranquille possesseur de ce que j'avois si passionnément désiré, je fus étonné de la révolution subite qui se fit en moi; un sentiment pénible, une inquiétude vague, amortissoient toute ma joie : Topal me revenoit à l'esprit, je repoussois en vain l'importun souvenir de ce vieillard, il m'étoit impossible de m'en distraire. Que diroit-il, lorsqu'au lever du soleil il apercevroit cet arbre révéré, objet de tous ses soins, dépouillé de son plus précieux ornement? comment soutiendrois-je ses reproches, et surtout sa douleur? Prendrois-je le parti de m'y dérober, de fuir et d'abandonner l'asile si cher que j'avois choisi? Mais comment laisser ce malheureux vieillard accablé de chagrin!.....car je ne pouvois me dissimuler que sa superstition et sa fidélité à son serment exciteroient en lui le plus

violent désespoir. Quels droits devoient lui donner sur mon cœur son âge, sa vertu, la confiance qu'il m'avoit montrée, et son attachement pour Célanire!..... et cependant j'allois porter la désolation dans son âme, j'allois le forcer de maudire celui auquel l'arbre de Célanire étoit consacré!.....et Célanire elle-même, si elle connoissoit cette action, l'approuveroit-elle, pourroit-elle même l'excuser? Ces réflexions me pénétrèrent; je ne pouvois concevoir qu'elles ne se fussent pas présentées plus tôt à mon imagination, et bientôt elles fixèrent toutes mes incertitudes. Deux heures avant le jour je sortis, et je me rendis dans la cabane de Topal; je frappai doucement à sa porte, le bon vieillard dormoit encore; mais sa servante, reconnoissant ma voix, vint ouvrir : je pris la lampe qu'elle tenoit, et j'entrai dans la chambre de Topal, que je trouvai dans son lit. Surpris de me voir à une telle heure, il me faisoit mille questions à la fois; je m'approchai de lui, et mettant un genou en terre : O respectable vieillard! lui dis-je, les passions ne dérangent point le cours uniforme de ta vie innocente et paisible, les remords ne trou-

blent point ton sommeil..... tu dormois... et je veillois..... chaque soir ton cœur s'applaudit de l'emploi d'une journée consacrée à la vertu, et le mien se reproche une mauvaise action..... je viens la réparer. Tiens, poursuivis-je en lui présentant la tresse de cheveux; tiens, excuse la jeunesse, et pardonne à l'amour. A ces mots, la surprise et le saisissement rendirent le vieillard immobile; il regardoit fixement les cheveux, et ne répondit rien; mais j'aperçus quelques larmes qui couloient doucement sur ses joues; enfin, levant les yeux sur moi : Jeune insensé, me dit-il, connois toute l'étendue de ta faute! si j'eusse trouvé mon sorbier dépouillé, et par toi..... ce jour seroit le dernier de ma vie, et tout mon sang, versé de ma propre main au pied de l'arbre, eût été ma dernière libation. Ces paroles me glacèrent d'un tel effroi, qu'elles m'arrachèrent un cri lamentable. Topal attendri, me tendit les bras; je m'y précipitai en pleurant, et j'y reçus avec délices et mon pardon et les bénédictions de ce vieillard vénérable.

Olivier, dans cet endroit de son récit, s'arrêta, parce que le bruit causé par la

tempête qui s'élevoit en croissant toujours depuis quelques instans, permettoit à peine de s'entendre; le ciel étoit couvert de nuages d'un rouge foncé, qui, en se réfléchissant dans le lac, donnoit à ses eaux l'aspect affreux d'un fleuve de sang; cette onde, si tranquille une heure auparavant, étoit alors violemment agitée; elle mugissoit comme la mer; à ce bruit lugubre s'unissoient les sifflemens aigus d'un vent impétueux, et de longs éclats de tonnerre prolongés encore par les échos des rochers; de brillans éclairs, qui sillonnoient les cieux, répétés dans les eaux, offroient à chaque instant l'image de la foudre tombant dans le lac..... Mais un spectacle plus intéressant vint fixer toute l'attention de nos deux voyageurs, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Le Naufrage.

O the pleasure of descending with ease, innocence, and resignation!

Paméla, de RICHARDSON.

How bless'd is he who leads a country life
Unvex'd with anxious cares and void of strife!

DRIDEN.

LES deux frères d'armes, jetant les yeux sur la petite île qui étoit vis-à-vis d'eux, virent à travers les saules qui ombrageoient la chaumière, paroître tout à coup des femmes éplorées, suivies de plusieurs enfans qui poussoient des cris lamentables. Cette petite troupe s'approcha du rivage en regardant vers l'orient, et les chevaliers du Cygne connurent par leurs gestes qu'ils apercevoient de ce côté une barque près d'être submergée. En effet, Zemni accourut vers Olivier, lui dit qu'il y avoit, assez près du bord où ils étoient, un bateau chargé de deux hommes qui se trouvoient en danger de périr.

Comme les deux amis nageoient parfai-

tement bien, ils n'hésitèrent pas à voler au secours de ces infortunés. Ils se débarrassèrent promptement de leurs armes, de leurs cuirasses et de leurs boucliers, et suivirent Zemni, qui les conduisit à l'endroit d'où il venoit : là, les deux amis virent distinctement cette fragile nacelle luttant contre les flots, et contenant un vieillard qui paroissoit être un pêcheur, et un jeune homme de la figure la plus intéressante, et décoré des marques de la chevalerie. Olivier lui cria de jeter son armure dans le lac ; mais dans ce moment même un coup de vent renversa la barque ; et le chevalier inconnu et son conducteur, qui ne savoient nager ni l'un ni l'autre, alloient être engloutis, si les généreux amis ne se fussent précipités dans le lac avec une telle rapidité, qu'ils atteignirent presqu'au même instant les deux malheureux prêts à périr. Isambard saisit le vieillard, et le ramena promptement au bord. Olivier fut au secours du jeune homme, et eut beaucoup plus de peine ; parce que la pesanteur de son armure l'entraînoit, malgré ses efforts. Isambard, qui avoit remis le vieillard entre les mains des écuyers, voyant l'embarras d'Olivier, se jeta une seconde

fois dans le lac, et fut l'aider à sauver l'inconnu, qu'ils amenèrent enfin heureusement sur la rive. Dans ce moment, les cris redoublés qui partoient de la petite île firent retourner les deux amis, et ils virent les femmes et les enfans à genoux qui leur tendoient les bras, et sembloient les remercier avec l'expression de la plus touchante reconnoissance. Zemni leur dit qu'il les avoit vus dans cette attitude depuis l'instant où les chevaliers s'étoient précipités dans le lac. Le vieux batelier avoit repris sa connoissance en touchant à terre; mais le chevalier inconnu étoit encore évanoui. Enfin, au bout d'un demi-quart d'heure, il ouvrit les yeux, et bientôt il fut en état d'exprimer à ses libérateurs toute sa reconnoissance. Le vieux batelier leur avoit déjà témoigné la sienne. Les écuyers et Zemni détachent leurs valises, en tirent du linge et des habits, dont ils revêtirent le batelier et le jeune homme. Ensuite on s'assit sur l'herbe, en attendant que l'orage, qui commençoit à se calmer, fût tout-à-fait passé; et le chevalier inconnu prenant la parole : Seigneurs, dit-il, je bénirai à jamais un accident qui me fait jouir du bonheur de connoître deux che-

valiers aussi généreux, qu'ils sont célèbres par leurs exploits et leur fidèle amitié. La vie m'est odieuse depuis long-temps; mais elle me sera moins à charge en me rappelant que vous avez exposé la vôtre pour me la conserver. Je m'appelle GIAFFAR : je suis sujet d'un prince de la Germanie, l'aimable et vaillant GÉROLD, comte de Bavière; mes malheurs et un devoir sacré m'obligent à parcourir l'Europe, guidé par une foible espérance et par un sentiment qui remplit toute mon âme; je suis toujours errant; en passant dans ce lieu, j'ai voulu visiter cette petite île; j'y ai trouvé tout ce que la vertu et l'hospitalité peuvent offrir de plus intéressant. J'y suis arrivé hier, et je ne comptois en partir que demain. Ce matin, les deux fils de ce respectable vieillard m'ont proposé une promenade dans une forêt, à deux lieues d'ici : nous sommes partis tous ensemble dans deux bateaux; après une heure de promenade, je les ai laissés dans la forêt, et je suis revenu seul avec leur père. Comme nous approchions de l'île, l'orage nous a surpris..... Ici le batelier, interrompant Giaffar, conjura les trois chevaliers de venir passer la nuit dans sa

chaumière. Mes fils, poursuivit-il, vont sans doute bientôt arriver, ajoutez à vos bienfaits, seigneurs, celui de procurer à ma famille réunie le bonheur de recevoir nos libérateurs. Les chevaliers du Cygne y consentirent, et ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement de la manière dont s'exprimoit ce batelier. Comme ils lui firent beaucoup de questions, le vieillard reprenant la parole : Ma naissance, dit-il, est assortie à mon état; mais il est vrai que l'éducation et la fortune m'avoient mis dans une situation au-dessus de celle où je me trouve. Je suis né dans la fertile Aquitaine, d'une famille de cultivateurs qui fut la plus riche de cette contrée; mon père me fit faire des études, dont je profitai; car plus j'acquis de lumières, plus j'aimai l'état où le ciel m'avoit placé; et, pouvant en embrasser un autre, je m'y fixai par choix. A trente ans, possesseur de nombreux troupeaux et d'un vaste héritage, j'épousai la fille d'un laboureur, et je restai dans ma ferme; mais je donnai à mes deux fils l'éducation que j'avois reçue moi-même, et ils adoptèrent mes sentimens et ma manière de penser. Aussitôt qu'ils furent en âge d'être

établis, je les mariai, et nous restâmes tous ensemble sous le même toit. Au sein d'une famille vertueuse et chérie, je goûtois le bonheur le plus pur, lorsqu'une révolution funeste vint, sinon le détruire, du moins le troubler pour long-temps. Notre souverain, l'infortuné Hunaud, vaincu depuis par Charlemagne, et dépouillé de ses états, exerçoit un pouvoir arbitraire, dont on commençoit à se lasser (1). Il étoit despote par habitude, et non par caractère; il avoit des mœurs et des vertus, mais il manquoit de lumières, et il se laissoit gouverner. Changeant souvent de conseillers et de ministres, et toujours guidé par eux, il fit une infinité de démarches d'autant plus dangereuses, qu'elles n'avoient aucune liaison entre elles, et que souvent même elles étoient contradictoires. L'épuisement de ses finances lui donna l'idée de former de nombreuses assemblées de ses sujets, pour leur exposer ses besoins et leur offrir des réformes. Il proposoit des lois, mais il demandoit

(1) Hunaud, duc d'Aquitaine, fut en effet vaincu par Charlemagne : il perdit ses états, et périt misérablement, tué par ses propres sujets. (Voyez *Histoire de Charlemagne*, par M. Gaillard).

de l'argent. Un souverain législateur, véritable image de la divinité, qui se montre sur la terre pour éclairer les hommes, doit se présenter sous les traits augustes d'un bienfaiteur désintéressé: alors il est écouté, accueilli avec transport; tout se réforme à sa voix puissante, il a le droit sublime de rétablir l'ordre, la paix, de changer les mœurs; il commande la vertu, et il est obéi. Il n'en fut pas ainsi du malheureux Hunaud; on méconnut ses intentions, on dénatura ses motifs. Il offroit l'abandon de quelques-uns de ses droits, et bientôt on voulut les lui ravir tous, parce qu'on n'avoit attribué ses sacrifices qu'à la nécessité, et qu'on douta toujours de sa bonne foi. Des factions se formèrent; il en fut la victime..... Mais, avant cette époque sanglante, que les amis de la justice et de l'humanité déploreront à jamais, les bons citoyens (surtout dans le commencement de la révolution) se livrèrent à l'espérance de voir s'établir un meilleur gouvernement. Pour moi, dans ma retraite, je formois des vœux sincères pour le bonheur du peuple, de ma patrie et de mon souverain; mais, étranger aux affaires ainsi qu'aux factions, je n'étois

occupé que de ma famille, de mes enfans et de mes paisibles travaux. Je tolérai sans peine la diversité d'opinions; en même temps je témoignai une constante horreur pour l'intrigue, la perfidie et la cruauté; et cette impartialité, qui ne s'est jamais démentie, me valut la haine de tous les partis. Le temps des factions est celui de l'injustice et de la calomnie, je l'éprouvai; je prévis enfin les maux qui devoient accabler mon malheureux pays. Cependant l'infortuné Hunaud régnoit encore, quand je pris le parti de m'éloigner de ma patrie. Quelque temps après mon départ, on me proscrivit, et l'on confisqua tous mes biens. Alors je me retirai avec ma famille, qui m'avoit suivi, dans cette petite île, dont nous sommes les seuls habitans : là, dans le sein d'une douce union, loin des persécuteurs et des méchans, nous ne regrettons de la fortune dont on nous a dépouillés que le pouvoir de soulager les malheureux; et chaque jour nous affermit dans la pensée que l'amitié, la paix et la vertu, sont les seuls biens réels. Comme le vieillard finissoit ce récit, il aperçut un bateau sur le lac, dans lequel il reconnut ses deux fils; il leur fit signe d'aborder sur la rive

où il était; ils y vinrent aussitôt, et l'on peut juger de la joie et de l'attendrissement qu'ils éprouvèrent en apprenant le danger qu'avait couru leur père, et l'action bienfaisante des chevaliers du Cygne. Comme la tempête étoit entièrement dissipée, on ne songea plus qu'à passer le lac, pour se rendre dans l'île. On n'avoit de ce côté qu'un bateau qui ne pouvoit contenir que trois personnes; et les chevaliers voulurent que les deux jeunes gens emmenassent d'abord leur père. Nos chevaliers eurent le plaisir de le voir aborder dans l'île, où sa famille, qui l'attendoit sur la rive, le reçut avec les transports de joie les plus touchans. Les jeunes bateliers, revenant avec deux bateaux, passèrent ensuite les chevaliers : on envoya Zemni et les écuyers dans un lieu qu'on leur désigna, où Giaffar avoit laissé la veille ses écuyers et ses chevaux. Aussitôt que les chevaliers eurent débarqué, ils se trouvèrent au milieu de l'intéressante famille du vieillard. Les jeunes femmes exprimoient leur reconnoissance avec cette éloquente effusion que le cœur seul peut inspirer. Cinq enfans d'une beauté ravissante, et dont le plus âgé n'avoit que dix ans, entouroient les deux

amis ; les plus jeunes baisoient leurs mains ; les plus grands s'étoient jetés, en pleurant, dans leurs bras. L'un d'eux s'étoit élancé au cou d'Olivier, qu'il tenoit étroitement embrassé ; et le vieillard et ses deux fils, baignés de larmes, considéroient ce spectacle en levant les mains au ciel, et en comblant de bénédictions les généreux chevaliers. Quand ces premiers transports furent calmés, Giaffard proposa une promenade, qui fut acceptée. On parcourut la petite île, dans laquelle se trouvoient une prairie, un verger et un joli jardin ; la maison étoit petite, mais commode et propre, et l'intérieur en étoit arrangé avec une élégante simplicité. On servit le souper dans une salle tapissée de nattes de jonc, au milieu de laquelle étoit une grande table couverte d'excellens poissons, de laitage, de légumes et de fruits. Les chevaliers et toute la famille se mirent à table, à l'exception des deux enfans aînés qui servirent les convives. Giaffar se plaça entre Isambard et Olivier ; Giaffar inspiroit un vif intérêt à Olivier, et surtout parce qu'il paroissoit plongé dans une profonde mélancolie. Olivier avoit examiné, avec une curiosité qu'il avoit rare-

ment depuis ses malheurs, la devise de son bouclier, sur lequel on voyoit une plante étrangère qui s'élevoit sur le haut d'une montagne parmi les rochers; autour de cet emblème on lisoit ces mots : *La trouver ou mourir!* Olivier n'osa en demander l'explication, mais il fit plusieurs questions à Giaffar; il s'informa du lieu où il comptoit aller en quittant l'île. Je suis obligé, répondit Giaffar, de suspendre pendant quelque temps mes voyages, parce que les ordres de Gérold, mon souverain, m'appellent dans le duché de Clèves, où je resterai tant qu'il aura besoin de moi. Olivier et Isambard, qui avoient entendu parler confusément de cette entreprise, prièrent Giaffar de leur donner quelques détails à cet égard; et Giaffar s'empressant de les satisfaire : Vous savez, seigneurs, dit-il, que Gérold devoit épouser Béatrix, duchesse de Clèves : le père de cette princesse, avant de mourir, avoit arrangé ce mariage, qui ne fut d'abord formé que par la politique. Béatrix, seule héritière des états de son père, respecta ses dernières volontés, ratifia ce traité, et reçut Gérold à sa cour comme celui qui devoit être son époux. Ce prince ne l'avoit

jamais vue avant cette époque : il savoit qu'elle étoit la plus belle princesse de l'Europe ; mais il la trouva tellement au-dessus de sa réputation, qu'il prit pour elle une passion dont jusqu'alors on ne l'avoit jamais cru susceptible ; car il étoit malheureusement aussi célèbre par ses caprices et son inconstance en amour, que par sa valeur et les agrémens de son esprit et de sa figure. L'amour, qu'il n'avoit jamais traité sérieusement, se vengea cruellement de lui. Ce jeune prince, qui feignit si souvent des sentimens qu'il n'éprouvoit pas, trouva dans Béatrix autant de froideur que d'incrédulité sur sa passion. La duchesse, prévenue contre lui, l'écoutoit avec indifférence, et se contentoit de répondre qu'elle seroit fidèle à ses engagemens, s'il persistoit dans le désir de l'épouser ; mais elle ajouta que, craignant la légèreté naturelle dont il avoit donné tant de preuves, elle exigeoit qu'il s'éloignât d'elle pendant une année entière, et qu'au bout de ce temps s'il revenoit avec les mêmes sentimens, alors elle l'épouseroit sans délai. Gérold combattit vainement cette résolution, il fallut s'y soumettre : il partit, et voyagea pour se distraire. On dit que l'éloignement

et l'absence ne firent qu'augmenter sa passion; il envoyoit sans cesse des courriers dans le duché de Clèves; il ne parloit que de Béatrix, et ne parut occupé d'aucun autre objet: mais sur la fin de cette année d'épreuve, on le vit tout à coup plongé dans la plus profonde douleur, et il écrivit à la duchesse pour lui déclarer qu'il cessoit de prétendre à sa main, sans lui expliquer les raisons d'un changement si subit et si étrange. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que, quinze jours après, Gérold se rendit à la cour de Béatrix, fut se jeter à ses pieds, et implora son pardon avec toutes les démonstrations de la passion la plus sincère. Béatrix le reçut avec dédain, lui dit qu'il l'avoit dégagée lui-même, qu'elle étoit libre, et qu'elle renonçoit pour toujours à l'hymen. Quand Gérold eut perdu l'espoir de la fléchir, il se livra à toute l'impétuosité de son caractère; et, ne pouvant plaire à celle qu'il aimoit, il résolut de conquérir par la force l'objet qu'il ne pouvoit obtenir par la séduction : il retourna dans ses états, afin d'y rassembler des troupes. Pendant ce temps, les princes voisins de Béatrix, sachant que son mariage étoit

rompu, s'empressèrent de lui offrir des hommages et des vœux qui ne furent pas mieux écoutés que ceux de Gérold; la plupart de ces princes rebutés témoignèrent un vif ressentiment, et l'indifférente et fière Béatrix, dédaignant et écartant tous les amans, se vit bientôt entourée d'ennemis puissans et dangereux. Dans ces entrefaites, Gérold arriva avec une petite armée : son intention étoit d'assiéger la duchesse dans son château, mais les princes ses rivaux s'y opposèrent : il y eut plusieurs combats entre eux. Alors la duchesse écrivit à Gérold et aux principaux chefs pour demander une trêve de six mois, ne s'engageant point à prendre l'un d'eux pour époux au bout de ce temps, mais promettant d'y penser et de rendre à ce sujet une réponse positive. Cette lettre, qui donnoit quelque lueur d'espoir à ses amans, produisit l'effet qu'elle en attendoit : la trêve fut accordée, et chacun se retira; mais on sut bientôt que la duchesse faisoit augmenter les fortifications de son château, et qu'elle y recevoit beaucoup d'étrangers : alors se forma contre elle une ligue puissante dont Gérold est le chef. Il convint avec ses rivaux qu'au bout du

temps prescrit, on se rendroit avec des troupes réunies dans le duché de Clèves; qu'on sommeroit Béatrix de faire un choix parmi les princes et chevaliers confédérés; que, dans le cas de refus, on assiégeroit le château; et que, lorsque Béatrix seroit vaincue, on la forceroit à nommer un époux, mais en lui laissant toujours la liberté du choix. Tous les confédérés ont fait le serment de respecter ce choix, quel qu'il soit, et de s'y soumettre sans murmure. Gérold, distingué par tant de brillans avantages, se flatte que Béatrix, réduite à cette extrémité, ne balancera pas entre ses rivaux et lui. La trêve expire dans deux mois : appelé par mon prince, je dois me rendre à cette époque dans le duché de Clèves; j'y resterai tout le temps du siége, et ensuite je reprendrai mes voyages. Eh quoi! seigneur, dit Isambard, vous irez grossir le nombre des ennemis de cette illustre princesse? Je conviens, répondit Giaffar, que l'entreprise de Gérold est injuste; cependant il avoit reçu la foi de Béatrix, un moment d'erreur pouvoit-il la dégager d'une parole si solennellement donnée? Le procédé de Gérold fut sans doute offensant; mais la cause en est

ignorée; et ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais cessé d'adorer Béatrix, et l'aime éperdument; l'amour excuseroit à mes yeux de plus grands torts que les siens : d'ailleurs je connois sa générosité; je suis sûr que Béatrix, humiliée et vaincue, disposera souverainement de lui, et que Gérold mettra sa gloire à la laisser maîtresse absolue de son sort; il ne veut pas être rejeté, mais il est assez grand pour se sacrifier lui-même. Cet entretien se prolongea jusqu'à l'instant où l'on alloit se coucher : on conduisit les chevaliers du Cygne dans la petite chambre qu'on leur avoit préparée, et lorsqu'ils furent seuls, Isambard voyant son ami retomber dans son accablement ordinaire : Cher Olivier, lui dit-il, voilà une journée qui sans doute a suspendu le sentiment de tes maux; deux hommes nous doivent la vie, et deux hommes intéressans! Une famille vertueuse te bénit! tu as fait une bonne action. Moi! interrompit Olivier, une bonne action en exposant mes jours!..... Grand Dieu!..... crois-moi, quand nous nous jetâmes dans le lac, tu fus seul généreux, toi dont la vie est si pure!..... Olivier, reprit Isambard, la tienne est précieuse

encore, puisque tu peux en faire un emploi si bienfaisant, et que celle d'un ami s'y trouve attachée! Ton cœur n'a pu être insensible aux scènes touchantes dont nous avons été témoins; j'ai vu couler tes larmes..... — Oui, j'ai pleuré en embrassant cet étranger rendu à la vie, j'ai pleuré! je pensois à elle..... je me disois: si elle existoit, je m'enorgueillirois d'avoir bravé un tel danger, elle l'apprendroit.... et elle m'en eût aimé davantage!..... — Songe mon ami, songe au moment où nous sommes entrés dans cette île, où ces charmans enfans nous entouroient et nous prodiguoient leurs innocentes caresses. — Ah! que me rappelles-tu? si tu savois ce que je souffrois en serrant contre mon sein ce jeune enfant! le croirois-tu? la vue d'un enfant me perce le cœur! Je fus époux; si du moins il me restoit d'elle un tel gage! mais il ne survit d'elle que sa juste vengeance!.... le crime, le remords, le châtiment et le désespoir; voilà tout ce que l'amour m'a laissé!..... Isambard, l'attendrissement, les douces émotions sont faites pour ton âme, mais il n'en est plus pour ton malheureux ami: je suis dans cet état funeste où le poids d'une souffrance in-

supportable ne permet plus de se distraire un seul instant de soi-même. C'est le juste supplice des coupables de ne pouvoir se fuir, de ne pouvoir s'oublier un moment... : je rapporte tout à moi-même, et comparant tout à ma situation, les plus touchantes images de la vertu, de la paix et du bonheur ne m'offrent que des contrastes accablans; j'envie jusqu'au destin des hommes qui se trouvent les plus malheureux. Hélas! quelle infortune peut approcher de la mienne! Par exemple, cet étranger qui se plaint si amèrement de son sort, il a, dit-il, *une foible espérance*, et il gémit!..... Après avoir ainsi exhalé sa douleur, Olivier tomba dans une profonde et sombre rêverie, qui précédoit toujours d'une heure ou deux le moment où il devoit se mettre au lit : alors ses larmes s'arrêtoient tout à coup, une attente horrible faisoit succéder la terreur stupide aux bruyans éclats du désespoir; il paroissoit ne plus entendre, ne plus voir Isambard... Isambard, immobile comme lui, loin de s'accoutumer à un tel spectacle, en étoit chaque jour plus frappé et plus profondément attendri : il le regardoit en silence, il pleuroit, il invoquoit le ciel pour lui;

et c'est ainsi que se passoient toutes les soirées.

CHAPITRE XVI.

Le peuple.

La faveur populaire est un flux et reflux :
Toujours blâme excessif ou bien louange outrée ;
On n'en sauroit prévoir la cause et la durée.

DUFRÉNY.

Les chevaliers du Cygne, malgré les vives instances de leurs hôtes, ne voulurent pas prolonger leur séjour dans l'île ; Giaffar en partit avec eux, et les accompagna jusqu'au lieu où ils devoient trouver leurs écuyers et leurs chevaux : là, après avoir renouvelé les plus tendres protestations de reconnoissance et d'amitié, Giaffar les quitta, et les deux amis poursuivirent leur route. L'histoire de Béatrix avoit vivement intéressé Isambard ; il en reparla à Olivier ; et ce dernier, voyant qu'il éprouvoit un extrême désir d'aller offrir ses services à cette princesse, lui dit qu'il iroit volontiers avec lui. Cette proposition ravit Isambard, et il fut convenu qu'ils s'y rendroient avant

l'expiration de la trêve, et qu'ils dirigeroient leurs voyages en conséquence. A midi, nos chevaliers s'arrêtèrent dans une maison de paysan, qu'ils trouvèrent sur le grand chemin. Après y avoir fait un repas frugal et champêtre, ils allèrent dans un petit bois, où Olivier reprit ainsi la suite de son histoire.

J'en suis resté au sacrifice que je fis à Topal, de la tresse de cheveux que j'avois enlevée du petit jardin; de ce moment le bon vieillard me témoigna une affection et une confiance sans bornes; car, le jour même, il me donna une clef du jardin : je la reçus avec transport, me promettant bien d'aller passer toutes les nuits au pied de l'arbre consacré; et, en effet, chaque matin, Topal, en venant l'arroser, m'y trouvoit encore. Un jour que, suivant ma coutume, je rentrois chez moi au lever de l'aurore, pour prendre quelques heures de repos, je fus étrangement surpris de voir ma maison investie par une troupe de gens armés : aussitôt qu'on m'aperçut, on s'écria : *Le voilà! le voilà!* et en même temps l'on vint à moi. J'étois seul et sans armes, je n'avois nul moyen de défense : on me saisit, on me

charge de chaînes, et l'on m'entraîne loin de ma demeure. Le tumulte étoit si grand, qu'il me fut impossible de me faire entendre et de savoir pourquoi l'on me traitoit ainsi. On me conduisit dans une vaste enceinte remplie de peuple, et là nous nous arrêtâmes, et je compris que ce lieu étoit le tribunal public où se rendoit la justice: j'aperçus sur une estrade très-élevée un vieillard assis, d'un aspect farouche et sévère, qui imposa silence à la bruyante assemblée, et me fit approcher. Étranger, me dit-il, quel est votre pays, quel est votre nom? Par quel droit m'interrogez-vous? repris-je. — Comme magistrat et chef de ce canton, répondit-il, et comme votre juge. — Dans ce cas, je dois vous déclarer la vérité, répondis-je: mon nom est Olivier, la France est ma patrie. A ces mots, une clameur universelle s'éleva: *C'est un espion*, s'écrioit-on de toutes parts; *c'est un agent de Charlemagne et de Vitikind.* Le magistrat fit cesser cette rumeur, en frappant trois fois dans ses mains; et se tournant vers moi: Étranger, me dit-il, tu viens toi-même de prononcer ta propre condamnation; un Français caché dans ces lieux doit su-

bir la mort, et la justice populaire et nationale t'y condamne par ma voix. Comme il achevoit de prononcer ces paroles, tous les spectateurs agitèrent leurs armes en les frappant à grands coups, et en mêlant à ce bruit belliqueux des cris aigus et redoublés, car c'est ainsi que ce peuple sauvage exprime son approbation et sa joie (*H*). Plus surpris d'une telle férocité que de la sentence même, je restai un instant immobile, ensuite je demandai la parole: je l'obtins; et m'adressant à la multitude qui m'environnoit: Eh quoi! dis-je, vous prétendez aimer la liberté, vous combattez pour elle, et vous violez les droits les plus sacrés de la justice et de l'hospitalité! vous traitez un homme qui vous est suspect, comme s'il étoit convaincu d'un crime! vous arrêtez, vous chargez de fers un étranger sur une simple délation, et sur des soupçons vagues vous le condamnez à la mort! que feroient de plus les despotes et les tyrans? Vous pensez que les troubles et les factions autorisent de tels excès! ainsi donc, selon vous, le péril et la crainte justifient tous les crimes! ainsi donc, pour secouer le frein des lois, il suffira parmi vous de supposer des com-

plots imaginaires, ou d'éprouver des terreurs sans fondement! Eh! de quel usage seront donc les plus précieuses des vertus, la sainte humanité, la générosité, la clémence, si l'on y renonce dans les temps orageux, puisqu'elles ne peuvent briller avec éclat qu'au milieu des dangers et dans les vicissitudes des succès et des revers? J'allois continuer ce discours; car j'avois encore beaucoup de choses à dire, lorsque je remarquai dans l'assemblée un mouvement extraordinaire, et dont je n'étois point l'objet; tous les regards se tournèrent du côté de la porte d'entrée, et bientôt je vis la multitude se presser, s'ouvrir et donner passage à une jeune personne qui s'avançoit avec précipitation: en jetant les yeux sur elle, je la reconnus à l'instant; c'étoit la belle Ordalie; elle alla se jeter aux pieds du vieillard, en s'écriant: O mon père! quand je me suis retrouvée dans vos bras, vous avez béni le généreux inconnu qui avoit sauvé l'honneur et les jours de votre fille; hé bien, le voilà; cet étranger est mon libérateur: je réponds de lui, poursuivit-elle, en s'adressant au peuple; je sais que, malheureux dans son pays, il n'est venu chercher ici que la so-

litude et l'obscurité : il est innocent, il est vertueux; je demande qu'on lui rende la liberté, et c'est n'implorer pour lui que la justice. A ces mots, le vieillard se levant : Peuple! dit-il, si vous l'approuvez, j'adopte sous cet étranger. *Oui, oui*, s'écria-t-on unanimement. Au même instant on s'empresse autour de moi, on délie mes chaînes, on m'enlève, et l'on me porte en triomphe hors de l'enceinte au bruit de mille acclamations et d'applaudissemens universels; on me conduisit ainsi jusque dans ma maison. Quand la foule se fut retirée, je vis tout à coup entrer Topal dans ma chambre, qui se jeta à mon cou en pleurant, et m'apprit que c'étoit lui qui avoit instruit Ordalie du danger où j'étois : il savoit qu'elle étoit revenue la veille de sa maison de campagne; et quoiqu'il ignorât mon aventure avec elle, il s'étoit flatté de l'intéresser au sort d'un étranger si cruellement opprimé : aussitôt qu'il m'eut dépeint, elle ne douta pas que cet étranger ne fût son libérateur, et elle se rendit sans délai au tribunal. Elle étoit adorée de son père, qui avoit tout pouvoir sur ce peuple, qu'il gouvernoit despotiquement : ainsi Topal fut ras-

suré sur moi dès qu'il la vit décidée à faire la démarche qu'il sollicitoit. Elle est venue dans ma chaumière, poursuivit Topal, m'annoncer elle-même votre délivrance; mais en même temps elle m'a chargé de vous engager à quitter des lieux où règnent le trouble et la défiance, et dans lesquels vous ne pourriez séjourner davantage sans vous exposer à de nouveaux périls. D'après cet avertissement, il fallut bien me déterminer à chercher un autre asile; et, ne voulant pas différer un départ nécessaire, je retournai le soir, pour la dernière fois, dans le petit jardin. Au point du jour, Topal vint y recevoir mes adieux : ce vertueux vieillard étoit si ému, qu'il lui fut impossible de proférer une seule parole; mais il s'approcha de l'arbre consacré, il en coupa une petite branche, et me la présenta; je la reçus avec attendrissement : j'embrassai le bon vieillard, il me tint long-temps serré contre sa poitrine; enfin je m'arrachai de ses bras, je sortis précipitamment du jardin; j'allai retrouver mon écuyer, nous montâmes à cheval et nous partîmes à l'instant même. En traversant la grande place, j'y vis les funestes apprêts d'une exécution sanguinaire qu'on

y devoit faire dans la matinée : on élevoit un bûcher, et déjà le peuple, avide de cet affreux spectacle, accouroit de tous les côtés pour en être le témoin. Mon écuyer m'apprit que les malheureuses victimes qu'on alloit immoler étoient une femme et son fils, âgé de dix-sept ans : il ajouta que ces infortunés, accusés d'avoir conspiré, s'étoient sauvés; que, depuis leur fuite, on avoit prononcé contre eux la sentence de proscription, et qu'enfin ils étoient retombés entre les mains de leurs persécuteurs; qu'on les amenoit, et qu'ils alloient subir le jugement qui les condamnoit à mort. Comme mon écuyer achevoit ce triste détail, nous nous trouvâmes aux portes de la ville; en les passant, le bon Topal s'offrit à ma pensée, et je soupirai en songeant que je le laissois au milieu d'un peuple égaré, auquel d'ambitieux chefs avoient persuadé que le règne de la liberté ne peut s'établir que par l'intolérance et la terreur; que l'indulgence et l'humanité sont des foiblesses, et que l'implacable vengeance, l'ingratitude et l'impiété, sont des vertus républicaines (*I*). Nous prîmes le chemin qui devoit nous conduire le plus promptement

hors de ce canton : nous avions déjà fait quatre lieues lorsque nous aperçûmes une petite troupe qui venoit à nous, et nous distinguâmes bientôt une douzaine de gens armés et à cheval, qui conduisoient une femme et un jeune homme, qui l'un et l'autre étoient chargés de fers : il ne me fut pas difficile de deviner que c'étoient là les malheureuses victimes qu'on alloit livrer à la mort. Je m'approchai de cette escorte, et j'interrogeai un des conducteurs, qui me répondit brusquement que l'on conduisoit ces deux conspirateurs au supplice. Conspirateurs ! m'écriai-je, un enfant de dix-sept ans !... Hélas ! seigneur, reprit le jeune homme, ma mère n'est pas plus coupable que moi ; tout son crime est d'avoir nourri et élevé la fille de Vitikind.... Qu'entends-je ! m'écriai-je : ô jeune homme, rassurez-vous, votre mère ne périra pas !..... A ces mots, je m'adressai aux conducteurs, en leur ordonnant de rendre au moment même la liberté à leurs prisonniers ; ne voyant que deux hommes contre douze, ils ne me répondirent que par des menaces : alors je m'élançai sur eux, et, secondé vaillamment par mon écuyer, j'en renversai plusieurs, et les autres, saisis d'é-

pouvante, poussèrent leurs chevaux en avant. Le jeune captif, qui étoit à cheval, se trouvant débarrassé de son guide, s'approcha de moi; je déliai ses chaînes et je lui donnai une épée : dans ce moment, la troupe, qui s'étoit ralliée, se retourna et vint fondre sur nous; le jeune homme fit des prodiges de valeur, il tua trois de nos adversaires, qui s'étoient à la fois jetés sur lui; mon écuyer et moi nous en terrassâmes cinq, le reste prit la fuite. Aussitôt que le combat fut fini, le jeune homme courut se jeter dans les bras de sa mère, qu'on avoit déposée et attachée au pied d'un arbre; ensuite la mère et le fils vinrent se jeter à mes genoux; je les embrassai avec autant de joie que d'attendrissement, et sur-le-champ je les fis monter sur un des chevaux de nos ennemis vaincus, et nous partîmes sans différer. Nous marchâmes avec toute la vitesse possible jusqu'à l'approche de la nuit, où nous nous trouvâmes hors du canton des rebelles : alors, n'ayant plus rien à craindre, nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie, où nous fûmes obligés de rester plusieurs jours, car mon écuyer étoit assez grièvement blessé. Le jeune homme (qui

est ce même Zemni, maintenant mon page) me conta que sa mère, attachée à sa patrie, et riche des bienfaits de Célanire, n'avoit pas voulu la suivre en France; que, lorsque les rebelles s'étoient emparés du canton, elle en avoit d'abord été oubliée dans la paisible retraite qu'elle habitoit; que, peu de temps après, elle fut avertie qu'on alloit l'arrêter; qu'elle prit le parti de se cacher au lieu de fuir, mais que l'on découvrit enfin son asile, comme je l'ai déjà dit. Je trouvois un charme inexprimable dans l'entretien de Zemni; ce jeune homme, d'une figure si aimable, joint à beaucoup d'esprit naturel une extrême sensibilité, le courage le plus brillant et une ingénuité pleine de grâces : sa mère et lui me contoient mille détails intéressans de l'enfance de Célanire, et je ne me lassois pas de les leur faire répéter. Zemni me témoigna le désir qu'il avoit de s'attacher à moi; je le partageois, et nous convînmes qu'il conduiroit sa mère en France, auprès de Célanire, qu'il instruiroit de son aventure, et qu'ensuite il reviendroit me retrouver pour ne plus me quitter, dans un lieu que je lui désignai. En effet, tout s'exécuta de la sorte : je donnai à Zemni et à sa

mère l'argent qui leur étoit nécessaire pour leur route; ils partirent aussitôt, et moi je me rendis dans le nouvel asile que je m'étois choisi, emportant la douce idée que Célanire me sauroit gré d'avoir sauvé les jours de sa nourrice et de l'intéressant Zemni, et que sous deux mois je recevrois de ses nouvelles par ce jeune homme. Olivier termina là son récit, et le reprit le lendemain, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XVII.

Une lettre.

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
Phèdre, de RACINE.

Nos chevaliers, le jour suivant, ayant pris des provisions avec eux, dînèrent dans un pré voisin d'une vaste forêt; ils s'assirent sur l'herbe au bord d'un ruisseau, et après le dîner, Olivier reprenant sa narration : Quelques jours après le départ de Zemni, dit-il, j'arrivai dans le lieu où je voulois

m'établir ; là j'attendis le retour de Zemni avec une impatience que chaque instant semblait accroître ; je comptois les jours, les momens ; je ne pouvois ni m'occuper ni me distraire d'une idée qui me dominoit entièrement. Je passai de la sorte deux mortels mois, et Zemni ne revenoit point ; alors le tourment de l'inquiétude se joignit aux agitations de l'impatience ; j'allois tous les matins sur le chemin par lequel devoit arriver Zemni ; quoique nous fussions au milieu de l'hiver, j'y restois jusqu'à la nuit, et chaque soir j'en revenois désespéré. Ne pouvant plus supporter un tel état, j'étois presque décidé à partir moi-même pour la France, et à m'y rendre secrètement ; lorsqu'un matin je vis tout à coup entrer Zemni dans ma chambre. Mon premier mouvement fut de m'élancer vers lui ; cependant, craignant de trahir mon secret, j'eus la force de me contenir, et, d'un ton assez tranquille, de lui demander des nouvelles de sa mère. Seigneur, me répondit Zemni avec un air de tristesse qui me frappa, je l'ai laissée avec Célanire, qui m'a chargé de vous remettre cette lettre. En prononçant ces paroles, il tire une lettre de sa poche, me la donne

et sort à l'instant : je restai pétrifié ; je tenois dans mes mains une lettre de Célanire, et cependant une terreur invincible, un pressentiment secret m'empêchoient de l'ouvrir ! cet écrit devoit fixer mon sort, je le sentois, j'en étois certain. Célanire, qui m'avoit expressément défendu de lui écrire, n'avoit pas fait une telle démarche sans une cause extraordinaire et nouvelle : mille idées sinistres s'offroient à mon imagination et me glaçoient le sang.... Enfin, sortant de la stupeur où la surprise et le saisissement m'avoient plongé, je romps le sceau fatal, j'ouvre la lettre en frémissant..... La voilà, cette lettre, poursuivit Olivier en la tirant d'un portefeuille ; lisez-la, mon cher Isambard, et jugez de l'impression qu'elle dut produire sur mon cœur. A ces mots, Isambard prit des mains d'Olivier la lettre de Célanire, et lut ce qui suit :

« C'en est fait, Olivier, je touche au « moment où s'évanouissent toutes les « vaines frayeurs qu'inspire la prudence « humaine ; je n'ai plus rien à ménager, je « n'ai plus rien à craindre, je me meurs !... « l'état où je suis me rend à moi-même ; « prête à quitter la vie, je reprends ma

« liberté, et je veux te consacrer les der-
« niers instans de mon existence. Hâte-
« toi, reviens, Célanire te rappelle, elle
« est mourante; oh! reviens, qu'elle puisse
« expirer sur ton sein!..... Ne gémis point
« sur mon sort; je n'aurois pas vécu pour
« toi, et je mourrai dans tes bras!.... mes
« yeux se fixeront encore sur les tiens, ta
« main pressera la mienne!... Je pourrai
« te répéter encore que je t'aime, j'oserai
« même alors le déclarer publiquement...
« alors plus de respect humain, plus de
« craintes frivoles, plus d'odieux mystères!
« La liberté sur la terre proscrite et fugi-
« tive, trouve au moins un refuge sur le
« bord de la tombe..... Débarrassée des
« chaînes pesantes de la vie, je pourrai donc
« avouer cet inconcevable sentiment qui
« remplit toute mon âme! Je ne serai plus
« forcée de cacher ton amour, qui faisoit
« tout mon orgueil! Je dirai : Olivier étoit
« mon amant, je l'adorois, il n'aimoit que
« moi!..... Oh! si je pouvois emporter le
« titre glorieux de ton épouse!..... oui,
« c'est dans l'instant où les vastes champs
« de l'éternité s'ouvriront pour moi, que
« je dois promettre solennellement au Créa-
« teur de t'aimer toujours! oui, c'est alors,

« c'est ainsi que cette âme immortelle, qui « fut formée pour toi, doit prendre un tel « engagement. Viens donc, ô mon Olivier! « viens recevoir ce serment sacré! ne dif- « fère pas, songe que les jours de Célanire « sont comptés.....et que jusqu'à ton retour « elle en passera toutes les heures à t'in- « voquer, te désirer et t'attendre! »

A peine Isambard avoit-il fini la lecture de cette lettre, qu'il entendit des cris perçans qui partoient de la forêt; aussitôt les deux amis se levèrent, ils appelèrent leurs écuyers, ils remontèrent à cheval et entrèrent dans la forêt. Nous verrons dans le chapitre suivant ce qu'ils y trouvèrent.

CHAPITRE XVIII.

Minuit.

. . . . . e ciò che in te si vede,
E cio che non si vede, o parli, o pensi,
O vadi, o miri, o pianga, o rida, o canti,
Tutto é menzogna.

Pastor fido, de GUARINI.

. . . . The sound that tells what hour it is
Are clamorous groans that strike upon my hear

SHAKESPEARE.

LES chevaliers du Cygne dirigèrent leur course du côté d'où partoient les cris, qui continuoient toujours, et qui paroissoient être ceux d'une femme; bientôt ils aperçurent de loin plusieurs hommes autour d'un arbre; mais, à leur approche, ces hommes s'enfuirent et se perdirent dans l'épaisseur du bois, et les chevaliers virent alors une femme que ces brigands avoient attachée à l'arbre qu'ils venoient de quitter. Olivier et son ami descendoient précipitamment de cheval pour aller délivrer cette infortunée; mais à peine Olivier eut-il jeté les yeux sur le visage de cette femme,

qu'il recula en frémissant. Isambard, s'écria-t-il, secourez-la. En disant ces paroles, Olivier s'éloigne brusquement, ordonne aux écuyers de rester avec Isambard, s'élance sur son cheval, et, suivi du seul Zemni, il disparoît à l'instant même. Cette action ne pouvoit surprendre Isambard, puisqu'il venoit lui-même de reconnoître Armoflède : c'étoit elle en effet. Isambard s'approcha, lui délia les mains, et d'un air et d'un ton respectueux, mais très-froid, lui offrit ses services, et lui demanda ses ordres. Armoflède, malgré la joie que lui causoit sa délivrance, n'étoit pas encore remise du trouble affreux où l'avoit jetée la vue inopinée d'Olivier. Elle fut un instant sans répondre; mais bientôt, reprenant toute son audace naturelle, elle pria Isambard de la conduire dans une hôtellerie où elle avoit passé la nuit précédente, et dont elle lui indiqua le chemin. Tandis qu'elle parloit, Isambard, qui la regardoit fixement, ne pouvoit s'empêcher d'être fâché qu'une figure si remplie de grâces cachât une âme qu'on lui avoit dépeinte si artificieuse et si noire. Le désordre de son habillement ajoutoit encore à ses charmes; ses longs cheveux, plus

A ces mots, Isambard, vivement attendri, baisa avec transport la main qu'il tenoit.... O mon cher Isambard! reprit Armoflède d'une voix étouffée et tremblante, si vous pouviez lire dans mon cœur!.... Ces paroles achevèrent d'enivrer Isambard. Armoflède le voit éperdu; elle laisse tomber sa tête sur son épaule, et elle se trouve dans ses bras.... Dans ce moment, on entendit sonner minuit (*K*)..... Isambard frémit; et se relevant brusquement, d'un air égaré: O son funèbre! s'écria-t-il, ô malheureux!.... Il n'achève pas, mais il court se précipiter dans un fauteuil à l'autre extrémité de la chambre, en mettant ses deux mains sur son visage. Armoflède, pétrifiée d'étonnement, garde quelque temps le silence; ensuite elle le questionne, elle le rappelle, mais en vain; le charme étoit détruit. Isambard, rendu à lui-même, ne l'écoutoit plus; l'amitié fidèle offroit à son imagination le spectacle horrible des tourmens d'Olivier. Hélas! se disoit-il en lui-même, dans ce moment affreux mon malheureux ami me regrette..... et j'étois aux pieds de la dangereuse sirène qu'il croit l'auteur de son supplice!.... Cette réflexion fit couler ses larmes. Armoflède,

qui le considéroit avec une surprise que chaque instant augmentoit, n'osoit plus lui parler; mais elle s'agitoit, se plaignoit, et tâchoit, par ses gémissemens, de ramener sur elle l'attention d'Isambard; tous ses efforts furent inutiles. Isambard, absorbé dans une douloureuse rêverie, se croyoit au chevet du lit d'Olivier, et rien ne put le distraire de cette funeste image. La nuit entière se passa de la sorte. Enfin, Isambard, qui comptoit toutes les heures, aperçut les premiers rayons du jour : alors il crut voir le spectre s'évanouir dans les airs; il vit Olivier délivré, et il respira. Il se leva, et, paroissant sortir d'un songe pénible, il se rapprocha d'Armoflède avec embarras, et, d'un air contraint, balbutia quelques mots entrecoupés. Armoflède, dominée par le dépit et par la plus violente colère, alloit éclater, lorsqu'on entendit frapper à la porte à coups précipités; ce qui parut très-extraordinaire d'aussi bonne heure. Armoflède avoit compté pouvoir sortir de la chambre avant qu'on fût levé dans l'auberge, et elle défendit à Isambard de répondre. Cependant les coups redoublant avec une extrême violence, on enfonce la porte; et au même instant un

homme armé s'élance dans la chambre, et on reconnoît Adalgise qui s'écrie : Vous périrez, couple parjure !..... Armoflède pousse un cri perçant, et, au grand étonnement d'Isambard, elle saute légèrement du lit, court vers le cabinet, y entre, et en ferme la porte sur elle. Isambard, qui avoit pris ses armes, se place devant la porte pour défendre ce passage contre Adalgise, qui, bouillant de fureur, met l'épée à la main. Isambard veut entrer en explication ; mais Adalgise, sans l'écouter, se précipite sur lui, et le combat commence. Isambard ne se battoit qu'à regret il sentoit qu'en effet les plus fortes apparences étoient contre lui ; d'ailleurs, il savoit qu'Adalgise étoit blessé ; et, plaignant ce malheureux prince, il ne songeoit qu'à parer les coups, et il évitoit d'en porter. Il y avoit plus d'un quart d'heure que ce combat duroit, quand Isambard entendit plusieurs personnes qui accouroient au bruit ; et bientôt il vit paroître l'hôte, qui fit de vains efforts pour les séparer. L'hôte comprit, par le discours d'Adalgise, le motif de sa fureur, et lui cria plusieurs fois qu'il étoit dans l'erreur, que le chevalier du Cygne *n'étoit*

pas coupable, et que ce *n'étoit pas lui qu'il falloit accuser*. Au milieu de ce tumulte, tout à coup on vit entrer un chevalier, qui se jeta entre les deux combattans (qu'on juge de la joie d'Isambard!): c'étoit Olivier. L'impétueux Adalgise s'échappe, et s'élance encore sur son adversaire; mais, dans ce moment, la blessure qu'il avoit reçue la veille se rouvre; on voit couler son sang, et il tombe évanoui dans les bras d'Olivier, qui le porte sur le lit, et ensuite sort de la chambre avec son ami qu'il emmène. Isambard, avant de quitter l'auberge, voulut interroger l'hôte; il le prit à part, et lui demanda ce qu'il avoit prétendu dire, en assurant Adalgise qu'il *étoit dans l'erreur*. L'hôte parut embarrassé; mais Isambard vainquit ses scrupules en lui donnant quelque argent. Alors il découvrit le plus surprenant stratagème; il conta que le cabinet voisin de la chambre d'Isambard, et qui se trouvoit au-dessus d'un grenier, étoit écroulé depuis plus de huit jours; qu'Armoflède avoit couché la surveille dans cette même chambre que venoit d'occuper Isambard, et qu'elle avoit remarqué ce cabinet; qu'en revenant dans l'hôtellerie, elle avoit en-

gagé l'hôte à loger *le chevalier aux armes blanches* (qu'elle attendoit) dans cette chambre ; qu'en même temps, ayant fait mettre un lit brisé dans le cabinet, elle s'y étoit établie, en prenant la précaution de fermer la porte de son côté, et de faire dresser contre le mur quelques planches, qui, jetées par elle, devoient produire le bruit qu'Isambard avoit entendu. L'hôte termina ce récit, en priant Isambard de lui bien garder le secret ; car il avoit, disoit-il, promis à la jeune dame de ne jamais le révéler. Cette découverte excita la gaieté d'Isambard, et en même temps le confondit. Il ne concevoit pas qu'on pût pousser aussi loin l'imprudence, l'artifice et l'imposture ; et en effet, dans le siècle où il vivoit, un tel caractère n'étoit pas commun. Isambard bénit le ciel et l'amitié qui l'avoient préservé des piéges de cette femme, aussi méprisable que séduisante et dangereuse : il fut retrouver Olivier, et tous les deux quittèrent aussitôt l'hôtellerie.

CHAPITRE XIX.

Le retour.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître!
Veuve du Malabar, de M. Lemierre.

Les chevaliers du Cygne reprirent la route du duché de Clèves; et, durant le chemin, Olivier apprit à Isambard qu'après la rencontre d'Armoflède dans la forêt, il avoit regagné la grande route, et étoit arrivé à la ville où ils avoient couché; que là, imaginant qu'Isambard y conduiroit Armoflède et y passeroit la nuit, il s'y étoit arrêté, mais n'avoit pas voulu loger dans la meilleure hôtellerie, pensant bien qu'Armoflède choisiroit celle-là; qu'il s'étoit enfermé dans un mauvais cabaret où il avoit passé la plus affreuse de toutes les nuits, et qu'une demi-heure après la naissance du jour, il s'étoit rendu à l'hôtellerie. Après ce détail, Olivier ne fit aucune question à Isambard sur son combat avec Adalgise, dans la crainte d'entendre parler d'Armoflède; et Isam-

bard, qui pénétra facilement sa pensée, garda un profond silence sur toute cette aventure. A dix heures, les chevaliers s'arrêtèrent dans un petit bois : là, Olivier, cédant aux désirs de son ami, reprit de la sorte la suite de son histoire. Nous en sommes restés à la lettre de Célanire, que me remit Zemni. Tu l'as lue, cette lettre si énergique et si touchante ; tu peux avoir quelque idée de l'état où je fus après cette lecture..... Aussitôt, sans perdre un seul instant, j'appelle mon écuyer, je demande mes chevaux, et je pars sans différer. Zemni étoit à côté de moi, et je n'osois le questionner; je redoutois ses réponses, et je craignois de trahir aussi un désespoir dont chaque réflexion accroissoit la violence. Cependant je crus devoir lui dire que Célanire m'avoit chargé de commissions secrètes pour quelques amis qu'elle avoit en Saxe; que j'avois des choses importantes à lui dire de leur part, et que tel étoit le motif de mon voyage. Hélas! seigneur, reprit Zemni en soupirant, hâtons-nous donc, car..... Il n'acheva pas, il baissa tristement la tête, et je vis couler ses larmes. Je frémis....ce peu de mots mettoit le comble à mes craintes mortelles; et ne

pouvant ouvrir mon cœur, je poussai mon cheval en avant, afin de m'éloigner de Zemni, dont il m'étoit impossible de soutenir la vue. Après quatorze heures de marche, la lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter. Je m'enfermai dans une chambre; et là, sans témoins, je m'abandonnai à tout l'excès de ma douleur. Je repris cette lettre funeste et touchante, je la relus à genoux en versant des torrens de larmes. O toi! m'écriai-je, toi dont l'existence m'est plus précieuse, dont le bonheur m'est plus cher que ton amour même, tu m'appelles, et je suis forcé de m'arrêter!..... Tu m'appelles, et, sur le chemin qui conduit vers toi, je suis condamné à rester immobile ici pendant quelques heures!.... Ces heures d'une mortelle longueur, ces heures perdues vont s'écouler sans me rapprocher de toi!.....Cette idée me désespéroit; je comptois tous les momens: tantôt je marchois à grands pas dans la chambre; tantôt je sortois pour m'informer de l'heure; et, trouvant tout le monde couché, je rentrois, je me jetois sur une chaise, je relisois sa lettre, je la baignois de pleurs; mais au milieu de ces horribles anxiétés et de

ces inquiétudes déchirantes, jamais je n'arrêtai mon imagination sur l'idée du danger où étoit sa vie ; cette affreuse pensée étoit, pour ainsi dire, concentrée au fond de mon cœur; j'en sentois le poids insupportable, dans tous les instans; mais je la repoussois avec une sorte de superstition que je ne puis définir; je n'osois m'articuler à moi-même ces mots terribles : *Elle n'est plus ; peut-être elle mourra !*..... J'aurois cru prononcer un blasphème, et confirmer mon malheur. Je versois des larmes de sang; j'avois le tremblement et le battement de cœur inégal et convulsif du désespoir ; et je me répétois qu'elle s'abusoit sur son état..... On s'exagère souvent de légers chagrins; mais, dans des maux extrêmes, on cherche à se tromper; et c'étoit surtout ce sentiment si naturel qui me rendoit la présence de Zemni si pénible. Non-seulement son air si profondément affligé me perçoit l'âme, mais il m'inspiroit encore une sorte de colère que je pouvois à peine contenir. Je voulois me faire illusion, et tout ce qui la détruisoit m'irritoit et m'étoit odieux. C'est ainsi que je passai tout le temps de ce cruel voyage, que je fis avec une inconcevable rapidité.

A mesure que j'approchois des lieux qu'habitoit Célanire, je sentois s'accroître mon impatience et mes inquiétudes; je désirois et je craignois également d'arriver, et cette contrariété de sentimens me jetoit dans un trouble et dans une perplexité inexprimables. Nous arrivâmes au commencement de la nuit. Ne voulant point paroître avant d'avoir fait prévenir l'empereur, je descendis dans une auberge, et j'envoyai Zemni au palais; je m'enfermai en l'attendant, et je restai jusqu'à son retour dans un état impossible à décrire..... Enfin, au bout d'une heure, j'entendis sa voix au bas de l'escalier, et ce son de voix, qui me parut ferme et naturel, suffit pour me rassurer, ou du moins pour ranimer toutes mes espérances. Je m'élance vers la porte, je me trouve sur l'escalier, j'aperçois Zemni qui me crie : *Elle vit, et elle est beaucoup mieux!*.... A ces mots, pénétré d'attendrissement, éperdu de joie, je tressaille, je chancelle, et je tombe sans connoissance sur la rampe de l'escalier. Zemni me prend dans ses bras, et m'emporte dans ma chambre. Je repris bientôt mes sens, et mon premier soin fut de tâcher d'éloigner les soupçons qu'une telle foiblesse

devoit donner à Zemni; mais il m'interrompit, en me disant : Je ne veux point pénétrer vos secrets; mais qui pourroit les mieux cacher que celui qui vous doit la vie, la liberté et le sort le plus doux?... Il prononça ces paroles avec la sensibilité la plus touchante et la plus vraie ; et, depuis ce jour, sans lui ouvrir entièrement mon cœur, je cessai de me contraindre avec lui; jamais je ne lui ai fait de confidences, jamais il ne m'a fait de questions, mais je ne cherchai plus à lui dissimuler mes sentimens, et j'ai trouvé constamment en lui autant de fidélité que de réserve et de discrétion. Il m'apprit que Célanire l'avoit chargé de me dire qu'elle me verroit le lendemain, sur le soir, chez Armoflède. Ce rendez-vous me surprit; mais Zemni m'apprit que Célanire étoit intimement liée avec Armoflède: il ne put d'ailleurs me faire aucun autre détail. Comme tu n'étois pas à la cour dans ce moment, j'allai chercher Lancelot, que je priai d'instruire l'empereur de mon arrivée. Ce prince ne m'avoit prescrit qu'un voyage de quelques mois ; je me flattai qu'il ne désapprouveroit pas mon retour : en effet, Lancelot revint promptement me

dire de sa part, qu'il me recevroit le lendemain matin, et me reverroit avec plaisir. Lancelot me mit au fait des nouvelles de la cour; il me conta qu'on ne parloit que de la passion d'Éginard pour Emma, et qu'on assuroit que la princesse, guérie des sentimens qu'elle avoit montrés pour moi, partageoit enfin ceux d'Éginard. Ici j'interrompis Lancelot, pour lui protester que jamais Emma n'avoit songé à moi; mais je ne le persuadai nullement, et reprenant son discours : Tout le monde sait, dit-il, que vous avez sacrifié la fortune et l'ambition à la charmante Armoflède; elle-même n'en fait pas un mystère, et je connois plusieurs personnes auxquelles elle en a fait l'aveu. Vous concevez, poursuivit-il, que cette découverte n'a pas diminué l'ancienne inimitié qui régnoit entre elle et la princesse Emma : aussi cette dernière est-elle très-refroidie pour la fille de Vitikind, qu'elle aimoit tant, et uniquement à cause de sa nouvelle liaison avec Armoflède. Mais, repris-je, comment s'est formée cette liaison? D'une manière fort simple, répondit Lancelot; Armoflède connoissoit votre attachement pour Vitikind, et, touchée de l'amitié que ce grand homme a

pour vous, elle a cru faire une chose qui vous seroit agréable en rendant les plus tendres soins à sa fille, tombée dans une maladie de langueur qui a fait craindre pour sa vie. Armoflède a déclaré ingénument le motif qui la portoit à rechercher Célanire; elle l'a même dit à Vitikind, et bientôt, connoissant mieux l'intéressante et belle Célanire, elle l'a aimée pour elle-même. Ce récit me causa une extrême surprise, mêlée d'une inquiétude vague et pénible. Il étoit évident qu'Armoflède, en prévenant, en recherchant Célanire avec tant de suite et de soins, avoit obtenu d'elle la confidence de tous nos secrets. Je voyois bien, à la vérité, que ces secrets n'avoient pas été trahis, et que même Armoflède prenoit les précautions les mieux combinées pour les cacher; mais je trouvois dans cette conduite un excès de générosité qui, malgré moi, m'étoit suspect. Armoflède avoit eu mes premiers hommages; brouillé avec elle par sa légèreté, ensuite rapproché d'elle par ses artifices, elle m'avoit vu prêt à renouer l'engagement de notre première jeunesse, lorsque tout à coup je m'étois éloigné d'elle sans retour : je n'avois remarqué en elle ni dé-

pit, ni aigreur, ni colère; ainsi je ne pouvois attribuer un tel calme qu'à l'indifférence ou à la dissimulation. Si elle ne m'avoit jamais aimé, les objets de mon attachement ne pouvoient avoir de droits sur son cœur; et si elle me regrettoit, si mon changement l'affligeoit, que devois-je penser de la tendresse qu'elle témoignoit à sa rivale? Ces réflexions jetèrent dans mon esprit tous les soupçons, tous les tourmens d'une défiance qui n'étoit que trop fondée, et corrompirent la joie que j'éprouvois de me retrouver près de Célanire, d'être rappelé par elle, et de ne plus craindre pour ses jours; car Lancelot m'avoit confirmé le rapport de Zemni, en m'assurant qu'on n'avoit plus d'inquiétude sur sa vie. Je passai une partie de la nuit à relire sa lettre; cette lettre, qui m'avoit fait verser tant de larmes, ne contenoit pas un mot qui ne dût alors augmenter mon bonheur : Célanire m'aimoit plus que jamais, elle ne pouvoit vivre sans moi, elle étoit décidée à me tout sacrifier, à tout braver, tout risquer sur moi !.... Mais devois-je abuser de cet ascendant suprême que l'amour me donnoit sur elle?... Sans doute elle alloit mettre sa destinée entre

mes mains : je devois donc m'oublier moi-même, ne voir qu'elle, et lui donner tous les conseils de la raison et de la prudente amitié. Je m'arrêtai à cette résolution, et je me promis surtout de l'engager à ne prendre un parti décisif qu'après une mûre et longue réflexion.

Le lendemain matin, je me rendis chez l'empereur, qui me reçut avec une bonté qui confondit plus d'un courtisan, car la cause de mon départ et une absence de six mois avoient fait présumer ma disgrâce certaine et sans retour. L'empereur me parla d'un tournoi dont il vouloit donner le spectacle à l'illustre Egbert, ce roi fugitif qu'il avoit si généreusement accueilli dans sa cour, et qui se disposoit à partir pour l'Angleterre. L'empereur ajouta qu'il comptoit que je me mettrois sur la liste des combattans, désirant, dit-il, que ce jour de fête en fût un de succès et de gloire pour tous ses amis. Enfin, après m'avoir traité avec cette aménité pleine de grâce et de franchise qui le rend le plus aimable de tous les princes, il me congédia : j'allai m'enfermer chez moi; et là, seul avec la lettre de Célanire, n'ayant qu'un désir et qu'une pensée, j'at-

tendis l'heure du rendez-vous, et aussitôt que la nuit fut tombée je me rendis chez Armoflède. On me fit monter un escalier dérobé, qui me conduisit à une petite porte que mon guide ouvrit; j'entrai, et je me trouvai dans un cabinet où l'on me pria d'attendre seul un instant. J'étois si tremblant et si troublé, que je fus obligé de me jeter dans un fauteuil, car je ne pouvois me soutenir. Au bout de quelques minutes, j'entendis marcher, et je distinguai le bruit léger d'une robe de femme; je me levai en tressaillant, et je vis paroître Armoflède; elle s'avança vers moi d'un air ouvert et attendri, et me prenant la main, elle me considéra un moment en silence avec l'expression de la plus vive sensibilité. Malheureux Olivier, dit-elle, comme on voit sur vos traits l'empreinte de la souffrance! mais, hélas! poursuivit-elle, en essuyant quelques larmes qui mouilloient ses paupières, vous allez voir un tableau plus frappant encore des ravages cruels causés par la douleur; à peine pourrez-vous reconnoître votre intéressante amie.... Où est-elle? interrompis-je, daignez me conduire à ses pieds..... Venez, mon cher Olivier, reprit Armoflède, venez; vous

allez la voir. En disant ces paroles, elle me guide, je la suis; et, après avoir traversé plusieurs pièces; elle s'arrêta devant une porte entr'ouverte. Entrez dans cette chambre, me dit-elle; dans une heure je reviendrai vous chercher. A ces mots, Armoflède me quitta; je pousse la porte, et j'aperçois, au bout de cette vaste chambre, Célanire couchée sur un canapé : l'entrevoir et me trouver à ses genoux ne fut pour moi qu'une même chose. Mais, ô ciel! quel fut mon saisissement, lorsqu'en jetant les yeux sur cette figure adorée, je ne retrouvai plus en elle que l'ombre de Célanire! Une maigreur excessive, une pâleur effrayante, sans défigurer ses traits, donnoient à sa physionomie la plus touchante expression de souffrance et et de mélancolie; elle n'avoit plus l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, mais le sentiment qui animoit son visage y conservoit le caractère sublime de sa beauté : sans la connoître, il eût suffi de jeter les yeux sur elle pour être certain que les peines de l'âme causoient seules sa langueur et son abattement. Je la regardois avec un sentiment inexprimable, mêlé de pitié, de tendresse, de remords et de

reconnoissance; elle m'examinoit aussi avec attendrissement; et rompant le silence la première: O mon Olivier, me dit-elle, combien nous avons souffert!..... Je ne sais quelle fut ma réponse; je me ressouviens de ces premières paroles qu'elle prononça, car j'avois été privé si long-temps du bonheur de l'entendre, que le son de cette voix chérie me frappa tellement, qu'il grava dans ma mémoire ces premiers mots que j'entendis articuler; mais mon émotion étoit si violente, j'avois si peu ma tête, qu'il ne m'est pas resté la moindre idée de notre entretien pendant la première demi-heure que nous passâmes ensemble. Quand ce trouble extrême fut un peu calmé, je lui fis part de mes résolutions, et je lui déclarai que je revenois avec les sentimens de résignation et de soumission qu'elle m'avoit vus en la quittant; que non-seulement je n'exigeois d'elle aucun sacrifice, mais que, si elle vouloit m'en faire, je la conjurois de ne rien précipiter, et de ne prendre un parti qu'après une longue délibération. Il n'est plus temps, Olivier! me répondit-elle, il n'est plus temps!..... je n'aurois même pu profiter d'un tel conseil le jour où nous

nous séparâmes : je m'abusois alors ; après avoir livré mon cœur tout entier, après avoir reçu tes sermens, j'osai me croire encore quelques vertus étrangères à l'amour ; j'osai croire que la piété filiale, l'amour de la patrie, l'honneur et mes promesses, l'emportoient enfin sur une passion coupable : près de toi, dans tes bras, c'est ainsi que je pensois ; ton amour et ton estime me sembloient des garans certains de ma vertu, ta présence m'élevoit au dessus de moi-même. En me quittant, tu m'as ravi cette illusion de ma tendresse, je descendis en frémissant au fond de mon cœur, je n'y trouvai que toi.... la vie me devint odieuse, insupportable, j'en vis sans effroi le terme prochain, la mort m'affranchissoit d'un engagement abhorré que je respectois encore. Mais un événement inattendu fixa bientôt ma destinée. Un écuyer d'Albion vint apprendre à mon père le détails de ce combat dans lequel Albion dut la vie à la vaillance du plus généreux des chevaliers français ; ton nom ne fut pas prononcé, mais mon père, dans cet inconnu qui se disoit l'ami de Vitikind, reconnut facilement son libérateur, et mon cœur ne

pouvoit s'y méprendre. L'écuyer d'Albion ajouta que son maître avoit reçu, dans ce combat, des blessures dangereuses qu'il avoit négligées d'abord, et qui, s'étant rouvertes, donnoient les plus grandes inquiétudes sur sa vie; que ce mal, s'il n'étoit pas mortel, seroit au moins très-long, et qu'ainsi l'arrivée d'Albion en France seroit excessivement retardée : mon père, en me contant ces détails, me parut beaucoup moins occupé de l'état d'Albion que de reconnoissance pour le généreux Olivier, et quelques mots qui lui échappèrent me firent connoître clairement que les sentimens secrets de son cœur s'accordoient avec les miens. Ce fut alors que tous mes scrupules s'évanouirent, ou, pour mieux dire, que je me décidai à les sacrifier. Il me sembloit que mon amant, en sauvant les jours de son rival, m'avoit dégagé de ce lien affreux que la mort auroit rompu sans sa générosité ; du moins je pensai que cette action sublime justifieroit toute ma foiblesse. D'ailleurs je me croyois mourante, et je ne repoussois point cette idée, qui achevoit de me donner à mes yeux le droit de te rappeler. Cependant, quoique déterminée au fond

de l'âme, j'étois encore combattue et surtout embarrassée sur le choix des moyens que je devois employer pour faire une telle démarche, lorsque Zemni et sa mère arrivèrent ici. Je ne dépeindrai point ce que j'éprouvai en écoutant le récit qu'ils me firent ; le jour même j'écrivis la lettre dont je chargeai Zemni..... Il partit..... et bientôt l'espoir de te revoir me rendit à la vie. Enfin, Olivier, après tout ce que j'ai souffert, après tout ce que vous avez fait pour moi, vous n'avez plus le droit de me parler encore le froid langage de la raison ; vous savez assez que Célanire est à vous, qu'elle ne peut être qu'à vous..... Hélas! en me donnant à toi, je ne te promets pas le bonheur : en est-il pour qui trahit ses devoirs?..... En prononçant ces paroles, elle ne put retenir ses larmes. Pour moi, frappé seulement d'une décision qui combloit tous mes vœux, et débarrassé du rôle pénible que je m'étois imposé, je montrai, sans contrainte, l'excès de ma reconnoissance et de ma joie. Alors elle me déclara qu'elle étoit déterminée à m'épouser, aussitôt que ses forces lui permettroient de marcher et de sortir : elle me chargea de chercher un prêtre qui

consentît à nous unir en secret dans le lieu que je choisirois. Elle me fit donner ma parole de ne mettre qui que ce fût au monde dans notre confidence, me promettant la même discrétion de son côté. L'amitié d'Armoflède, ajouta-t-elle, a su m'arracher le secret de mon cœur ; mais je lui ai dissimulé mes desseins : elle pense qu'il est impossible que je puisse rompre mon premier engagement : je la laisserai dans cette erreur. Le don funeste de ma main causeroit votre perte, si cet important mystère se découvroit ; je dois donc mettre tous mes soins à le cacher. Comme elle achevoit ces mots, nous entendîmes du bruit ; c'étoit Armoflède, qui entra au même instant et vint s'asseoir sur le canapé de Célanire. Sa présence, si importune pour moi, surtout dans ce moment, me causa une humeur qu'il me fut impossible de réprimer ; Armoflède fit seule presque tous les frais de la conversation : au bout d'une demi-heure, Célanire me congédia ; j'attendois ce moment avec impatience, car, n'étant plus tête à tête avec elle, j'éprouvois un besoin extrême de me trouver seul, afin de penser, sans distraction, à tout ce que je venois

d'entendre. Avant d'avoir vu Célanire, je ne doutois pas qu'en effet elle ne fût déterminée à rompre ses engagemens avec Albion; mais je n'avois pas prévu une décision aussi ferme, et bien moins encore la résolution de me donner sa main sans délai. J'avois pu être généreux quand je n'avois qu'une espérance éloignée, quand je ne croyois pas possible que Célanire pût consentir à unir son sort au mien avant deux ou trois ans; mais l'idée qu'elle seroit à moi dans quelques jours bouleversoit absolument ma raison et anéantissoit tous mes principes. Je n'avois plus ni prévoyance, ni inquiétude, ni remords; je ne pouvois que me répéter: *Elle est à moi!...* Je trouvai facilement un prêtre qui consentit à me marier en secret. Comme il avoit entendu parler de mes prétendus engagemens avec Armoflède, il imagina qu'elle étoit la personne que je devois épouser: je ne le dissuadai point de cette idée; mais je le prévins que cette personne, ne voulant pas même être connue de lui, seroit cachée sous un voile pendant la cérémonie. Il n'opposa nulle difficulté à tout ce que je proposai, et me promit le plus inviolable secret. Il ne

s'agissoit plus que de trouver un lieu où Célanire pût se rendre facilement, et dans lequel il fût impossible d'être surpris. Je me rappelai qu'il y avoit un souterrain fameux près de la maison de campagne de Vitikind, et qui même communiquoit à une partie de son jardin. La tradition nous apprend que ce souterrain servoit jadis de retraite et d'asile à de pieux personnages persécutés pour la religion ; que plusieurs même y sont enterrés. Au fond de cette vaste caverne, remplie de tombes révérées, est une chapelle antique où l'on célèbre encore la messe, une fois l'an, en mémoire des saints qui l'ont habitée. Après avoir consulté Célanire, je me décidai pour ce lieu, car il étoit impossible qu'un mariage secret pût se faire à la cour : ainsi, il fallut me soumettre à voir mon bonheur différé d'un mois, Célanire ne pouvant quitter la cour que sur la fin du printemps.

En attendant ce jour si passionnément désiré, je goûtois le plaisir de voir la santé de Célanire se rétablir d'une manière si rapide, qu'elle fut en état de paroître au tournoi dont l'empereur vouloit donner le spectacle au prince Egbert. Célanire,

qui jouissoit à la cour des honneurs que l'on rendoit aux princesses, fut placée dans leur tente, afin d'y distribuer avec elles les prix destinés aux vainqueurs. Tu étois à cette fameuse fête, qui fut même l'époque de ta disgrâce, par l'intérêt innocent peut-être, mais trop tendre, que la reine Hermengarde montra pour toi. On prétend qu'on l'entendit dire, en te donnant l'un des prix : *Soyez aussi fidèle que vaillant.* Je recueillis les discours de la calomnie et de la haine ; je vis l'empereur s'inquiéter et s'émouvoir ; je te conseillai de prévenir l'éclat fâcheux d'un exil : nous trouvâmes les moyens de motiver d'une manière simple un départ précipité, et tu partis une heure après les jeux. Tu sais qu'après avoir vaincu Ogier-le-Danois, Angilbert et Rotbold, je fus défié par Éginard, qui vint me soutenir que sa dame surpassoit la mienne en vertu et en beauté : je lui répondis que ce défi si commun étoit surtout déplacé de lui à moi, puisque j'ignorois le nom de sa dame, et qu'il ne connoissoit pas la mienne. D'ailleurs, ajoutai-je, en ne pouvant aimer que celle que je sers, j'honore toutes les personnes de son sexe

et n'en veux offenser aucune : mais je soutiens, Éginard, que vous n'êtes capable ni de la passion, ni de la constance dont j'ai donné des preuves. Cette réponse fut très-applaudie : tous les yeux se tournèrent sur Armoflède, et se portèrent ensuite sur la princesse Emma, qui ne put dissimuler son embarras et son dépit. Éginard étoit furieux, et combattit avec un extrême emportement : je lui donnai un coup de lance qui fit cabrer son cheval et le renversa sur l'arène ; mais au moment même il se releva avec ses armes, et, comme il en avoit le droit, il me demanda le combat à pied. Dans cet instant l'empereur fit donner le signal de la clôture des jeux, et il fallut se retirer. Éginard, outré, s'approcha de moi, et me dit tout bas : Il faut céder à l'autorité, mais ce combat m'étoit dû, et je vous le demande pour demain, à la pointe du jour, sans témoins et dans le bois de cyprès. J'acceptai ce rendez-vous, et je le quittai pour aller recevoir des mains de sa dame un bracelet d'or, qu'Emma, pâle et tremblante, donna au vainqueur d'Éginard avec autant de colère que de chagrin.

Olivier, dans cet endroit de son récit,

fut interrompu par les écuyers qui apportèrent des corbeilles de fruits et quelques rafraîchissemens qui firent le dîner des deux voyageurs. Après ce frugal repas, Olivier reprit son récit, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

Un monarque sans préjugés.

Dieu ! que la politique avilit la couronne !
Que la probité simple honoreroit le trône !
Siége de Calais, de Du Belloy.

A force de bienfaits il sut changer les cœurs,
Et, les rendant heureux, il les rendit meilleurs.
Idoménée, de Lemierre.

Tu partis après le tournoi, mais la fête dura encore plus de trois heures, et fut terminée par un repas splendide, après lequel le prince-Egbert prit congé de l'empereur. Ce dernier lui fit présent d'une superbe épée : Prince, lui dit-il, puisse cette épée vous servir utilement contre vos ennemis ! mais, malgré la gloire attachée au succès des armes, soyez assez grand pour préférer toujours la paix à la guerre. Vous allez trouver, dans vos propres états, tous

les germes funestes des discordes civiles : opposez aux factieux, le courage, la justice et la clémence ; telle est la véritable politique. Vous fûtes offensé, persécuté : si l'on vous croit dissimulé et vindicatif, vous êtes perdu sans retour : ce sont les vains artifices, la mauvaise foi, l'orgueil et la frivole ambition de régner despotiquement, qui perdent les souverains. Pour vous, prince, vous êtes trop éclairé pour ne pas sentir qu'il n'existe de roi légitime que celui qui ne commande qu'au nom sacré de la loi ; qu'il n'y a ni habileté, ni grandeur, ni sûreté à conduire de stupides esclaves ; et que, parmi tous les hommes avilis de la nation dégradée qui se soumet au joug honteux de la tyrannie, l'être le plus méprisable est celui qui s'enorgueillit de gouverner un tel peuple. Ce discours parut faire une profonde impression sur le jeune prince ; et, en effet, jusqu'ici il a montré toutes les vertus qu'on devoit attendre d'un disciple de Charlemagne (*K*). Ce soir même, l'empereur, qui avoit été très-frappé de la conduite de la reine Hermengarde, et de l'intelligence qu'il supposoit entre elle et toi, voulut me questionner à cet égard, et m'ordonna

de le suivre dans son appartement. Je lui p ci, comme nous en étions convenus, et je parvins, sinon à détruire, du moins à calmer ses craintes. Ce prince, si communicatif avec ceux qu'il aime, m'ouvrit son cœur sur tous ses chagrins domestiques, et me confia qu'il s'étoit aperçu de la passion d'Angilbert pour la princesse Berthe, et de celle d'Éginard pour Emma. Ensuite il m'interrogea sur la Saxe, sur les dispositions et les forces des rebelles, et surtout sur le caractère d'Iliska, leur chef, le père d'Ordalie, qui m'avoit fait arrêter et condamner à la mort. Je lui dis que cet homme gouvernoit en despote, que, sans talens, sans aucun des dons extérieurs qui paroissoient faits pour séduire, il avoit pris un suprême ascendant sur la multitude; mais qu'il en abusoit avec autant d'insolence que de cruauté; qu'il adoptoit toutes les odieuses maximes des tyrans, et surtout celle qui prescrit de *régner par la terreur*; règne en effet absolu, mais qui ne peut être long (*L*). Croiriez-vous, reprit l'empereur, qu'on a osé me conseiller de mettre à prix la tête de cet homme sanguinaire? Je sais que l'exemple donné par plusieurs gouverne-

mens paroît autoriser un tel avis ; mais rien à mes yeux ne peut consacrer une lâcheté. La main d'un souverain, dispensatrice des grâces, n'est pas destinée à offrir des prix à la vertu lorsqu'elle promet une récompense au crime ; et quiconque invite au meurtre n'est lui-même qu'un vil assassin. L'empereur me parla ensuite de l'entreprise qu'il méditoit contre les révoltés saxons, et dont il devoit confier l'exécution au comte Théderic (*M*) ; et il termina cet entretien en me donnant le brevet d'une place briguée depuis longtemps par tout ce qu'il y avoit de plus illustre à sa cour ; place à laquelle je n'avois jamais songé, et qui m'attachoit immédiatement à sa personne. Notre conversation s'étoit tellement prolongée, que le jour commençoit à paroître lorsque ce prince me congédia. Nous étions au mois d'avril, et cependant le froid étoit excessif. Je me disposois à quitter l'empereur pour me rendre au bois de cyprès, où je devois trouver et combattre Éginard. L'empereur étoit debout, et fit avec moi quelques pas qui l'approchèrent d'une fenêtre fermée, donnant sur la grande pièce de gazon qui entoure son pavillon et celui de la princesse

Emma; il jeta les yeux à travers les vitres sur le jardin, et fut très-surpris de voir, [illegible] la saison où nous étions, le gazon et les fleurs [illegible]ment cachés par la neige qui étoit tombée durant la nuit. Je m'avançai dans l'embrasure de la fenêtre : dans ce moment je vis l'empereur tressaillir et pâlir ; il regardoit le pavillon d'Emma, qui, comme tu sais, est auprès du sien : je tournai les yeux de ce côté ; mais quel fut mon étonnement en voyant distinctement sur le perron la princesse et Éginard..... Aussitôt je fis un mouvement pour m'éloigner ; mais Charlemagne, sans proférer une parole, me retint en me prenant fortement la main ; la sienne étoit tremblante, l'altération de ses traits et l'expression de sa physionomie avoient quelque chose de terrible et d'effrayant : il fit passer dans mon âme le trouble affreux qu'il éprouvoit ; et ce fut avec une violente émotion que je considérai l'étrange scène que je vais décrire. Éginard et la princesse regardoient la neige dont le parterre étoit couvert, et paroissoient délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre. Tu te rappelles que ce parterre, absolument en gazon parsemé de fleurs, d'arbres et d'ar-

bustes, est entouré de hautes murailles, et forme un jardin particulier pour l'empereur et les princesses, et que les hommes n'y entrent jamais, à moins d'y être à la suite de l'empereur; les princesses, ainsi que lui, ont des clefs de la petite porte de cet enclos dans lequel Emma avoit fait entrer son amant par cette porte, afin d'éviter toute rencontre des domestiques. Mais la neige qui couvroit totalement le parterre formoit un incident aussi inquiétant qu'imprévu; l'empereur, à son réveil, pourroit voir dans cette enceinte solitaire la trace des pas d'un homme..... Telles étoient les craintes et l'embarras que les gestes d'Emma exprimoient parfaitement. Cependant il n'y avoit point de temps à perdre, il falloit se décider sans délai. La princesse, qui avoit réfléchi un moment, paroit avoir trouvé un expédient qu'elle propose vivement, et qu'Eginard rejette : elle insiste, il a l'air de céder, et tout à coup elle descend le perron; Eginard la suit, mais s'arrête sur l'avant-dernière marche. Emma passe devant lui, descend tout l'escalier, tourne le dos, s'incline doucement, et reçoit Eginard sur ses épaules; ensuite, pouvant à peine mar-

cher et se soutenir, elle prend le chemin de la longue allée de sycomores qui conduit à la porte du jardin. A cette vue, l'empereur, laissant tomber le bras qui tenoit le mien, s'appuya contre le mur, et mit ses deux mains sur son visage; un instant après il s'éloigna de la fenêtre, et alla se jeter dans un fauteuil. Il m'appela, et me fit signe de m'asseoir près de lui. Il gardoit le silence; mais je vis, par la rougeur et l'expression de son visage, que ses réflexions lui rendoient toute la colère que l'attendrissement avoit calmée un moment. Enfin, prenant la parole : Olivier, me dit-il, j'ai su me préserver des préjugés absurdes que l'éducation, la flatterie et l'orgueil inspirent communément aux souverains; celui qui, le seul de vos rois, depuis les premiers successeurs de Clovis, admit le peuple aux assemblées législatives; celui qui, dans les écoles d'éducation nationale, sans égard à la naissance, ne distribuant les prix et les emplois qu'au mérite et aux vertus, donne souvent un blâme public à l'héritier d'un grand seigneur, et couronne dans son concurrent le fils d'un simple artisan; celui qui, dans l'académie littéraire qu'il a fondée, a rejeté

pour lui toute espèce de distinction particulière; celui qui vouloit, il y a quelques mois, marier sa fille à l'un de ses sujets; celui-là, dis-je, a bien prouvé qu'il n'attache aucun prix à la naissance. Ainsi les motifs de mon ressentiment sont légitimes et fondés sur la raison. L'indigne suborneur de ma fille me doit tout, son éducation, sa fortune, et même la vie. Vous savez que, dans une bataille, je sauvai ses jours en exposant les miens. Parlez, Olivier, quelle punition mérite une telle ingratitude? — La plus grande, seigneur, s'il étoit possible de la dénoncer devant un tribunal. — Et pourquoi ne pas livrer un coupable à la rigueur des lois? — Et le soin de la gloire de la princesse? D'ailleurs, seigneur, vous êtes l'offensé : pensez-vous que votre indignation et votre colère n'eussent aucune influence sur l'arrêt que prononceroient les juges? Non, Charlemagne irrité ne peut demander justice, car la cause du coupable ne seroit ni défendue avec force, ni jugée avec impartialité. C'est pourquoi, seigneur, un prince ne peut jamais se venger légitimement; c'est pourquoi il doit (comme jusqu'ici vous en avez donné l'exemple) punir

les crimes qui intéressent l'état et la société, et pardonner toutes ses injures personnelles. — Ainsi donc, dit Charlemagne, on peut toujours outrager impunément un prince? Ah! seigneur, repris-je, le grand nombre des hommes a tant d'intérêt à lui plaire, que, lorsque l'état est tranquille, il a bien plus à redouter la flatterie que des outrages. N'est-il pas juste que celui qui ne peut être offensé que par des insensés, soit obligé de pardonner toujours? L'empereur ne répondit rien; il me fut impossible de deviner quel sentiment dominoit dans son âme. Après quelques minutes d'un morne silence, il prit une écritoire, écrivit quelques lignes, ferma le billet, et me le donnant: Tenez, Olivier, me dit-il, portez cet écrit à Éginard. Cet ordre m'embarrassa tellement, que je ne pus me dispenser d'avouer à l'empereur que j'avois reçu d'Éginard un cartel, et que j'allois me battre avec lui. Voyez, seigneur, ajoutai-je, que, si ce billet est l'arrêt de sa perte, il seroit affreux qu'il le reçût de la main de son ennemi; et si, au contraire, seigneur, vous daignez faire grâce, je ne puis porter une telle nouvelle à celui qui m'attend

avec le désir de m'ôter la vie; il croiroit peut-être que j'ai brigué cette commission, afin d'éviter le combat; car certainement alors il abjureroit son ressentiment contre moi. Il suffit, dit l'empereur, je conçois vos raisons, et je les approuve; rendez-moi ce billet : allez, Olivier, où l'honneur vous appelle; je ne dois plus vous retenir. A ces mots, je me retirai et me rendis sans délai dans le bois de cyprès. J'y trouvai Éginard; nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur du bois, et nous mîmes l'épée à la main; mais à peine le combat étoit-il engagé, que nous entendîmes un léger bruit, qui nous fit suspendre nos coups. Nous prîmes le parti de nous éloigner; mais quel fut notre étonnement, lorsqu'au détour d'une allée, nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'empereur, et à dix pas de lui! nous restâmes immobiles. Ce prince, avec une contenance sévère et majestueuse, s'approche d'Éginard, et lui présentant un papier : Lisez ce billet, lui dit-il, et ensuite vous terminerez votre combat, si vous voulez; je n'y mettrai point d'obstacle. Éginard, interdit et tremblant, prend le billet et l'ouvre. Aussitôt qu'il a jeté les yeux sur la première ligne,

il pâlit, il chancelle; cependant il le parcourt précipitamment, et tout à coup il tombe évanoui aux pieds de l'empereur. Alors Charlemagne s'éloigna brusquement; je le perdis bientôt de vue, et je me retrouvai seul avec Eginard, étendu à terre et sans connoissance. Je le relevai, et je le portai sur un siége de verdure : il reprit l'usage de ses sens; et en voyant que je le soutenois dans mes bras, il m'embrassa en fondant en larmes. Le billet de l'empereur étoit tombé sur le gazon; il le ramassa, il me le donna en me priant de le lire; il étoit à peu près conçu en ces termes :

« Je ne me suis point couché cette nuit, » que j'ai passée toute entière avec Olivier, » dans mon appartement. Je sais tout..... » j'ai tout vu de la fenêtre du cabinet où » nous étions. Dans ce premier moment » de surprise et d'indignation, j'ai entendu » de la bouche d'Olivier tout ce qui pouvoit disposer mon esprit et mon cœur à » la clémence..... Je suis votre souverain, » votre bienfaiteur, j'étois votre ami; jugez-vous!... Je pouvois m'honorer d'un » gendre vertueux, quelle que fût sa naissance; j'aurois célébré publiquement les » noces de ma fille et d'Olivier..... mais je

» n'avouerai point pour mon fils celui qui » a trahi les devoirs les plus sacrés de la » probité et de la reconnoissance. Cepen- » dant je donne mon consentement à votre » union secrète avec ma fille, et je vous » ordonne à tous deux de ne pas la différer. » Je vous ôte la place que vous aviez près » de moi, et je double les appointemens » que j'y avois attachés. Restez à la cour, » ne me voyez qu'en public, faites le bon- » heur d'Emma, et avec le temps je pour- » rai vous rendre mon estime et mon » amitié. (*N*) »

Cette lettre magnanime fit sur Éginard et sur la princesse tout l'effet qu'elle devoit produire; la félicité dont ils jouissent, leur conduite et leur reconnoissance, récompensent aujourd'hui l'empereur de sa clémence et de sa générosité.

Ici Olivier termina sa narration, qu'il reprit le jour suivant en ces termes.

CHAPITRE XXI.

Un mariage clandestin.

. . . . . The tombs,
And monumental caves of death look cold,
And shoot a chilness to my trembling hearth.

Morning Bride, CONGRÈVE.

La santé de Célanire étant enfin abolument rétablie, elle partit pour la campagne : ce fut sur la fin du mois de mai. Au comble de mes vœux, enivré d'amour et de joie, je me rendis dans ce lieu trois jours après elle. J'établis le prêtre que j'avois choisi dans une chaumière qui se trouve à un demi-quart de lieue du souterrain dont je t'ai parlé. Cette grotte immense a deux issues qui ne sont jamais fermées ; l'une donne dans les champs, l'autre communique à la maison de Vitilind par une vaste prairie qui dépend de la maison, et qui tient à son jardin. Je convins avec le prêtre qu'il se rendroit par les champs dans la caverne, et qu'il s'y trouveroit la nuit même à minuit précis.

A dix heures du soir je pris un chemin détourné, qui me conduisit à l'une des portes du jardin de Vitikind ; j'en avois la clef, j'entrai, je refermai la porte ; ensuite je traversai rapidement une longue allée de tilleuls, au bout de laquelle je découvris le petit pavillon où m'attendait Célanire. Je fus transporté en apercevant la lumière qui éclairoit la salle au rez-de-chaussée ; je me précipite vers la porte vitrée qu'on avoit laissée entr'ouverte, et je me trouve aux pieds de Célanire, qui étoit assise auprès d'une table. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle voulut se lever ; elle n'en eut pas la force, elle retomba sur sa chaise en me tendant les bras. O ma Célanire, m'écriai-je, vous êtes donc à moi ! A ces mots elle tressaillit, et je vis couler ses larmes ; je repris la parole pour lui dire tout ce que l'amour peut inspirer de passionné ; ses larmes s'arrêtèrent, elle m'écouta en silence en me regardant fixement, et ne me répondit que par de profonds soupirs. Je connoissois trop sa délicatesse et sa vertu pour ne pas lire facilement tout ce qui se passoit dans son âme, et pour n'être pas certain que dans cet instant le plus pressant remords agi-

toit violemment son cœur. J'avois prévu ce combat si pénible ; mais je me flattois que l'amour, qui obtenoit le sacrifice de ses scrupules, finiroit bientôt par les anéantir. D'ailleurs, depuis un mois, enivré de la certitude de posséder l'objet adoré de tous les désirs de mon cœur, nulle autre idée n'avoit pu s'allier dans mon imagination à cette idée dominante. Jusqu'alors je l'avois aimée pour elle, et depuis cette époque, mon amour, plus violent et moins tendre, avoit perdu toute sa générosité ; il n'étoit plus qu'une fureur insensée, et j'eusse été incapable de sacrifier à son repos le bonheur dont elle m'avoit donné l'espérance. Je la pressai de quitter le pavillon, en lui proposant d'attendre dans le jardin l'heure que j'avois indiquée au prêtre. Elle se laissa conduire ; nous sortîmes du pavillon, et après avoir traversé le parc, nous entrâmes dans la grande allée de marronniers. Je fus saisi d'un transport inexprimable en me retrouvant dans cette même allée, où huit mois auparavant j'avois été forcé de contenir et de dissimuler des sentimens auxquels il m'étoit enfin permis de me livrer sans contrainte. Je m'arrêtai, je la pressai dans

mes bras et contre mon cœur, à cette même place où j'avois excité sa défiance et sa colère, pour avoir osé lui proposer de ralentir un moment sa marche!.....
Au bout de l'allée, nous prîmes le chemin du bois de peupliers, qui nous approchoit du souterrain, et, choisissant l'endroit du bois le plus touffu, nous nous assîmes sur une des roches couvertes de mousse, dont ce lieu est rempli. L'excès de ma joie, l'ivresse de mon bonheur, avoient insensiblement calmé les remords de la timide et sensible Célanire; elle me répondoit; chaque minute ajoutoit un charme de plus à l'expression de sa tendresse, lorsque tout à coup le temps s'obscurcit d'une manière surprenante: au plus beau clair de lune succédèrent subitement les plus épaisses ténèbres. Célanire, épouvantée, se précipita sur mon sein. O mon ami! me dit-elle d'une voix étouffée, le jour où j'attachai mes offrandes à l'arbre que je t'avois consacré, un orage semblable vint porter la terreur au fond de mon âme! Oui, le ciel condamne mon amour et réprouve notre union!..... ce tonnerre menaçant nous annonce sa colère vengeresse..... Oh! il en est temps encore, Oli-

vier, prends pitié de mon effroi, de mes remords!..... ces remords affreux sont insurmontables, ils me poursuivent dans tes bras!... Oh! rends Célanire à la vertu, à son père... répare mon imprudence, expie ma foiblesse par ton courage et ta générosité!... Ce discours me fit frémir sans m'émouvoir; je lui rappelai avec véhémence l'entretien dans lequel elle avoit elle-même fixé notre destinée. Hélas! dit-elle, étois-je à moi-même! je te revoyois après une longue absence!.... Mais c'en est fait, poursuivit-elle, c'est en vain que je vois le profond abîme que j'ai creusé moi-même; nulle main secourable ne m'empêchera d'y tomber!..... Ces dernières paroles me causèrent un si violent mouvement de fureur et de désespoir, que je fus tenté de m'arracher la vie et de m'immoler à ses pieds; j'éclatai avec tant d'emportement, qu'elle ne songea plus qu'à me calmer; elle ne me répondit d'abord que par des sanglots, ensuite passant ses deux bras autour de mon cou: Pardonne, me dit-elle, pardonne les derniers gémissemens de ce cœur combattu; désormais ton épouse ne connoîtra plus qu'un devoir, celui de te rendre heureux.

Viens, continua-t-elle en se levant, il est minuit, mes vaines frayeurs sont évanouies; l'amour m'a rendu tout mon courage, et saura me le conserver. En parlant ainsi, elle ne pouvoit se soutenir sur ses jambes tremblantes, je la pris dans mes bras, et je l'entraînai hors du bois : nous marchions à la seule lueur des éclairs, qui de temps en temps me faisoient entrevoir Célanire pâle, échevelée, agitée de mouvemens convulsifs, et paroissant mourante..... Arrivés à l'entrée de la caverne, je frappai trois coups, comme j'en étois convenu avec le prêtre; une minute après nous l'aperçûmes au fond de la grotte; il tenoit un flambeau allumé : dans cet instant, je jetai sur Célanire un voile qui la couvrit presque entièrement, mais qui ne pouvoit l'empêcher de voir, et nous nous acheminâmes lentement vers le flambeau qui nous servoit de guide. Après avoir fait quelques pas, Célanire, apercevant les tombes dispersées dans la caverne, s'arrête en frissonnant. Juste ciel! dit-elle avec un son de voix qui me glaça, vous me conduisez dans le séjour de la mort!.... Je lui avois dépeint cette caverne, et quoiqu'elle n'y eût jamais été,

elle en avoit entendu parler mille fois ; mais elle étoit tellement dominée par la terreur, que tous les souvenirs étoient effacés de son imagination, excepté ceux qui pouvoient augmenter ses remords et son effroi.... Je ne répondis rien, et elle se remit en marche. Lorsque nous fûmes près du prêtre et sur les marches de l'autel, ses yeux s'arrêtèrent et se fixèrent sur un sépulcre plus grand que les autres, qui se trouve au fond de cette chapelle. Olivier, me dit-elle, où donc est l'autel nuptial ? je ne vois qu'un tombeau !..... Ces paroles avoient quelque chose de si frappant, qu'elles firent sur mon cœur une impression superstitieuse dont ma raison ne put me garantir..... Cependant je montrai le prêtre et l'autel à Célanire ; nous nous mîmes à genoux, et la cérémonie commença. Je vis, à l'agitation de Célanire, qu'elle pleuroit ; je tenois sa main froide et tremblante ; plusieurs fois elle serra la mienne, et je remarquai avec plaisir que l'extrême attention et le recueillement qu'elle apportoit à la cérémonie lui rendoient une partie de ses forces. Elle répondit d'une voix assez ferme aux interrogations du prêtre ; mais à peine eûmes-

nous prononcé les mots sacrés qui nous engageoient pour toujours, que le seul flambeau que nous eussions dans ce vaste souterrain; le cierge que le prêtre avoit posé sur l'autel; s'éteignit tout à coup, et nous nous trouvâmes dans une totale obscurité. O Dieu! s'écria douloureusement Célanire, quel horrible présage!..... Elle n'en put dire davantage; elle tombe évanouie dans mes bras..... Ce que j'éprouvai alors est inexprimable; les paroles qu'elle avoit prononcées, en entrant dans la caverne et en approchant de l'autel, me revinrent à l'esprit; je la crus morte..... Décidé à ne lui survivre que le temps qu'il me falloit pour acquérir l'entière certitude de mon malheur, je restai immobile à ma place, en attendant que le prêtre, qui s'étoit muni de toutes les choses nécessaires à cet effet, eût rallumé le flambeau. Aussitôt que la lumière reparut, Célanire soupira et me rendit à la vie : assuré qu'elle existoit, mes sinistres pressentimens s'évanouirent, je n'eus plus qu'une seule pensée, celle que la destinée de Célanire étoit irrévocablement unie à la mienne. Je me hâtai de l'emporter hors du souterrain; le grand air acheva de lui rendre l'usage de ses

sens : l'orage étoit dissipé, le temps étoit redevenu calme et serein, et la lune et les étoiles répandoient sur toute la campagne la plus douce lumière. Nous étions dans la prairie, à cent pas de la grotte, lorsque Célanire, d'une voix foible et tendre, prononça mon nom; je la posai au pied d'un saule. O Célanire! m'écriai-je, ôte ce voile qui couvre ta tête; oh! que je revoie le visage adoré de mon épouse; nous sommes pour jamais unis l'un à l'autre; et depuis cet instant mes yeux n'ont point rencontré ton doux regard!..... A ces mots, elle se débarrassa de son voile, et découvrit son charmant visage; je la regardai comme si je la voyois pour la première fois; je contemplois avec délices, avec extase, cette figure enchanteresse, en me répétant : *C'est Célanire, c'est mon épouse!*... Mais à ce ravissement succéda bientôt une mortelle inquiétude; je tenois ses mains, qui étoient brûlantes, et elle se plaignoit du froid; je connus qu'elle avoit de la fièvre; je la conduisis sans délai dans le pavillon, où mes craintes augmentèrent, lorsque je vis à la lumière l'extrême rougeur de son visage et l'égarement de ses yeux : elle n'avoit plus sa tête, elle me

demandoit d'où elle venoit, et ne proféroit pas une parole qui ne me perçât le cœur. Ma situation étoit affreuse; il m'étoit impossible de la laisser seule dans cet état, et en restant encore deux ou trois heures, nous pouvions être surpris par ses femmes. Cependant, au bout d'une demi-heure, ses idées revinrent; je saisis cet instant pour l'engager à aller prendre le repos dont elle avoit tant de besoin; je la menai dans sa chambre, et je me retirai sans perdre de temps.

Permettez-moi, cher Isambard, dit Olivier dans cet endroit de son récit, de terminer ici aujourd'hui ma triste narration; maintenant ce qui me reste à vous conter est si funeste, que j'ai besoin de reprendre haleine, et de m'armer d'une force nouvelle pour continuer cette déplorable histoire. En disant ces paroles, Olivier se leva; Isambard attendri le suivit en silence: les deux chevaliers, qui étoient sur la lisière d'un petit bois, remontèrent à cheval, et entrèrent dans le bois. Ils alloient au pas; Olivier étoit plongé dans la plus sombre rêverie; Isambard, derrière lui, causoit à voix basse avec Zemni, lorsque, arrivés à l'extrémité du bois, ils enten-

dirent le son d'une musette, et bientôt après celui d'une voix jeune et douce qui chanta avec grâce et justesse la chanson qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII.

Une reconnoissance.

Je ne me flatte point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur :
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage,
Il est encor moins chez les rois ;
Il n'est pas même chez le sage :
De cette courte vie il n'est point le partage,
Il faut y renoncer ; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

VOLTAIRE.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs !

RACAN.

ISAMBARD, jetant les yeux de tous côtés, aperçut à trente pas un jeune pâtre assis au pied d'un chêne. Il étoit tourné de manière qu'on ne pouvoit voir son visage ; il tenoit la musette dont il venoit de jouer, et il chantoit une romance dont le refrain

s'est perpétué jusqu'à nos jours. Mais voici les anciennes paroles du petit pâtre :

ROMANCE.

(*Sur l'air des Dettes*).

Quel insupportable tourment,
D'être traité comme un enfant!
C'est ce qui me désole : (*bis.*)
Ce malheur passe avec le temps;
Je n'aurai pas toujours quinze ans,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Lise et Doris, avec dédain,
Reçoivent des fleurs de ma main,
C'est ce qui me désole : (*bis.*);
Souvent, par un caprice heureux,
Elles m'admettent dans leurs jeux,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Lorsqu'on s'assemble pour veiller,
On veut toujours me renvoyer,
C'est ce qui me désole : (*bis.*)
Quelquefois Chloé, d'un air doux,
Me fait rester à ses genoux,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

J'ai vu Chloé s'embarrasser,
Rougir, pâlir et soupirer,
C'est ce qui me désole : (*bis.*)
C'est pour Iphis : qu'il est heureux!
Mais Chloé l'évite en tous lieux,
C'est ce qui me console. (*bis*)

Lorsqu'Iphis chante dans nos bois,
Chloé s'attendrit à sa voix,
C'est ce qui me désole : (*bis.*)
Chloé, rebelle à ce berger,
Souvent m'accorde un doux baiser,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Chloé n'a pu garder son cœur,
Iphis a troublé son bonheur,
C'est ce qui me désole : (*bis.*)
Pour lui Chloé tremble et rougit,
Elle me caresse et le fuit,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Cette chanson intéressa Isambard ; il voulut voir le jeune pâtre : il s'approcha de lui, et fut charmé de sa figure et de son maintien. Le berger répondit à ses questions avec une politesse pleine de grâces, et l'invita à venir se reposer dans la chaumière de son maître, qui n'étoit qu'à cinq cents pas de là. Comme le jour commençoit à baisser, Isambard fit aisément agréer cette proposition à son ami. Le berger rassembla ses chèvres qui broutoient dans le bois, ensuite il prit le chemin de la maison, et les chevaliers le suivirent. Ils aperçurent bientôt la chaumière, située sur une grande pelouse, faisant partie d'un vaste jardin rempli de fleurs, d'arbustes rares et d'arbres fruitiers ; le tout envi-

ronné d'une simple haie d'églantiers. Le berger fit entrer les chevaliers dans cette habitation champêtre, dont l'intérieur surprit étrangement les deux amis, par sa recherche et son élégance : le salon étoit entièrement revêtu de marbre blanc ; on voyoit dans le fond de cette pièce, vis-à-vis la porte d'entrée, un tableau allégorique représentant la Sagesse foulant aux pieds les attributs de l'Amour, et s'arrachant des bras de la Gloire pour s'élancer vers la Paix et la Vertu, qui sembloient l'inviter à les suivre. On avoit attaché à l'un des côtés de ce tableau un trophée d'armes rouillées, et de l'autre côté, un ruban lioit ensemble et tenoit suspendus un luth, une pannetière, une houlette et quelques outils de jardinage, d'un travail précieux. Isambard chercha dans le trophée d'armes la devise du bouclier ; mais elle étoit effacée. Mon maître, dit le jeune berger, n'est pas encore revenu des champs, mais il reviendra bientôt avec ses brebis ; je vous prie, seigneur, de ne point lui parler de la chanson que vous m'avez entendu chanter, car je l'ai composée à son insu..... Et pourquoi, dit Isambard, ne voulez-vous pas qu'il le

sache? Ah! seigneur, reprit le pâtre en soupirant, c'est que cette chanson contient mon histoire.... et cet Iphis dont elle parle est mon maître..... Eh quoi! votre maître est votre rival? — Il assure qu'il n'est pas amoureux; mais je vois bien le contraire..... — Ainsi votre maître s'appelle Iphis; voilà un nom aussi pastoral que cette maison est romanesque. — Oh! oui, mon maître aime ces noms-là: Chloé s'appeloit *Nanette*, il veut qu'on l'appelle Chloé; et moi il m'a nommé *Sylvain*..... Mais, paix! je crois l'entendre..... A ces mots, les deux chevaliers, dont chaque instant augmentoit l'étonnement et la curiosité, entendirent le son d'un flageolet. C'est lui, dit Sylvain; il va conduire ses brebis à l'étable, ensuite il se reposera près d'ici, sur le bord de la fontaine, et il chantera: il n'aime pas alors qu'on l'interrompe; mais quand il aura fini sa chanson, nous irons le retrouver. En effet, au bout de quelques minutes, on entendit une voix forte et un peu rauque qui chanta ces couplets:

Dans cette aimable solitude,
Je puis donc enfin pour toujours,

Libre de toute inquiétude,
Terminer de paisibles jours.
Champêtre asile,
Doux et tranquille,
Vous rendez le calme à mon cœur;
Ma bergerie,
Toute ma vie,
Saura suffire à mon bonheur.

Les vains prestiges de la gloire
N'ont plus le droit de m'éblouir;
Lauriers sanglans de la victoire,
Iphis renonce à vous cueillir.
Champêtre asile, etc.

Affranchi de soins et d'alarmes,
Je veux vivre pour la vertu;
Oui, j'entendrai le bruit des armes
Sans tressaillir, sans être ému.
Champêtre asile, etc.

Toi qui répandis sur ma vie
Des maux plus affreux que la mort,
Amour, je brave ta furie,
Enfin ici je suis au port.
Champêtre asile, etc.

D'une trop ingrate bergère
J'oublîrai les sermens trompeurs;
J'oublîrai qu'elle fut légère,
Et ses dédains et ses faveurs.
Champêtre asile, etc.

Je ne formerai plus de plainte,
Ma flûte aura de nouveaux sons :
Oui, c'en est fait, le nom d'Aminte
Sera banni de mes chansons.
Champêtre asile, etc.

Aminte parjure et volage,
Mon âme n'est plus sous ta loi;
Et les échos de ce bocage
Jamais ne parleront de toi.
Champêtre asile, etc.

Jamais sur l'écorce nouvelle
On ne verra, comme jadis,
Tracé par une main fidèle
Le chiffre d'Aminte et d'Iphis.
Champêtre asile, etc.

Autrefois mon âme égarée
Portoit avec elle en tous lieux
L'image d'Aminte adorée;
Tout la retraçoit à mes yeux.
Champêtre asile, etc.

Aux pieds d'Aminte, avant l'aurore,
Chaque jour je peignois mes feux,
Et le soir m'y trouvoit encore
Et plus sensible et plus heureux.
Champêtre asile, etc.

Je dois oublier l'infidelle
Qui brisa des nœuds si charmans;

Je ne voulois plus parler d'elle,
J'ai déjà trahi mes sermens.
Champêtre asile,
Doux et tranquille,
Rendrez-vous le calme à mon cœur?
Hélas! son trouble
Croît et redouble;
N'est-il pour moi plus de bonheur?

Ici la voix cessa de chanter; Sylvain invita les chevaliers à venir trouver son maître, et il les conduisit dans le verger; ils passèrent sous un berceau de vigne, au bout duquel ils aperçurent le berger nonchalamment couché sur l'herbe. Isambard, impatient de voir ce singulier personnage, précipita sa marche, et lorsqu'il fut à quelques pas de lui : Que vois-je? s'écria-t-il, c'est Ogier-le-Danois! A cette exclamation, Ogier (car c'étoit en effet lui-même) se leva et courut embrasser les deux chevaliers. Seigneur, dit-il à Olivier, nous ne nous sommes point revus depuis le tournoi que Charlemagne donna au prince Egbert, et dans lequel vous me vainquîtes; à cette époque je quittai la cour : détestant les hommes et le monde, maudissant les femmes, renonçant à l'amour, à la guerre, à la société, je vins me fixer

ici, et sans doute j'y terminerai paisiblement ma carrière. Je n'en répondrois pas, reprit Isambard, car les couplets que nous venons d'entendre n'annoncent ni un guerrier entièrement désabusé, ni un amant bien guéri. A ces mots, Ogier soupira, et changeant d'entretien, il conjura les chevaliers de s'arrêter quelque temps chez lui, ce qu'ils n'acceptèrent que pour le reste du jour et une partie du lendemain. Ogier, guerrier, philosophe, amant romanesque, ami sûr et fidèle, plein de franchise et de générosité, avec une raison supérieure, avoit l'imagination trop vive et une trop grande sensibilité, pour que sa conduite fût toujours d'accord avec ses lumières et ses principes; il prenoit facilement des partis extrêmes, et souvent y renonçoit avec une étonnante légèreté. Dominé par ses sensations et par ses premiers mouvemens, son esprit et sa réflexion lui faisoient aisément connoître les erreurs dans lesquelles il étoit tombé, et ne lui servoient jamais à l'en garantir. Il étoit facile sans être foible; il n'y avoit de moyens de le séduire que par l'enthousiasme : on pouvoit l'entraîner, et non le mener. Admirateur ardent des talens et

des arts, les agrémens frivoles avoient trop d'empire sur lui ; il étoit disposé naturellement à se passionner pour la vertu ; mais cependant le vice, en cachant sa perversité sous une forme originale et piquante, pouvoit, du moins pour un temps, lui plaire et le subjuguer. Rempli de discernement (lorsqu'il étoit de sang-froid), il n'avoit aucun des préjugés de son siècle ; il pensoit toujours avec profondeur, et se conduisoit souvent avec étourderie : enfin, malgré ces inégalités, on l'aimoit ; il étoit impossible de ne le pas trouver aimable et même attachant, parce qu'il portoit toujours dans la société un cœur sensible, de la droiture et un fonds de gaieté que ses passions et ses chagrins n'avoient pu détruire. Il avoit toujours eu beaucoup de goût et d'inclination pour Isambard, dont le caractère lui convenoit mieux que celui d'Olivier. Isambard brûloit de le questionner sur ses aventures : Ogier, de son côté, désiroit l'entretenir en particulier ; et, comme le malheureux Olivier se levoit fort tard, et qu'Isambard sortoit de sa chambre au point du jour, ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain, à sept heures du matin. En effet,

le jour suivant Isambard se rendit à l'heure convenue dans le cabinet d'Ogier, qui, consentant à satisfaire pleinement la curiosité d'Isambard, lui conta sa singulière histoire.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

(*A*) Les vieilles chroniques disent en effet que Roland, neveu de Charlemagne, eut pour ami *Olivier*, et que l'un et l'autre furent tués à la bataille de Roncevaux. On dit que les restes d'Olivier et de Roland furent transportés à Blayes, où ils reposent dans une belle église. On ajoute que Roland, en expirant, brisa sa fameuse épée, nommée *Durandal*. C'étoit l'usage des chevaliers, lorsqu'ils mouroient, de briser leur épée, ou de la donner à leur ami le plus cher. J'ai supposé qu'Olivier n'avoit été que dangereusement blessé à cette bataille, et qu'il survécut au malheureux Roland.

(*B*) *Lancelot* étoit un des plus fameux *preux* du temps de Charlemagne. *Angilbert* étoit un seigneur de la cour, très-savant et très-aimable, dit M. Gaillard; son goût pour la poésie grecque l'engagea à prendre le nom d'*Homère* dans l'académie littéraire fondée par Charlemagne, académie dont il fut membre; car, comme je l'ai déjà dit, chaque académicien prenoit un surnom analogue à son goût et à ses talens. Angilbert fut aimé de Berthe, l'une des filles de Charlemagne. Quelques historiens prétendent qu'il l'épousa secrètement, du consentement de l'empereur, comme Eginard épousa la princesse Emma, autre

fille de Charlemagne; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Berthe eut deux enfans d'Angilbert : l'un fut *Nitard*, connu pour avoir écrit une partie de l'histoire de son temps; l'autre, nommé *Harnide*, vécut et mourut dans l'obscurité. Angilbert renonça dans la suite au monde et aux faveurs des souverains et des princesses. Il se fit moine, et fut abbé de Saint-Riquier.

(*C*) Je fais parler ici Charlemagne, conformément au caractère que l'histoire lui donne. On sait que ce monarque autorisa le mariage secret de cette même princesse Emma avec son secrétaire Éginard. Cette anecdote sera rapportée avec détail dans le cours de cet ouvrage.

(*D*) Aucun des vastes domaines, dit M. Gaillard, que possédoient autrefois les Saxons, n'a retenu le nom de Saxe, excepté cette foible portion qui porte aujourd'hui le nom de Basse-Saxe. Les Allemands, qui n'occupoient qu'une petite contrée de la Germanie, et qui n'égaloient pas à beaucoup près la puissance des Saxons, ont eu l'honneur de donner leur nom à la Germanie entière. Ce ne fut qu'au douzième siècle, sous l'empereur Frédéric Barberousse, que les Germains prirent le nom d'Allemands.

(*E*) Pour prouver que Charlemagne est un des plus grands hommes qui ait honoré l'humanité, il ne faut que rapporter fidèlement les principaux traits de son histoire. Je citerai d'abord l'abbé de Mably, qu'on n'accusera pas d'avoir flatté les rois, si l'on se rappelle la manière dont il a parlé de Charles-V, surnommé *le Sage*, et de tant d'autres.

Je vais copier littéralement les passages de cet auteur qui sont relatifs à Charlemagne.

« Charlemagne apprit aux Français à obéir aux lois, en les rendant eux-mêmes leurs propres législateurs. Pepin avoit commencé la réforme en se faisant une règle de convoquer tous les ans, au mois de mai, les évêques, les abbés et les chefs de la noblesse, pour conférer sur les besoins de l'état. Charlemagne perfectionna cet établissement; il voulut que les assemblées fussent convoquées deux fois l'an. Il ne crut pas qu'il suffît d'y appeler les grands, il y fit entrer le peuple. Tant que le Champ-de-Mars avoit subsisté sous les premiers successeurs de Clovis, tout homme libre qui vivoit sous la loi salique ou sous la loi ripuaire, avoit le privilége de s'y rendre, et occupoit une place; mais depuis que les Français possédoient un pays très-étendu, cela n'étoit plus praticable. Charlemagne introduisit le peuple au Champ-de-Mars par députés; on régloit les affaires dans ces assemblées. Charlemagne, par respect pour la liberté publique, n'assistoit pas aux délibérations. Quelquefois les trois chambres du clergé, de la noblesse et du peuple se réunissoient pour conférer ensemble. Le prince ne se rendoit à l'assemblée que lorsqu'il y étoit appelé, et c'étoit toujours pour y servir de médiateur lorsque les contestations étoient trop animées, ou pour donner son consentement aux arrêtés de l'assemblée; alors il proposoit quelquefois lui-même ce qu'il croyoit le plus avantageux à l'état; et, avant de se séparer, on portoit enfin ces lois connues sous le nom de *Capitulaires*, et qui furent publiées sous le nom du prince. Il n'est pas

possible de douter que la puissance législative ne résidât dans le corps entier de la nation ; Charlemagne et Louis-le-Débonnaire en avertissent eux-mêmes, et les capitulaires disent positivement que la loi n'est autre chose que la volonté de la nation, publiée sous le nom du prince. Charlemagne a le privilége de faire des règlemens provisoires dans les cas urgens; on les distingue formellement des lois, et ils n'en acquièrent la force et l'autorité que quand le Champ-de-Mars les a adoptés. Ce prince fut d'autant plus grand, que la nation avilie, loin de demander la liberté, ne désiroit qu'un gouvernement despotique plus favorable à sa paresse.

» Les officiers du palais de Charlemagne étoient chargés d'aider de leurs conseils les malheureux qui venoient chercher du secours contre la misère l'oppression et la calomnie, ou ceux qui, s'étant acquittés de leurs devoirs avec distinction, avoient été oubliés dans la distribution des récompenses. Il étoit ordonné à chaque officier de pourvoir à leurs besoins, de faire passer au prince leurs requêtes et de se rendre leur solliciteur. Ce prince bannit le luxe de sa cour, et y établit la plus sévère économie. Sa femme, impératrice et reine de presque toute l'Europe, avoit soin des meubles du palais, payoit les gages des officiers, régloit les dépenses de la bouche et des écuries, et faisoit des provisions nécessaires à sa maison (1). Charlemagne gouvernoit

(1) Ce qui prouve combien il y avoit peu de luxe dans le palais du plus grand et du plus puissant des monarques de l'univers; car il seroit impossible aujourd'hui qu'une seule personne pût régler toutes les dépenses de la maison d'un souverain.

ses domaines avec autant de prudence que l'état, veilloit à ce qu'ils fussent cultivés avec soin, et ordonnoit de vendre les légumes qu'il ne pouvoit consommer. » (*Voyez les Observations sur l'Histoire de France, par l'abbé de Mably.*)

Ajoutons que, pour se faire une idée de l'économie de Charlemagne, il faut savoir à quelle grandeur elle étoit jointe : il ordonnoit, dit M. de Montesquieu, qu'on vendît les œufs de ses basses-cours et les herbes de ses jardins, et il avoit distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avoient dépouillé l'univers.

Écoutons maintenant sur le même sujet M. Gaillard, cet historien élégant et moral, et si justement estimé par ses talens, son exactitude et son impartialité. Les passages qu'on va lire seront, ainsi que ceux que j'ai cités ci-dessus, fidèlement copiés.

« Charlemagne joignoit à la plus sévère économie, la magnificence qui peut ajouter à l'éclat du trône. On vante beaucoup le palais qu'il fit bâtir à Aix-la-Chapelle; on y voyoit de vastes portiques, de superbes galeries... La chambre du roi étoit, dit-on, disposée de manière qu'il voyoit tout ce qui entroit dans les salles et les divers appartemens : petit agrément qui pouvoit offrir une grande leçon ; c'est que le prince doit tout voir..... Charlemagne avoit fait creuser de vastes bassins, où plus de cent personnes pouvoient non-seulement se baigner à la fois, mais nager sans se rencontrer... Il excelloit dans cet exercice comme dans tous les autres; il prenoit ce divertissement avec ses enfans, ses officiers, et ses

soldats, avec tous ceux qui vouloient le partager, sans distinction de rang ni d'état. Sa popularité en tout égaloit sa magnificence..... Il avoit conçu un projet qui prouve combien les grandes choses étoient familières à ce prince. Dans un temps où personne n'avoit encore songé au bien public, il vouloit faire communiquer l'océan Germanique à la mer Noire, par le Rhin et par le Danube, en joignant ces deux fleuves par des rivières intermédiaires..... Il tenta aussi d'unir la Moselle à la Saône.... Il eut toujours la politique sublime de faire grâce de la vie à tous ceux qui conspirèrent contre la sienne; et même la plupart ne furent qu'exilés..... (1) Charlemagne fut le plus tendre des pères, son indulgence pour Emma, pour Rotrude, fut extrême; la mort de cette dernière lui causa une douleur dont quelques historiens cherchent à l'excuser, comme si la sensibilité étoit une foiblesse dans les rois..... Charlemagne vouloit que ses fils partageassent sa gloire, il aimoit à exercer leur valeur et à cultiver leurs talens..... Il avoit entendu parler de la magnificence du jeune roi d'Aquitaine, Louis; il craignit que cet éclat ne fût fatal à ses peuples : il envoya en Aquitaine un homme de confiance nommé Archambaud, chargé secrètement d'examiner la conduite de Louis..... Archambaud assura Charlemagne que l'administration de ce prince étoit très-sage, et ses peuples très-heureux... Charlemagne fit part de ces bonnes nouvelles à ses courtisans; *Mes amis*, leur dit-il, *réjouissons-nous de ce que ce jeune homme est déjà plus sage et plus habile que nous*..... Charle-

(1) Les points de cet extrait n'indiquent que des lacunes.

magne, bien convaincu des avantages de l'harmonie et de la concorde, cherchoit à unir les différens ordres de l'état comme les politiques vulgaires cherchent à les diviser. Soyez unis, disoit-il à ses peuples, et nous serons tous heureux... Jamais prince ne fut si pénétré de l'obligation de rendre la justice à tous ses sujets, ni si convaincu de cette importante vérité : *Que la promptitude de l'expédition fait partie de la justice qui leur est due.* Il vouloit qu'on le réveillât à toute heure de la nuit pour entendre toutes les plaintes qu'on avoit à lui porter. S'il restoit quelque affaire que le comte du palais n'eût pas pu terminer dans le jour, il avançoit le lendemain l'heure de son réveil pour la terminer lui-même. Jamais plaideur ne vit un seul instant la sérénité disparoître de son visage, et ne surprit dans ses mouvemens une trace d'impatience ou d'ennui. Charlemagne est, à cet égard, plus encore qu'à tant d'autres, le meilleur modèle à proposer aux rois et aux juges..... Comme législateur, il montra le plus grand génie..... (1) Un de ses capitulaires contient une disposition très-utile et qui a été dans la suite la source de toute instruction. Les évêques y sont exhortés à établir des écoles d'instruction publique.... Il en établit lui-même pour l'enfance et pour l'âge mûr.... Il établit aussi une école pour le grec, à Osnabruck. Dans la lettre

(1) En effet, les lois proposées ou approuvées par lui sont en général admirables : elles ont pour base la raison, l'humanité et la plus saine morale; elles ont, dit Montesquieu, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout.

circulaire qu'il écrit aux métropolitains et aux abbés pour l'établissement de ces écoles, il dit expressément : « Il vaut mieux sans doute faire le bien » que de le connoître, mais on le fait plus sûrement » quand on le connoît... Des soldats de l'église, tels » que vous, doivent être des hommes pieux et sa- » vans; nous souhaitons surtout que vous viviez » bien, mais nous souhaitons aussi que vous parliez » bien. »

« Il veilloit attentivement sur les progrès des jeunes écoliers, et il prenoit plaisir à examiner avec les maîtres leurs compositions. Il trouva un jour que les enfans du peuple, qu'il faisoit instruire avec la jeune noblesse, avoient eu sur celle-ci un avantage très-marqué : il jura que les pensions et les évêchés seroient pour eux, et se tournant vers les enfans des nobles : « Pour vous, leur dit-il, » vous comptez, je le vois, sur le mérite de vos » ancêtres ; mais il faut que vous sachiez qu'ils ont » reçu leur récompense, et que l'état ne doit qu'à » ceux qui se rendent capables de le servir et de » lui faire honneur par leurs talens.... »

» On a vu Louis XIV résister presque seul aux efforts de l'Europe conjurée; mais Louis XIV, sans sortir de Versailles, faisoit préparer de grandes choses par de grands ministres, et les faisoit exécuter par de grands généraux. Charlemagne étoit seul son ministre et son général : il dirigeoit tout, il exécutoit tout, il étoit partout; nous l'avons vu plus d'une fois venir achever sur les bords du Rhin, du Veser ou de l'Elbe, une campagne qu'il avoit commencée sur les bords de l'Ebre ou de

l'Ofanto. « Personne, dit M. de Montesquieu, n'eut » à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes » choses avec facilité, et les difficiles avec promp- » titude. Les affaires renaissoient de toutes parts, » il les finissoit de toutes parts. » Charlemagne, bien éloigné de la petitesse d'esprit, qui même en corrigeant un abus ne veut point avouer l'abus, commence un de ses règlemens par ces mots: *Voulant nous corriger nous-même, et donner cet exemple à nos successeurs, etc.....* Charlemagne ne perdoit pas un moment; il se faisoit toujours lire à table, tantôt l'Écriture-Sainte, tantôt l'Histoire des rois ses prédécesseurs, où il apprenoit à ne pas les imiter..... Il fit un recueil de chansons militaires, qui composoient alors presque toute notre histoire, et qui célébroient les plus belles actions guerrières de nos premiers rois, auxquelles succédèrent les chansons de Roland et d'Olivier..... Ce prince savoit les langues étrangères de son temps; il passoit pour parler assez bien le latin, et savoit même le grec..... Il faisoit des vers latins; son style étoit même plus correct en vers qu'en prose. l'épitaphe qu'il fit du pape Adrien n'est pas sans mérite. On a de lui plusieurs ouvrages..... Il étoit excellent astronome pour son temps..... Il cultivoit les arts agréables. On sait, dit l'abbé le Bœuf, qu'il lisoit Vitruve et s'entendoit en bâtimens. L'église d'Aix-la-Chapelle, si vantée par les auteurs du temps, fut, dit-on, bâtie d'après ses plans..... Jamais prince ne montra plus de bienfaisance et ne fit de plus abondantes aumônes..... Charlemagne est le premier prince du monde qui ait été honoré

du titre de majesté. Ce n'est que depuis le synode de Worms, tenu à ce qu'on croit vers l'an 803, que ce titre a été donné aux rois. Les païens même appeloient Charlemagne *le Père de l'univers*. Ce titre le caractérise et le distingue de tous les grands hommes et de tous les bons rois. Enfin Charlemagne, avec des défauts qui étoient de son siècle, des talens, des lumières et des vertus qui n'étoient que de lui, fut certainement le plus extraordinaire des hommes, le plus étonnant des monarques, et les Français furent sous son règne le premier peuple du monde. » (*Histoire de Charlemagne, en 4 volumes, par M. Gaillard.*)

On n'a pas mis dans cet extrait plusieurs beaux traits de la vie de Charlemagne, parce qu'on les a placés dans l'ouvrage même.

(*F*) Ce bois sacré n'est point une supposition. Tous les peuples idolâtres de ce siècle avoient conservé l'antique vénération pour de certains bois, qu'ils appeloient, comme les Grecs et les Romains, *bois sacrés*, et l'usage de consacrer des arbres soit à des divinités, soit à des hommes qu'on vouloit honorer. Ces superstitions se perpétuèrent même dans des siècles infiniment postérieurs à celui de Charlemagne. Bayle rapporte qu'un nommé Léonard Rubenus, qui se fit moine en 1596, ayant reçu ordre de ses supérieurs d'aller à Dorpart, ville de Livonie, trouva sur son chemin les bois sacrés des Estoniens. Il y vit un superbe pin dont les branches étoient couvertes de morceaux de vieux drap, et le pied entouré de bottes de paille et de foin : on lui apprit que les femmes des envi-

rons, heureusement accouchées, apportoient là ces offrandes; qu'on avoit aussi la coutume, en certains temps, de faire au pied de cet arbre des libations de bière, etc.

Outre leurs arbres sacrés, les anciens avoient une semblable vénération pour plusieurs plantes. Ils appeloient la verveine l'*herbe sacrée*. Pythagore regardoit la mauve comme une herbe sacrée, et défendoit à ses disciples d'en manger, ainsi que des féves. On trouve encore aujourd'hui des superstitions de ce genre chez plusieurs peuples sauvages. On voit au Sénégal, dit M. de Bomare, une plante nommée *dea*, que les nègres révèrent comme sacrée. Ils assurent qu'un homme poursuivi en guerre ou pour quelque crime, qui se réfugieroit auprès de cette plante, y seroit à l'abri de ses ennemis et de leurs flèches empoisonnées.

(*G*) L'usage d'arroser avec du vin les arbres précieux, est de toute antiquité, et j'ai vu cet usage subsister encore en France dans quelques provinces, dans l'ancienne cérémonie de la *plantation du mai*. Les Grecs et les Romains, dit M. de Bomare, faisoient tant de cas du platane, qu'ils l'arrosoient avec du vin; on observoit la même chose pour les arbres sacrés.

(*H*) Tous les peuples, dans tous les temps, ont toujours exprimé avec transport leur admiration et leur reconnoissance; ces sentimens passionnés du cœur humain ont donné lieu à différentes formules d'acclamations; les Hébreux crioient *hosanna*, les Grecs, *bonne fortune*. Les barbares, toujours belliqueux, exprimoient leur approbation par un bruit

confus de leurs armes : chez les Romains vertueux et libres, ce ne fut d'abord que des cris de joie ; mais sous les empereurs, ce mouvement d'enthousiasme devint un art ; un musicien donnoit le ton, et le peuple, faisant deux chœurs, répétoit alternativement la formule d'acclamation. On lit dans l'Encyclopédie, que Néron, lorsqu'il jouoit de la lyre sur le théâtre avoit pour premiers acclamateurs Sénèque et Burrhus, soutenus de cinq mille soldats nommés Augustales, qui entonnoient ses louanges, que le reste des spectateurs étoit obligé de répéter (1). Ces acclamations en musique durèrent jusqu'à Théodoric.

(*I*) Je dis, pour me conformer aux usages actuels, et afin d'être entendue sans une longue et froide explication, qu'Isambard *entendit sonner minuit ;* j'aurois dû dire qu'*il entendit crier minuit.* Vers l'an 807, Aaron Raschild fit présent à Charlemagne d'une horloge à rouages, mais ce n'étoit pas une horloge sonnante, car il n'en existoit pas de telles du temps de Charlemagne ; il n'y en eut que vers le milieu du quatorzième siècle : de là vient l'ancienne coutume qui se conserve en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandre, en Angleterre, l'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit : avant cette horloge à rouages donnée à Charlemagne, le pape Paul Ier avoit envoyé à Pepin-le-Bref une machine semblable, qui passa alors pour un ouvrage unique dans le monde.

(1) Sénèque et des guerriers entonnant en chœur les louanges de Néron !..... Quel emploi n'a-t-on pas fait dans tous les siècles de la philosophie et de la valeur !....

(*K*) Voici ce que dit M. Gaillard au sujet d'Egbert : « Un des plus grands rois de l'Angleterre, et qui devoit un jour en être le seul roi, Egbert, chassé pour un temps de son pays par la persécution, trouva un asile dans la cour de Charlemagne, et apprenant de lui à réunir des états, y médita et mûrit le grand projet de l'extinction de l'heptarchie ; il accompagna Charlemagne au voyage de Rome..... Lorsqu'il partit pour réunir l'Angleterre sous ses lois, Charlemagne, en l'embrassant, lui fit présent de son épée. « Elle a vaincu » mes ennemis, dit-il, j'espère qu'elle aura la » même vertu contre les vôtres. » — « Elle n'est » plus dans la même main, répondit Egbert, mais » votre disciple tâchera de suivre les leçons et les » exemples d'un tel maître. »

(*M*) Le comte Théderic étoit parent et ami de Charlemagne, *son Parménion*, dit M. Gaillard ; c'étoit son meilleur général ; il lui confia souvent des expéditions importantes, entre autres en Saxe.

(*N*) Voici comment M. Gaillard rapporte ce fait : « Éginard, secrétaire de l'empereur, ayant passé une nuit dans l'appartement de la princesse Imma, ou Emma, et voulant se retirer avant le jour, trouva la terre couverte de neige : il craignit que la trace de ses pas ne trahît le mystère de ses amours; il fit part de son inquiétude à Emma, qui, prenant son parti d'après les circonstances, le porta sur ses épaules jusqu'au-delà de la neige..... Mais Charlemagne, qui se relevoit souvent au milieu de la nuit pour observer les astres, vit ce stratagème de l'amour..... Il assembla son conseil pour le con-

sulter sur cette matière..... Le conseil ne décida rien..... Charlemagne fit venir Éginard et Emma pour leur annoncer qu'ils étoient découverts, et il se hâta de les marier. » (*Voyez Histoire de Charlemagne.*)

Bayle, qui rapporte aussi la même histoire, ajoute qu'Éginard étoit Allemand, et qu'après l'aventure de la nuit, se doutant bien que son action ne demeureroit pas long-temps ignorée, il résolut de se retirer; il allégua que ses longs services n'avoient pas été récompensés. L'empereur lui répondit qu'il y penseroit, et lui désigna le jour où il lui feroit savoir ses intentions. Le même jour il dit à Éginard que, pour satisfaire aux plaintes qu'il avoit faites de n'être pas assez récompensé, il lui donnoit sa fille en mariage; et en effet, continue Bayle, il la lui donna, et aussi bien dotée que le pouvoit être la fille d'un si grand prince. (*Voyez Dictionnaire de Bayle.*)

Quelques auteurs ont regardé cette histoire comme apocryphe; plusieurs autres ont pensé qu'on ne pouvoit la révoquer en doute. Dom Mabillon, loin de rejeter cette anecdote, l'a crue confirmée par le titre de neveu qu'Éginard donne à l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne. Les bénédictins, auteurs de l'Histoire littéraire de la France, disent qu'il est difficile de se refuser aux preuves qui établissent la vérité de cette anecdote.

Dans le chapitre où je conte l'histoire des amours d'Éginard et d'Emma, je suppose que l'empereur écrivit à Éginard, et en faisant écrire Charlemagne, je ne blesse point la vérité historique, quoi-

qu'on ait dit que ce prince si savant ne savoit point écrire. M. Gaillard, qui traite cette question avec beaucoup de détail, réfute parfaitement cette opinion. « Quelques auteurs, dit-il, ont trouvé piquant et singulier qu'un prince si docte ne sût pas écrire; mais il résulte du récit d'Éginard et de plusieurs autres historiens contemporains, qu'il existe des ouvrages écrits ou corrigés de la propre main de Charlemagne. Le concile de Fisme, en Champagne, tenu en 881, donnoit à Louis III le conseil de suivre l'exemple de Charlemagne, son trisaïeul, qui mettoit des tablettes sous le chevet de son lit, pour pouvoir, *lorsqu'il ne dormoit pas, jeter sur le papier les idées utiles à la discipline de l'église et à la police de son royaume, qui pourroient s'offrir à son esprit dans le silence de la nuit, ou qu'il n'avoit pu recueillir ou fixer pendant la dissipation du jour.*

M. Gaillard cite le passage latin qui contient cette disposition du concile, dont le rédacteur étoit le célèbre Hincmar. » Observons, ajoute M. Gaillard, que c'est le concile qui, par la plume du plus savant de ses prélats, rend ici témoignage à la science de Charlemagne. Hincmar avoit beaucoup vécu avec Louis-le-Débonnaire; il avoit eu part à sa confiance et à son intimité; il devoit avoir été instruit par lui de ce qui concernoit Charlemagne; d'ailleurs la tradition sur ce point étoit si récente, qu'Hincmar cite un des prélats de l'assemblée comme ayant été instruit par des témoins oculaires.

FIN DES NOTES.

TRADUCTION

DES ÉPIGRAPHES ANGLAISES ET ITALIENNES DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE II, page 9. *He comes and with a port so proud*, etc.

Il vient, et avec un air aussi fier que s'il eût subjugué le spacieux univers.... Tandis que des échafauds (dressés pour la fête), des fenêtres, du sommet des maisons, on jette une telle quantité de fleurs, que chaque personne de la foule en est couronnée comme un conquérant; et la ville entière ressemble à une verte prairie émaillée d'autant de fleurs, qu'un ciel serein offre d'étoiles durant une belle nuit.

CHAP. IV, page 20. *The beast grumbles in death.*

L'animal gémit et meurt.

CHAP. V, page 30..... *In arms my brother sworn*, etc.

N'es-tu pas mon frère d'armes? ne sommes-nous pas engagés, par le plus saint de tous les sermens, à nous tenir lieu de tout l'un à l'autre?

Seconde épigraphe du même chapitre. *Alarm'd with ev'ry rising gale*, etc.

Dans chaque bois, dans chaque vallée, effrayé du plus léger souffle du zéphyr...

CHAP. VI, p. 36. *Ahi! cieca um[illegible]ente*, etc.

Aveugle esprit humain! combien tes jugemens sont vains et remplis d'erreurs!....

CHAP. VIII, page 49. *Sweet gentle sleep*, etc.

Le doux sommeil ne ferme que les paupières de l'homme heureux : est-il étonnant que je ne ressente plus sa balsamique influence?...

CHAP. IX, page 53. *Avaunt! and quit my sight*, etc.

Fuis, éloigne-toi. Oh! puisse la terre s'entr'ouvrir pour te cacher et te dérober à ma vue!...

CHAP. XIV, page 176. *Spesso in poveri alberghi*, etc.

Souvent sous l'humble toit des chaumières, on trouve, dans les peines de la vie, plus de fidélité et d'amitié que dans les palais pompeux et dans les cours, séjour de l'envie, de la défiance et de la perfidie, où l'on ne rencontre que le masque trompeur de la bonté et de l'amitié.

CHAP. XV, page 211. *O the pleasure*, etc.

O quel plaisir de déchoir avec aisance, innocence et résignation!

Seconde épigraphe du même chapitre. *How bless'd*, etc.

Heureux celui qui mène une vie champêtre, exempte de troubles et de soucis rongeurs!

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015